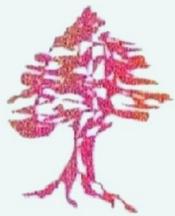
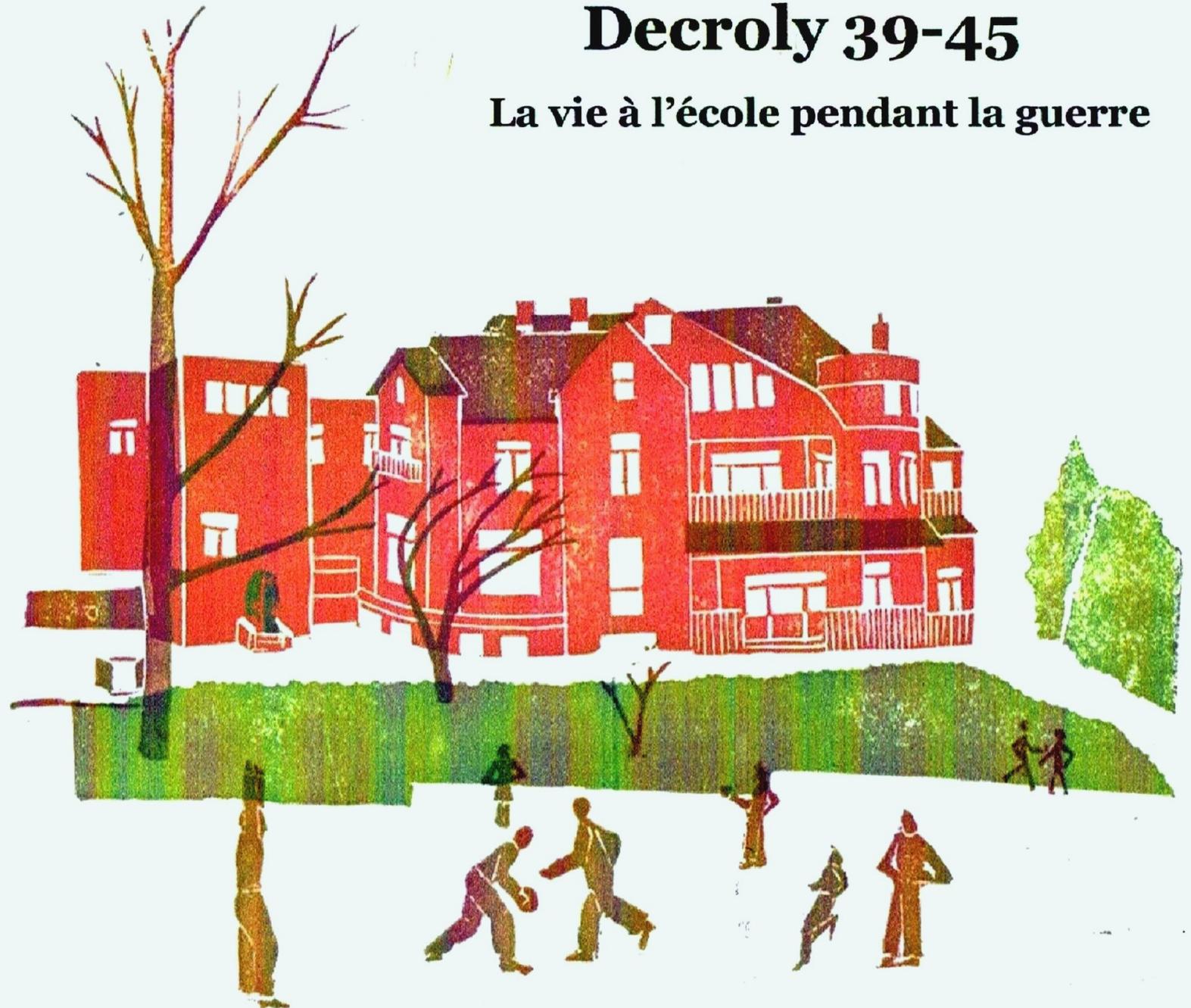


Decroly 39-45

La vie à l'école pendant la guerre



Le Hêtre Pourpre
Editeur

Cette recherche n'aurait pas été réussie sans le fond documentaire du CED (Centre d'Études Decrolyennes). Je remercie très chaleureusement ceux qui m'en ont extrait documents et photos : Nicole Rombouts, Marcelle Clarinval et Francis Michel. Mes remerciements pour leur aide vont également à Martine Ledent-Zimmer (Association des Anciens de l'École Decroly), Amandine Verheylewegen (CArCoB), Jean-Claude Vanderlinden (École Decroly – Économat)

L'illustration en couverture a été réalisée à l'imprimerie de l'école avant la guerre

© Le Hêtre Pourpre, éditeur – Bruxelles 2018

ISBN-13 : 978-2-930221-23-6

D/2018/8015/1

Decroly 1939-1945

L'école pendant la guerre

Le document qui suit est le résultat d'une recherche que j'ai effectuée en 2017. Elle a été motivée par la parution du livre de Jean Lemaître (5) basé sur la vie dans la classe de Claude Jeanty pendant la guerre, l'arrestation de ce dernier en 43, à 16 ans, par la Gestapo et ce qui s'en suivit.

Nous étions plusieurs très anciens de l'école Decroly qui avaient vécu cette période et espéraient trouver dans ce roman, de nombreux détails sur notre vie d'alors. Mais ce n'était pas le but de l'auteur. Légèrement « frustrés », certains d'entre nous m'ont encouragé à entreprendre une nouvelle enquête, à les interroger tant qu'il en était encore temps.

Tous ceux dont vous trouverez la liste en fin d'ouvrage m'ont accueilli avec une extrême gentillesse. Il est vrai que pour la plupart, nous nous connaissions de longue date. Certains d'entre eux acceptaient de me recevoir tout en me prévenant que leurs souvenirs étaient lointains et parfois succincts. En général, quelques évocations, quelques photos, suffisaient à les faire revenir et nos rencontres duraient plusieurs heures ...

J'ai opté pour la prise de notes plutôt que l'enregistrement. Les citations en italiques sont donc extraites de textes que j'ai reçus. Je raconte de façon aussi proche que possible ce qui m'a été dit et je donne la source en marquant ces passages par les initiales des interviewés (voir liste des correspondances en dernière page).

Si ce travail se voulait une recherche universitaire, il serait plein de références bibliographiques épaulant mes affirmations. Cela devient assez insupportable à lire. Je les ai donc escamotées pour ne garder qu'un récit que j'espère vivant. Il n'est certainement pas complet, il ne contient même pas tout ce que l'on m'a transmis et je prie ceux qui le regrettent de m'en excuser mais je ne voulais pas aboutir à un volume écrasant.

Cela dit, tout complément d'information, surtout photos et dessins, sont les bienvenus. Certains seront sans doute incorporés dans une édition future, et tous seront remis au CED. Mon adresse courriel est pr224545@proximus.be et mon adresse postale est 19, rue de la vallée à 1050 Ixelles.

Et mon téléphone : 0473 400 208

Alain MICHEL

Survivre à la défaite

10 mai 1940 : les troupes allemandes, précédées par l'aviation, déferlent sur la Belgique. Les habitants, très marqués par le souvenir des atrocités commises par les conquérants en 1914, songent à fuir. Mais vers où et comment, immédiatement ou en fonction de l'évolution de la situation ? Sous les bombardements en piqué des stukas ennemis, les routes sont rapidement dangereuses et encombrées. Par exemple, ce n'est que le 14 mai, après avoir acquis en urgence une voiture et l'avoir couverte de matelas, que les Pourbaix quittent l'avenue des Paquerettes vers la Bretagne, premier objectif de bien des bourgeois bruxellois.



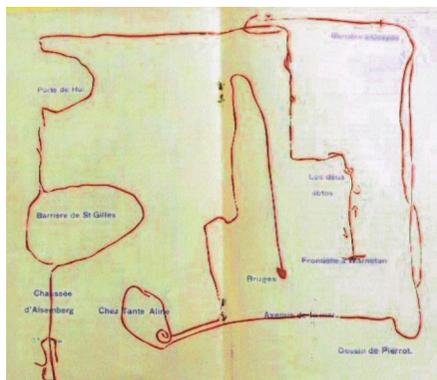
(AP)

L'attaque allemande n'est pas une totale surprise : depuis que l'armée allemande a envahi la Pologne début septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne ont déclaré la guerre à l'Allemagne. La Belgique, théoriquement neutre, a mobilisé son armée qui pendant 9 mois, attend et s'ennuie. C'est ce que l'on a appelé « la drôle de guerre ». *Occupation des locaux par l'armée en septembre 39 et en mai 40*, lit-on dans les notes de l'assemblée générale des parents. Malheureusement aucune autre trace ne confirme ces événements et personne ne s'en souvient ...

Le 10 mai, Mme Libois n'a dans sa classe que trois élèves : Anne Fonteyne (sa nièce), Marie van de Putte et Jean Mogin. Il est décidé de fermer l'école temporairement. Dès le 21, les cours reprennent. Le Courrier de l'Ecole annonce fièrement sur un petit papillon rouge qu'il a repris ses activités depuis le 20 mai. Il veut *montrer l'importance de notre activité actuelle au point de vue travail et activité sociale*. Après cette suspension, il est décidé de prolonger les cours jusqu'au 31 juillet et même pour les élèves de rhétorique, 12^e et dernière année, jusqu'au 14 août. Mais seuls 64 élèves sur près de 300, sont présents.

Les rangs se sont éclaircis. De nombreux jeunes manquent à l'appel. Parmi ceux-ci, il y a quelques enfants de diplomates, dont les familles se sont prudemment repliées dans leur pays d'origine. Mais la majorité des absents ne proviennent pas de milieux favorisés. C'étaient des réfugiés généreusement accueillis par l'École Decroly : des enfants d'Espagnols républicains, vaincus par Franco en 1939, d'Allemands antifascistes et/ou juifs ayant fui la répression politique et les pogroms. Beaucoup d'entre eux sont restés dans le sud de la France, en zone dite libre, ou ont gagné les Etats-Unis (5). Pas seulement : certains sont partis en Grande-Bretagne, se réfugier ou continuer le combat, d'autres se réfugient en Suisse malgré un accueil parfois difficile. Les circonstances feront aussi que certains, comme ma mère et moi, vont prolonger leur séjour dans le Midi de la France, retenus par les activités qu'ils y ont trouvées. Nous ne rentrerons qu'à l'automne lorsque mon père, officier, est libéré par les Allemands car il est né à Anvers ... Les nazis ont l'espoir d'une collaboration des Flamands !

Le Courrier de l'Ecole (3) publie des récits de cet exode. Pierre (5ans et 8 mois) raconte et représente l'errance indécise de leurs deux voitures :



De Warneton à Coxyde puis Bruges, ensuite retour à Coxyde chez une tante. Après une semaine d'incertitude, ils entrent en France, à pied cette fois, passent à Dunkerque qu'ils doivent fuir sous les bombardements. Le récit se poursuit de villes en villages au Nord de la France ; ils sont mal accueillis par la population.

Ce ne fut pas toujours le cas et nombre d'entre nous atteignirent, par l'Ouest de la France, des refuges amicaux sur la côte atlantique ou dans

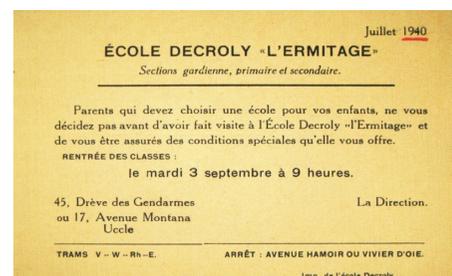
le Midi. FCO par exemple est partie avec ses parents, son frère et la servante, un matelas sur le toit de l'auto pour les protéger des mitraillages et des schrapnells. Première halte dans leur maison de vacances à Nieuport et chargement d'un deuxième matelas. Puis après une nuit au Tréport à l'hôtel, descente vers la Loire pour s'installer brièvement chez des cousins à Combleux. Mais son père juge que c'est encore trop près et ils iront jusque St Jean-de-Luz où ils trouveront place chez une amie française. Hasard de la guerre, sa mère étant kiné, elle y soigne Mr Périer, père de trois Decrolyennes, notable que nous retrouverons plus loin vu ses responsabilités à la Croix-Rouge.

Je n'en écrirai pas plus sur cet exode car bien d'autres l'ont fait bien mieux que je ne le pourrais.

Dès la fin juin cependant, chaque jour, des enfants reviennent d'un long voyage, souvent pénible. Ils racontent leur histoire, et puis lentement ils oublient en partie ce qu'ils ont vu et participent à la vie de l'école comme auparavant (3).

En septembre, la plupart sont revenus en Belgique. Ponts sautés, maisons détruites, mais la vie reprend et l'école aussi. Il y a des Allemands partout, surtout dans les grandes villas de la drève de Lorraine et de l'avenue du Prince d'Orange. Dans ce dernier quartier, à côté de chez nous, ils ont installé une cantine dans notre local de scouts (AC).

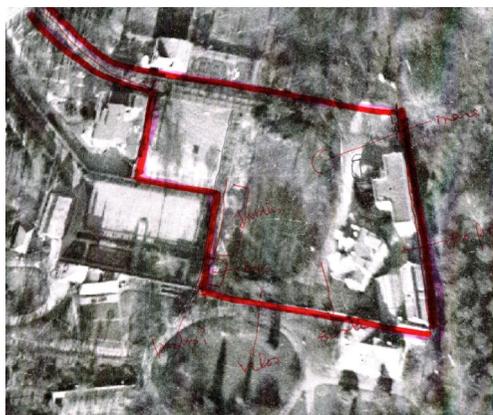
L'école ne peut vivre avec peu d'élèves : elle lance donc dès ce mois de juillet, une campagne de « recrutement » :



A la rentrée en septembre 1940, 189 enfants sont inscrits dont 24 nouveaux. La comparaison des listes d'inscription montre que certaines classes ont perdu plus de la moitié de leurs élèves. Ce n'est qu'en 1945 que l'école retrouvera pratiquement son niveau d'avant guerre, autour de 300 élèves.

Un site encore vert

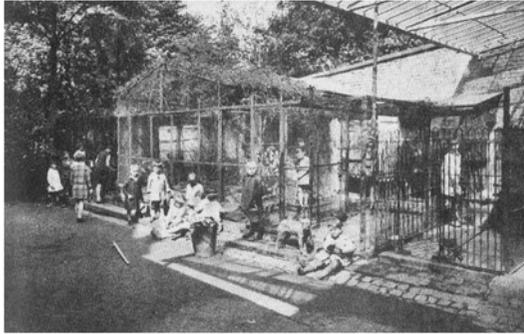
J'étais l'un d'eux. Encore bien petit puisque je suis entré au jardin d'enfants, celui de Valérie Decordes que nous appelions Poulou, à 3 ans en 41. Pour établir le présent récit, je ne peux donc me baser que sur mes souvenirs, imagés mais peu précis. Heureusement à Decroly à cette époque, les petits côtoyaient les grands dans de nombreuses circonstances comme je le conteraï plus loin. J'en rencontraï encore certains pendant de longues années jusqu'à aujourd'hui. Ce sont eux qui m'ont encouragé à me lancer dans cette enquête pour combler l'absence d'un document de synthèse. Leurs récits, complétés par la compilation des quelques documents accessibles (dont certains sont mentionnés dans la bibliographie), constituent la base de ce texte.



Avant de raconter notre vie quotidienne face aux difficultés dues à la guerre, je vais tenter de décrire le lieu de notre activité scolaire. Nous disposons de trois vues aériennes (photos à gauche) : l'une a été prise avant la guerre dans les années 30 (à gauche) ; une autre, prise en 1944, est malheureusement peu lisible et je ne la reproduis pas ; enfin nous avons une vue datant de 1953 (à droite).



En agrandissant la zone des bâtiments, on distingue clairement le bâtiment des Oiseaux, le long de la drève des Gendarmes : long rectangle avec un autre plus petit accolé à sa gauche, qui contient la « cage » d'escaliers. Dans son prolongement, vers le bas de l'image, le vieux bâtiment de la Forêt. Entre les deux, à leur gauche, la villa l'Ermitage. Entre ces trois bâtiments sur la vue aérienne de gauche, on ne distingue rien. A l'époque, c'est un espace où se trouvent une serre et des cages d'élevage de petits animaux.



peut être à l'emplacement du préau ...

Cette photo est ancienne ; on distingue dans l'angle supérieur droit, le bord du toit du hangar qui permettait de s'abriter pendant les récréations. On voit ce toit très clairement sur les vues aériennes à gauche contre le bâtiment de la Forêt. Ce hangar à structure métallique a été construit peu après l'installation de l'école dans la villa et mis en service en février 1928. Il permet aux élèves de s'abriter à leur arrivée à l'école. On peut observer la présence sur la 3^e image agrandie des trois « sections » du toit plat du préau qui a prolongé ce hangar et a éliminé la serre et les cages. Il a été conçu par l'architecte de Koninck (dont la fille était à l'école), construit à partir du printemps 1938. Les élèves ont suivi attentivement les travaux :



On trouve plusieurs articles dans le Courrier de l'Ecole, bien illustrés :



Quelques jours avant les vacances, monsieur Spanoghe et des enfants ont démolé les habitations pour animaux. Le 26 avril (1938), nous avons eu une surprise ... On ne pouvait plus passer par le hangar, onze ouvriers étaient au travail. [...] Le 6 mai, le mur de la drève est achevé.

Il est inauguré comme le relate le Courrier de l'Ecole, en janvier 1939. Entre l'espace sous le hangar et le sol du préau, il y avait un décalage de niveau : une pente bétonnée les reliait. Au centre de celle-ci, une colonne en béton soutenait le toit de l'ancien hangar. Lors des jeux pendant les récréations, elle nous permettait d'y attacher nos « prisonniers », adossés à cette colonne, en liant les manches de leurs chandails autour de ce pilier !

Les trois vues suivantes ont été prises avant la destruction de cet ensemble en 1982 mais à quelques détails près, elles donnent une bonne idée de l'aspect de ces lieux de nos récréations et exercices de gymnastique après la guerre :



On voit ici le côté hangar. Les toilettes étaient situées au fond à gauche pour les garçons et dans une extension à droite pour les filles. Elles étaient peu ragoutantes. La grande verrière donne sur le passage entre la villa et le mur du voisin (ci-dessous) contre lequel se situaient les hangars à vélo.



Sur la photo ci-dessus, au fond du nouveau préau, on distingue la petite porte qui donnait sur la drève, porte interdite aux cyclistes. Face à la verrière du hangar, on voit l'entrée de la menuiserie qui aujourd'hui encore, occupe ce local.



Cette photo est prise en 2017 ; pas de changement, même lieu, mêmes fenêtres ...

La photo suivante, prise depuis le hangar, permet de voir le préau avec ses doubles portes d'entrée.



L'entrée de la villa, bâtiment de l'Ermitage, est cachée par le groupe d'élèves à l'avant plan.

Sur la vue aérienne (page 7), immédiatement à gauche des bâtiments, on voit un vaste espace qui semble sombre avant guerre : c'est en fait un grand espace herbeux bordé par les petits terrains cultivés par les enfants, la ligne verticale en plein centre de la photo. De part et d'autre de cette prairie, quelques arbres qui sur l'image de 1953, ont fort grandi. On constate qu'il y en a aussi contre les Oiseaux et sur la plaine de jeux. Ce rectangle que l'on voit clairement avant guerre (au centre de l'image, à gauche des petits jardins) semble noyé sous les arbres en 1953. La photo de la villa ci-dessous prise en 1943 rend bien cette configuration.

Les bâtiments qui existaient lors de l'achat du site en 1927 sont la villa l'Ermitage et le bâtiment de la Forêt, anciennes écuries qui ont été adaptées. Au début, on y installe la salle de gymnastique mais rapidement de nouvelles classes sont nécessaires. L'architecte Adrien Blomme examine en mars 1928 la possibilité de surhausser le bâtiment de 2 étages : 2 classes au premier, une classe et le logement des concierges au second. Exécuté par M. Cornez, les travaux sont terminés pour la rentrée de septembre.

Pendant la guerre, la villa avait toujours son aspect d'origine, sauf que le toit pointu de la tour ronde n'existait plus :



Certaines classes de la villa y étaient largement vitrées comme le jardin d'enfants, d'autres avaient des portes vitrées donnant sur la terrasse ou les balcons plus ou moins branlants. Au premier étage, le secrétariat et le bureau de la directrice étaient assez petits mais Mlle Gallien pouvait sortir par sa fenêtre sur le toit du préau qui donnait accès aux deux autres bâtiments ; JR se souvient qu'un jour où il devait y rester, puni, il s'est échappé de la même façon par cette fenêtre !

L'entrée principale est maintenant couverte par le préau. Une classe à gauche, une autre en face au pied de l'escalier. À droite l'escalier qui descendait vers la cuisine et la salle à manger et l'accès vers un ancien office qui lui-même donnait sur le laboratoire de physique-chimie. Le trop petit vestiaire des professeurs était à l'entresol avec une toilette qui leur était strictement réservée. On peut les comprendre car les toilettes générales au fond du préau à côté de la Forêt étaient fréquemment répugnantes ...

Le bâtiment des Oiseaux est rapidement devenu nécessaire. Une fois encore, Blomme se met au travail. Une première étape sort de terre avec une salle de réunion et de gymnastique au rez-de-chaussée et 3 classes à l'étage accessibles par un escalier métallique en colimaçon. Il est occupé dès la mi-novembre 1930. Mais immédiatement il s'avère qu'il faut encore construire : un deuxième étage et une nouvelle cage d'escalier sont ajoutés pendant l'été 1931 et occupés dès octobre. Blomme est félicité pour la rapidité d'exécution mais certains parents se plaignent de l'aspect du bâtiment et du manque d'éclairage de certaines classes. Pour y remédier, l'école obtient d'abattre certains arbres de la forêt, trop proches ...



Trois classes par étage, seules celles aux extrémités étaient particulièrement lumineuses, la classe au centre un peu moins malgré l'abattage. Le rez-de-chaussée ne comprenait qu'une salle sur toute la longueur du bâtiment avec le théâtre à son extrémité, prolongé par des coulisses qui servaient également à ranger les engins de gymnastique. Ce « dépôt » donnait directement sur le préau. On tenait dans cette salle les États généraux et les fêtes, parfois aussi la gymnastique par temps très froid. Les élèves qui mangeaient « à la gamelle » y prenaient leur repas.



On distingue la moitié de la scène de théâtre à gauche sur cette photo : elle était de petite taille et l'équipement électrique était modeste. On peut se faire une idée de la taille du minuscule théâtre de la salle des Oiseaux en imaginant que le grand Paul Goffart, jouant un militaire s'effondrant raide comme une planche, occupait toute la largeur du fond de scène.



Jean Van den Dungen, Lison Terfve, Willy Heinderyckx, Françoise Blomme, Paul Goffart (derrière), Jean Nuyens (photo PC)

Cette chute faisait partie d'un petit opéra créé après la guerre sous la direction de Mme Libois par la classe « des deux Willy ». J'ai gardé le souvenir de l'un des airs ; « Après la guerre, je reviendrai. Dès à présent accordez- moi la main de votre fille bien-aimée » chantait l'un des deux. CL se souvient aussi de *l'effet saisissant d'une tête tranchée roulant sur le plancher !* Un petit orchestre disparate formé par les meilleurs musiciens de l'école soutenait les chanteurs. FJ se souvient que son accordéon pouvait dominer les violons, ce qui les faisait râler !

On la voit ici, très jeune, au milieu d'autres enfants sur le mur de la petite plaine



La plupart des petits assistaient au spectacle sur des longs bancs de gymnastique assez bas ce qui permettait aux plus grands qui occupaient le fond de la salle sur des chaises de voir le spectacle.

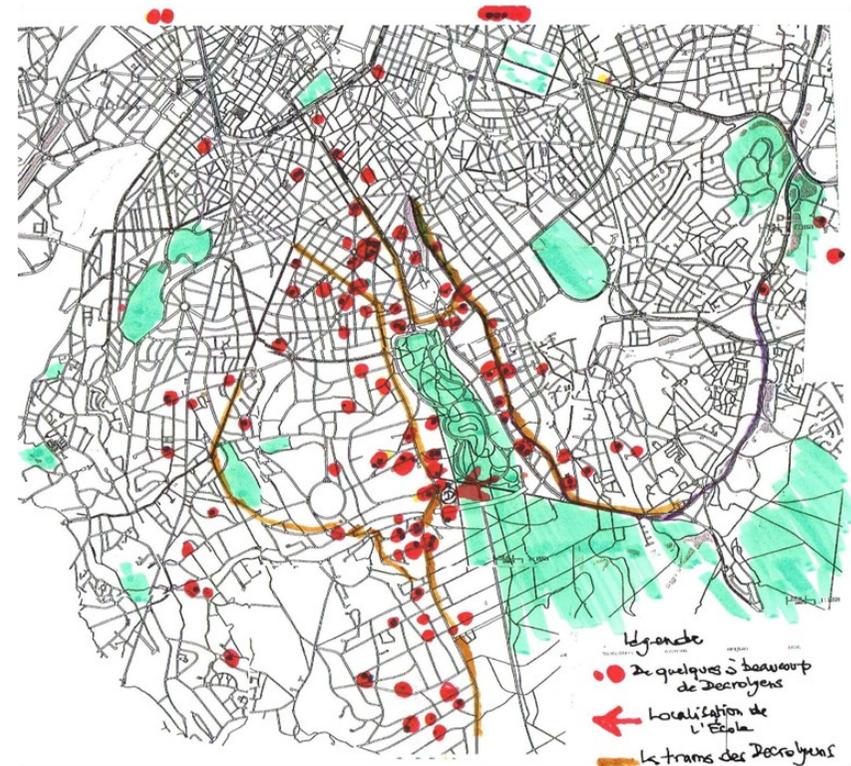


La photo de ce groupe d'acteurs de *L'avare* de Molière pendant la guerre, des élèves de la classe de Jacques Robert alors en 11^e probablement, permet de voir l'escalier d'entrée des Oiseaux et au fond, l'entrée du préau.

Tel était donc l'espace où malgré la guerre, nous avons été heureux. Les bâtiments les plus anciens se dégradait quelque peu au point que l'architecte Braem, chargé de préparer un projet de nouvelle implantation en 1946 (ce projet pharaonique n'a jamais été réalisé, le soutien espéré des USA n'ayant pas été obtenu), les qualifiait de *vervallen gebouwen*. Mais nous n'en avions cure et ils avaient un charme certain.

Se rendre à l'école

Afin de visualiser la distribution des lieux de résidence des élèves pendant la guerre, je les ai reportés sur un plan d'une partie de Bruxelles :



Quelques quartiers de la ville regroupaient bon nombre d'élèves : la chaussée et les avenues aux abords immédiats de l'école, puis le Fort Jaco, St Job et le Vivier d'Oie. On trouve une certaine concentration dans le quartier Ten Bosch à Ixelles et une autre le long de l'avenue des Nations (devenue Franklin Roosevelt). Plus éloignés de l'école étaient ceux qui venaient de l'Est depuis les alentours du Cinquante-naire au boulevard Charlemagne, de l'avenue de Tervueren, ou même du boulevard Lambermont ; de l'Ouest venant des rues qui entouraient la maison communale d'Uccle ou du Sud à partir des avenues qui débouchaient sur la chaussée de Waterloo près du Prince d'Orange.

Un service de ramassage par autobus existait avant guerre. Le rapport de l'Assemblée Générale des Parents dès la première année de la guerre, constate que cela n'est plus possible : les véhicules ont été réquisitionnés d'abord par l'armée belge puis par l'occupant. Pendant ce que l'on a appelé la drôle de guerre en 39-40, de nombreux pères étaient mobilisés. *Le papa de Pic [Hirsch] était aussi mobilisé ; il était en uniforme, il venait parfois nous prendre à la sortie de l'école pour nous ramener à Uccle, quartier Prince d'Orange et Sapinière (AC).*

Les plus proches viennent à pied. Les plus grands se chargent parfois d'accompagner les plus petits. C'est le cas de Jeannine (JS) : elle prenait en charge en chemin le très jeune Jean-Marc Snoeck qui habitait rue Alphonse XIII. Ils remontaient ensuite la chaussée de Waterloo puis l'avenue Montana. CD venait à pied depuis la rue Edith Cavell. Un jour, arrivée au carrefour de la chaussée de Waterloo avec l'avenue De Fré, elle vit les Allemands vider un tram et aligner les passagers contre les grilles de Ste Elisabeth. Terrifiée, elle est passée le plus discrètement possible en serrant fort la main de son petit frère. Ce fut la peur de sa vie.

L'un des moyens les plus prisés était le vélo. Ce n'était pas toujours sans risque même si la circulation automobile était fort réduite et tout à fait absente dans le bois de la Cambre. Le père Sterno, grand sportif, accompagnait à vélo ses trois fils et les trois Hirsch depuis le quartier du Prince d'Orange via la piste cyclable de la drève de Lorraine. Habitant avenue Foestraet, la mère de JS souhaitait qu'elle passe aussi par cette piste cyclable, plus sûre que la chaussée de Waterloo mais ce dernier trajet était plus court ! Ce qui lui valut un jour d'être coincée le long du trottoir au Fort Jaco par deux soldats alle-

J'ai bénéficié pendant la guerre de la bonne volonté de deux grands élèves de ma mère, Jacques Robert et Nelly Feron qui venait me prendre chez moi rue Forestière. Je faisais le trajet sur leurs porte-bagages par l'avenue Louise puis à travers le bois. Sur cette photo, on retrouve certains élèves de cette classe .

L'attitude de Claude Jeanty montre bien son contentement d'avoir un aussi beau vélo. PDO évoque encore aujourd'hui avec émotion son vélo Abeille qui fut suivi d'un autre vélo encore meilleur de marque BSA avec carter et bain d'huile pour la chaîne. Ce vélo anglais bénéficiait déjà d'un changement de vitesse Sturmer-Archer. C'était là un vélo de luxe rare. Par contre, on pouvait obtenir du « ravitaillement », un vélo par personne (CG). Seulement il n'avait

pas de changement de vitesse ce qui fait que dans les montées, on le poussait à pied.



De g. à dr ; : Colette Goffin, Georges Devis, Jacques Robert, Jacqueline Dubois, Micheline Cerf, Dany de Laveye, Jeannine Hoogenboom, Isidore Etienne, Claude Jeanty, Judith Soliman. (probablement la 11^e en 1939-40)

Il n'y avait pas que les adolescents à venir à vélo. PDE raconte (14) : *Pour aller à l'école quand il fait beau, nous allons parfois à vélo avec Monsieur Spanoghe et son fils Jean-Pierre. J'ai un petit vélo à grosses roues, avec un pignon fixe et quand nous descendons l'avenue Defré pour rentrer à la maison, j'enlève mes pieds des pédales pour aller plus vite. Les pneus et les chambres à air sont en mauvais état et Maman doit souvent réparer le soir la crevaison du jour pour que le vélo soit disponible le lendemain.* Le trajet était relativement long car il habitait rue Joseph Bens, plus loin que la maison communale d'Uccle.

Le nombre de cyclistes posait quelques problèmes qui ont contraint le jeune élève commissaire à l'Ordre Permanent à prendre diverses mesures. Lors des États Généraux du 9 juin 41, l'OP *demande de ne plus rouler à vélo dans les chemins, de ne plus stationner à midi et à 4 heures face au restaurant « villa Lorraine » pour empêcher l'embouteillage, de ne pas passer dans les chemins du potager.*

L'arrivée des vélos par une grille avant les Oiseaux sur la drève n'est pas toujours sans histoire, en témoigne ce récit (3) par Pierre A. (sans doute Alechinsky) en juillet 42 :

A LA PETITE PLAINE

A 8 h 40 : elle est visitée par un des commissaires des vélos, celui-ci va chercher la clef, parfois elle a disparu et la porte n'est ouverte qu'à 8h50. Les pauvres cyclistes en montant la pente du seuil sont esquintés d'avoir hurlé, tambouriné et sonnaillé. Après 9h : la petite plaine reprend un peu de son calme, sa porte est refermée et le hangar est enrichi d'une grosse pile de vélos.

A midi ou à 4 h : la clef est décrochée et la porte rouverte pour déverser le trop plein des vélos. Tout ceci en général présidé par un célèbre « commissaire » gesticulant et tapageur.

Les problèmes de vélos font toujours l'objet de commentaires de plus en plus précis. Dans le Courrier de l'École en avril 43 :

Défense de rouler dans les chemins. Mais le mercredi après la chorale, l'OP étant réduit à sa plus simple expression, les « choralistes » en profitent et descendent le chemin à grand bruit de sonnette. Qui sait si l'OP n'en fait pas autant ?

Défense de passer par la petite porte. Benoit, Pierre et quelques autres sont très vigilants mais eux disent qu'ils ont libre voie, nous n'en doutons pas !!!

Ne pas stationner devant la villa Lorraine. A midi et 4 heures (pendant la belle saison) un grand rassemblement barre le passage. Les élèves entretiennent une conversation accompagnée de cris, de sonnettes et d'acrobaties en vélos dans lesquels Jacques R et Pierre D sont très experts. Des experts ont établi le temps pendant lequel à chaque étape, des conversations du plus haut intérêt se déroulent : 20 minutes à une demi-heure. Le plus long arrêt a lieu chez le fameux « Milana » expert en l'art de faire des glaces qui contentent la gourmandise decrolyenne durant un temps indéterminé.

Selon FJ, en 45-46, ces rassemblements avaient aussi lieu avant les cours le matin ; ils arrivaient plus tôt pour cela ! J'ajoute que 10 ans plus tard, rien n'avait changé : arrêt devant la Villa Lorraine (la Vilaine Laura selon les élèves) puis chez le marchand de glaces près du lac. Et à l'école, le hangar à vélo est toujours le long du mur de la propriété Devis et on est supposé

pousser son vélo jusque là ... depuis la porte cochère de la petite plaine (BF). La sortie par la petite porte du préau reste interdite.



l'acrobate Jacques Robert entouré d'Isaac et Devis

A côté des piétons et des cyclistes, il y avait ceux, plutôt nombreux, qui prenaient le tram. Au cours de la guerre, les rafles devenant de plus en plus fréquentes, certains abandonnèrent ce moyen pour revenir au vélo par tous les temps. J'ai le souvenir personnel, confirmé par NR, d'une intervention des Allemands. A l'arrêt du Vert Chasseur, ils firent descendre tout le monde du tram et alignèrent les adultes face à la haie. Ils nous laissèrent – une fille et moi, trop jeunes sans doute, – filer en douce.

Dans le Courrier de l'École de mai 44, Jacques C. en 11e, raconte qu'à l'arrêt avenue Lepoutre, un soldat allemand est monté dans le tram. Il a obligé tout le monde à se lever ; il fouille et découvre sous une banquette une enveloppe contenant des *billets de 1000 frs et plusieurs papiers compromettants*. Avec ses *camarades*, ils fouillent tout le monde, visitent les sacs, les chaussures, les chapeaux et même défont les coiffures des femmes ! Ils ne trouvent rien de plus et s'en vont avec l'enveloppe ...

CD prenait parfois le tram, vêtue d'un loden vert à capuchon. Son père exigeait qu'elle mette le capuchon sur sa tête pour éviter qu'en cas de fouille, quelqu'un puisse se débarrasser de son revolver dans ce vêtement !

Le trajet en tram pouvait présenter d'autres difficultés : leur fréquence parfois faible suite au manque de disponibilité de l'électricité, réduisait parfois leur passage (4) au point qu'en mai 1944, le tram 4 venant de l'avenue Louise vers Boitsfort ne passait plus que toutes les 70 minutes ! Heureusement pour les élèves qui empruntaient cette ligne, le tram 16 venant de la chaussée d'Ixelles, suivait le même trajet depuis le boulevard général Jacques et même en période de pénurie, il passait tous les quarts d'heure. Autre problème : leur occupation pouvait être excessive malgré les remorques remises en service pour doubler la capacité, tel ce tram 4 remontant la rue du Lombard avec ses « grappes » de passagers :



Les trams n'ayant pas de portes, les voyageurs sautaient en marche. Ce comportement faisait l'admiration de Jano à 4 ans (8), *le visage illuminé, radieux*. « Tu as vu ? Mon papa sait monter sur un tram en marche ! » Et aussitôt, la voix, le visage, transformés par une vague commisération : « ...

Mais une vieille voiture ... un toute petite remorque, tu sais ». PH se souvient que les grands élèves prenaient plaisir à voyager sur les marches extérieures.

Ces lignes vers Boitsfort étaient aussi utilisées par les enfants qui venaient du quartier du Cinquantaire par la ligne 24 et changeaient de tram au pied de la rue Adolphe Buyl. Ils n'étaient heureusement pas dans le tram qui fut atteint par une bombe destinée à la gare d'Etterbeek le 7 septembre 1943. Être tué par les bombes lâchées par nos alliés a été malheureusement le triste sort de nombreux Belges à la fin de la guerre.

Les élèves descendaient du 4 et du 16 à la rue du Brésil où ils étaient pris en charge par un professeur. Ce furent Mlles Delgoffe et Kimpe, puis monsieur Laporta qui habitait une étonnante villa ancienne à proximité, au fond d'un long jardin sauvage au bord de la forêt. Ils traversaient à pied le bois de la Cambre. Les plus grands parfois quittaient l'école par la petite porte du préau et prenaient un sentier qui coupait à travers la forêt vers le carrefour de la drève de Lorraine avec la chaussée de la Hulpe, trajet jugé dangereux vu les mauvaises rencontres possibles, exhibitionnistes et autres.

De l'autre côté de Decroly, un rang se formait à l'arrivée des trams 6 et 10 place St Job. Sous la surveillance de Mlle Mertens, de Mlle Rupprecht ou de Mme Jacquemain, ils longeaient le chemin de fer par l'avenue du Prince de Ligne puis remontaient la chaussée de Waterloo. PG – habituellement loquace – se souvient qu'il tenait fermement la main de Mme Jacquemain, sans dire un mot.

Sur cette même chaussée circulaient les tramways vicinaux : le W, le R, le V. Les élèves qui prenaient ces trams en venant de la ville, avaient le privilège d'avoir un arrêt à hauteur de l'avenue Hamoir en venant à l'école, au pied de l'avenue Montana en repartant (arrêt « facultatif », possible uniquement pour l'école). Pour ce petit trajet, il y avait aussi un professeur accompagnateur qui était dans le R à une certaine heure. J'ai pris ce trajet au départ d'abord de l'avenue Lepoutre puis, après la libération, depuis l'avenue Legrand mais je ne me souviens plus du nom du professeur. Certains évoquent Mme Van Haeren, mais je suis certain que dès la fin de la guerre ce fut souvent la charmante Mlle Hoch.

Toujours sur la chaussée de Waterloo me rappelle PH, il y avait un rang vers le sud mené par Poulou qui habitait au-delà du Fort Jaco. En faisait partie notamment les Sterno et les Hirsch. Ils ne pouvaient prendre le V, qui passait devant l'école mais n'allait pas plus loin que le Vivier d'Oie où il avait son dépôt. Ce bâtiment, classé, est devenu un marchand de meubles mais on peut toujours voir les rails dans sa cour !

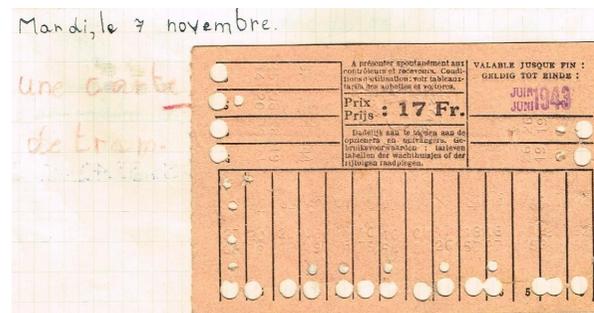


(wikimedia)

Les trams en ce temps là avaient des plaques bien lisibles de loin comme on peut le voir sur la photo page 21. Leur identification était d'autant plus facile que ces plaques portaient non seulement le numéro mais deux couleurs qui permettaient de les distinguer de loin. FB se souvient que le 4 qui venait de l'avenue Louise était bleu et jaune, le 16 venant de la chaussée d'Ixelles rouge et jaune. Souvenirs exacts, confirme (4) ! Celle du 6 qui venait de la Bourse était vert et blanc et celle du 10 qui venait de Berchem vert et jaune.

Dans ces trams, il y avait le wattman qui pilotait le tram et un receveur qui non seulement distribuait les tickets ou perforait les cartes de 20 voyages, mais faisait régner la discipline. Il circulait autant qu'il pouvait en criant : « Allemaal bediende ? Tout le monde servi ? » Lorsque la « flèche » qui captait par une roulette l'électricité sur la caténaire, sautait de ce fil – accidentellement ou par l'action de plaisantins - le wattman appelait : « Jef, de flèche is af ! » et le receveur descendait pour tirer sur la corde qui permettait de remettre cette roulette sur le fil. Tout un art !

En 2e année, le prix du tram est l'objet d'une observation-mesure :



(DV)

Lorsque la nuit tombait, les éclairages étaient parcimonieux. L'occultation était obligatoire même pour les trams : le phare avant était masqué et il ne restait qu'une fine fente de lumière. Même situation pour AC et sa petite sœur à travers la forêt de Soignes munis seulement d'une petite lampe occultée sur leurs vélos. *Pas question le soir – raconte PDE - de voir la moindre lueur aux fenêtres, les vitres des réverbères sont peintes en bleu ce qui fait qu'ils éclairent à peine les trottoirs, les lampes de poche ainsi que les phares des vélos et des rares voitures sont peints en bleu noir avec une toute petite fente pour laisser passer la lumière. Nous allons donc vivre dans un monde obscurci, ceci pour éviter les attaques aériennes. Sur ce point de l'occultation les Allemands sont intraitables.* (14) Je n'ai pas d'image bruxelloise mais voici les instructions du bourgmestre de Liège :



Occultation d'un réverbère (DR)

MA venait à l'école depuis l'avenue de Tervueren, d'abord avec le 29 jusqu'au boulevard du Souverain puis un autre tram jusqu'à la place Wiertz, enfin le 4 pour rejoindre la lisière du bois. Son grand frère Michel avait reçu une lampe de poche sans doute occultée pour leur sécurité. Bien d'autres élèves faisaient une route longue et complexe pour rejoindre l'école. Il fallait de la patience à FCO et son frère pour venir du boulevard Lambermont à Schaerbeek en 66 jusqu'au Botanique où ils croisaient la route du 16. Aussi en rentrant de l'école, comme ils n'arrivaient chez eux qu'à 17h15, ils mangeaient les tartines de leur goûter dans le tram.

Marie Mawet venait d'encore plus loin : Paudure, *petit hameau de Wauthier-Braine, où ses parents, instituteurs, avaient créé une des premières écoles Freinet de Belgique en liaison régulière avec le vieux Célestin (CD)*. On peut lire son récit dans le Courrier de l'École : alors en 6^e année, elle quittait sa maison à 7h du matin dans le noir en courant sur la neige verglacée pour attraper son train. Heureusement celui-ci a 30 minutes de retard : *je m'impatiente car je risque de ne pas arriver à temps pour le tram (...) En descendant en gare de Braine, je croise des ouvriers mécontentés et impatientés par le retard du train (...) Le tram arrive, vite on court et on s'élançe vers les voitures encore en marche. Je n'ai pas le temps de choisir ma place, en un clin d'œil toutes les banquettes sont occupées et les plateformes bondées. Il fait bien froid et tout le monde claque des pieds. Le tram s'ébranle. Les voyageurs se parlent comme des amis ; on dirait que les grands froids et les services irréguliers les ont rendus plus familiers. Je descends du tram en cherchant des compagnes et pour me réchauffer, je cours jusqu'à l'école. La cloche n'a pas encore sonné la rentrée. Quelle chance ! J'ai quitté la maison depuis 7 heures du matin ; je suis contente de pouvoir arriver à l'école à 9 heures et demie. Je considère encore mon voyage de ce jour comme assez réussi, si je songe aux jours où j'ai rebroussé chemin après avoir marché depuis sept heures jusqu'à onze heures en quête d'un tram vers Bruxelles*. Marie a juste 13 ans et habite un petit village à plus de 5 km de Braine-l'Alleud.

Malgré l'occupation, nous avons une liberté de circulation plus grande que celle des enfants au même âge actuellement. Nous allions beaucoup à pied, à vélo ou en tram, car les voitures privées étaient exceptionnelles et très peu de parents conduisaient leurs enfants à l'école.

Et nous voici en classe ...

Si l'on se fie aux quelques évocations de l'arrivée racontées précédemment, les cours devaient commencer à 9h. La pause de midi était bien plus longue qu'aujourd'hui. Elle débutait à 12h et les cours reprenaient à 14h les lundis, mercredis et vendredis pour se terminer à 16h. Les mardis, jeudis et samedis nous n'avions cours que le matin. Il y avait une récréation le matin aux alentours de 10h1/2 et pour les petits une autre l'après-midi. Ce rythme était ponctué par les sonneries de la cloche accrochée près de l'entrée du préau :



La photo a été prise en 1946 alors que Lucienne Wolfers-Bigwood (revenue de Suisse où elle avait fait des études de pédagogie pendant la guerre) assurait au jardin d'enfants le remplacement de Poulou partie quelques semaines former des institutrices à l'école Decroly de Barcelone.

Pouvoir faire sonner la cloche était un privilège exclusif du responsable. Cette charge revenait – si ma mémoire ne me trompe – à un élève de 6^e primaire pour une durée de deux semaines comme pour toutes les charges. Pour rappel, il y en avait bien d'autres à commencer par celle de capitaine de la classe qui était sensé mener l'ensemble. La nomination des deux sous-capitaines, se souvient PH, se faisait par élection. Ils portaient alors un médaillon vert fabriqué à la menuiserie, agrafé au tablier. Certains étaient doués pour cette activité, d'autres ne l'étaient évidemment pas. Le meilleur devenait capitaine et portait alors un médaillon rouge. Dans les petites classes, il y avait notamment les charges des animaux, du nettoyage du tableau couvert de craie avec eau, éponge ou lavette, celle du vestiaire et des tabliers

...

Ah ces tabliers, combien indispensables ... Chez les petits comme on le voit sur la photo, ils se boutonnaient dans le dos ! Les plus grands, comme d'ailleurs la plupart des professeurs, privilégiaient le cache-poussière gris ou blanc, souvent porté ouvert. Mais certaines grandes filles préféraient alors un simple tablier à bretelles, ceinture nouée à l'arrière. Les « frou frou » sur l'épaule étaient exclus ; ils avaient valu à Jacqueline Lévi – revenue des USA en 45 - d'être convoquée par Mlle Gallien qui jugeait que ce tablier n'était pas assez strict (5 et FCH). Ils devaient être marqués par une « nominette », petite languette blanche portant le nom brodé en rouge que l'on faisait confectionner dans les merceries et qui était ensuite cousue sur la lichette ou sur le col. Malgré cette obligation, les tabliers et vêtements perdus s'amassaient et les commissaires Claire G (Goldschmidt) et Anne F (François ?) obtiennent peu de résultats chez les grands malgré leurs menaces, les inscriptions au tableau et le tas de vêtements amoncelés dans les classes en défaut. Les petits sont beaucoup plus soigneux. (3) avril 43. Régulièrement, il y avait une exposition des objets perdus.



A gauche donc, un « sobre tablier ».

Sauf au jardin d'enfants, dans la plupart des classes, la disposition des tables était classique : plusieurs rangs parallèles face au tableau noir et à la table du professeur. Mais parfois comme s'en souvient CD, *il y avait au moins un fer à cheval complété si nécessaire d'une rangée de tables, ce qui créait une plus grande proximité entre les élèves et les profs*. Ceux-ci ne bénéficiaient pas d'une estrade. On avait chacun sa chaise et en fin de journée, on était prié de la poser à l'envers sur la table pour permettre le nettoyage des classes par Florent et Léon (voir plus loin). Ces tables étaient fréquemment « décorées » par les gravures des occupants successifs. Personnellement j'y avais gravé un petit réseau ferroviaire. Lorsque le décor devenait excessif, il arrivait que l'on descende la table à la menuiserie pour la remettre à neuf au rabot.

Venons-en aux cours proprement dits. Les fondements de la méthode ont été décrits à cette époque dans une publication de l'école en 1937, revue en 1946 (12) : *on y sentira la nécessité de laisser agir l'enfant, de provoquer son activité constante, de ne pas en faire une pâte molle que l'on accoutume à la seule réceptivité, mais un esprit curieux des choses nouvelles et sachant s'y prendre pour acquérir par lui-même les connaissances désirées, puis s'adapter aux tâches et résoudre les problèmes nouveaux. [...] Habituer celui-ci à acquérir par lui-même les notions qui sollicitent ses désirs et ses intérêts (préface de A. Ley).*

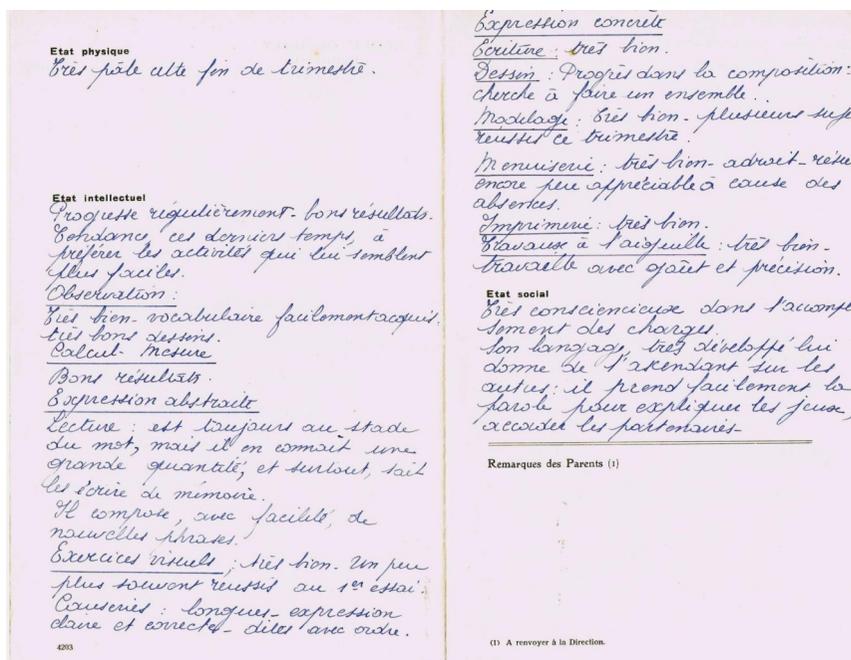
L'observation est la base de toutes les branches d'enseignement. Elle combat tout dogmatisme, elle vérifie, elle corrige toute idée préconçue.

L'école doit constituer une société où l'enfant a un rôle essentiel à remplir, où il trouve un champ d'expérience particulièrement formateur, où sa personnalité peut pleinement s'exprimer et se développer.

Il faut que l'école soit une cité-jardin en réduction où l'enfant puisse trouver le complément de stimulants sociaux que la vie ne peut lui fournir.

Les bulletins scolaires trimestriels permettent d'avoir une idée des matières enseignées et des comportements évalués. Ma mère avait conservé tous les miens. Au jardin d'enfants en 1943 (j'y suis en fait depuis 1941 !), ils portent sur mon état physique (qui semble très bon ...), sur mon état intellectuel : intérêt, curiosité, compréhension, dessin ... et social dont relation aux autres.

En 1ere année (1944-45), il y a toujours une présentation en trois rubriques : l'état physique inclut maintenant la gymnastique, l'état intellectuel après un commentaire global se divise en observation, calcul et mesure, expression abstraite puis concrète dont écriture, dessin, modelage, imprimerie, travail à l'aiguille. In fine, état social.



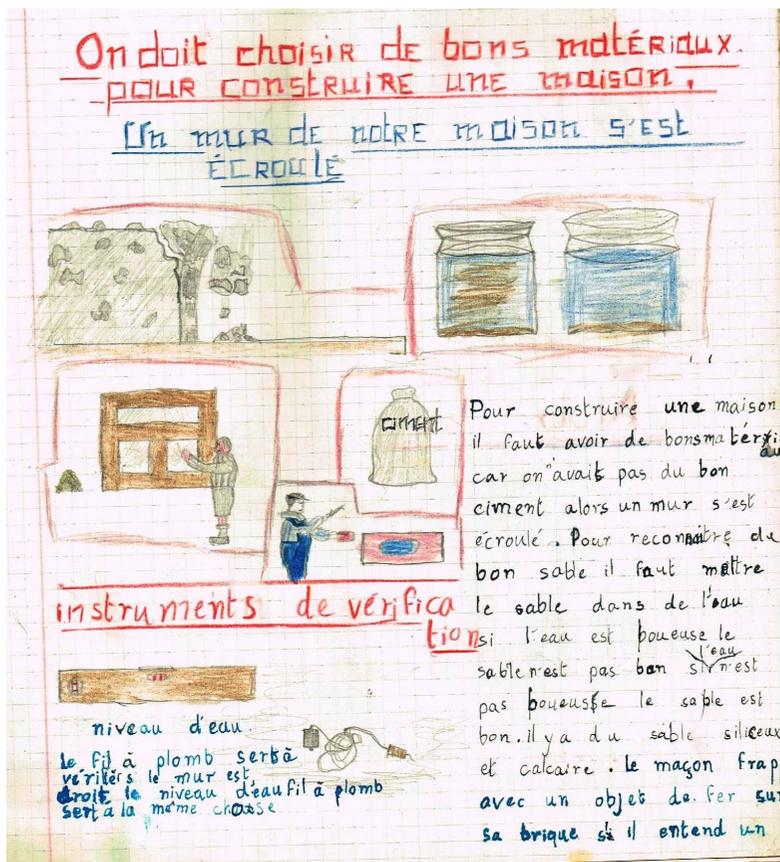
En 2e année, les « outils de mesure » restent très concrets :



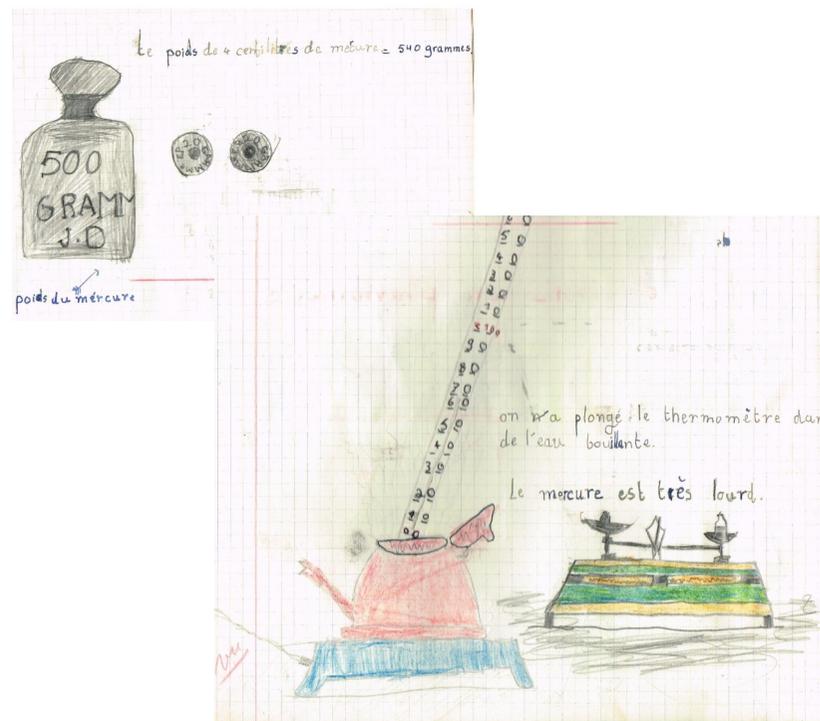
(DV)

Nous sommes plusieurs à nous souvenir de la construction de maisons pas si miniatures que cela : on moulait de minuscules briques, on fabriquait portes et fenêtres avec Mr Spanoghe et FCO se souvient que sa classe de 2^e en 38-39 avait obtenu de petites tuiles qui servaient d'échantillons à un fabricant.

Dans le cahier d'observation de DV en 3^e année en 1945, on trouve la description de cette activité et de quelques déboires :

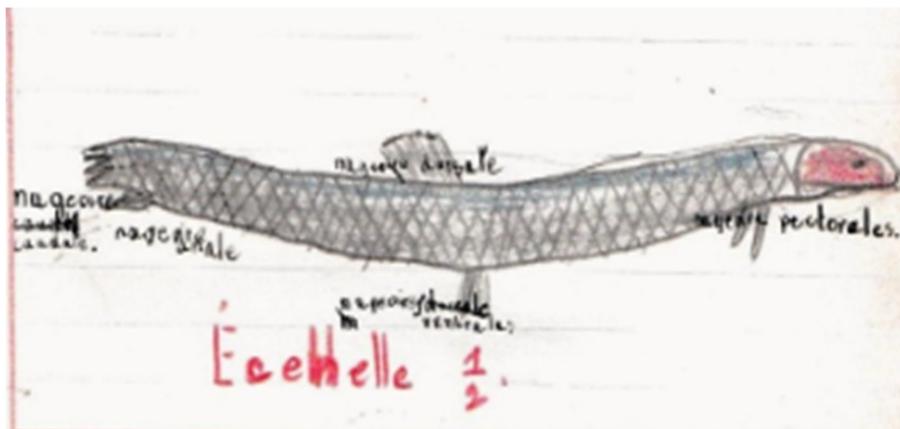


Dans ce même cahier, on voit apparaître des moyens de mesure plus formels que les marrons et les glands:

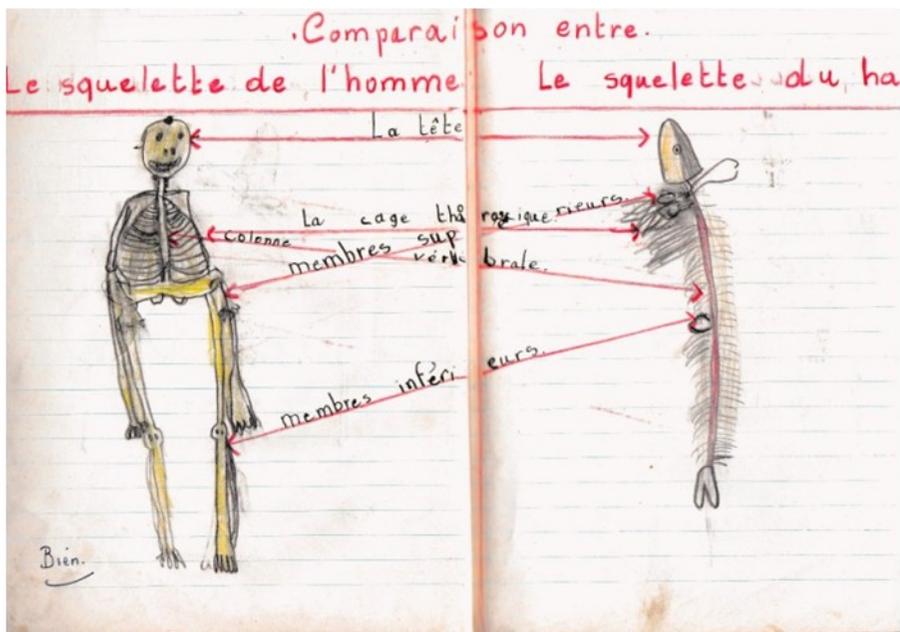


En primaire, les élèves rapides pouvaient s'occuper avec des problèmes présentés sur des fiches. Certains, raconte FB, faisaient un concours de maths ; à qui résoudre le plus de fiches préparées par Mlle Delgoffe. Une croix de couleur marquait la réussite ou l'erreur. En 6^e primaire, alors classe de Mlle Mertens, les plus rapides d'entre nous s'occupaient de même. On trouve l'exemple suivant dans le cahier de Mesure d'Etienne Pourbaix en 3^e année (centre d'intérêt «Alimentation»), 26 février 1944. Série B, Fiche 4 : «Sur 42 harengs fumés que j'achète, il y en a 1/6 qui sont avariés. Combien de harengs pourrai-je consommer? Réponse : 35 harengs». "Vu" ajoute son institutrice. (15)

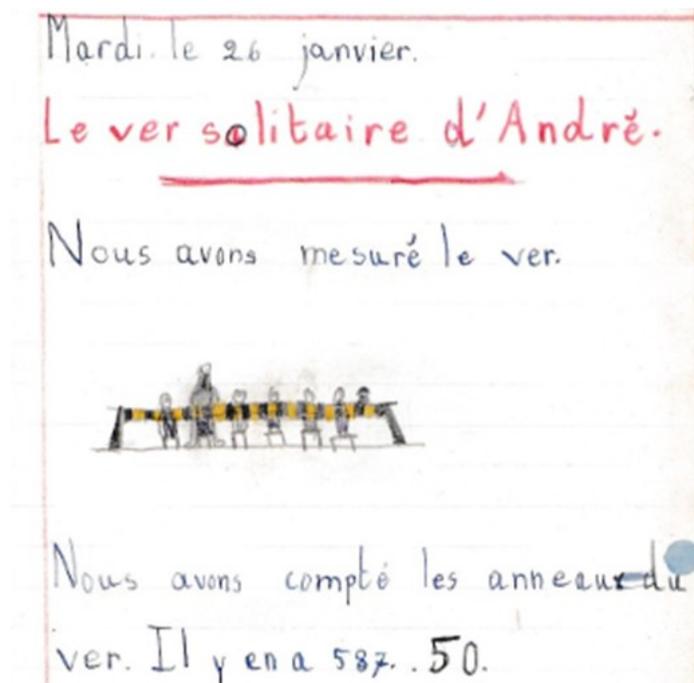
Les harengs, qui furent au centre de notre alimentation, étaient aussi l'objet de nos observations :



Et de comparaison audacieuse :



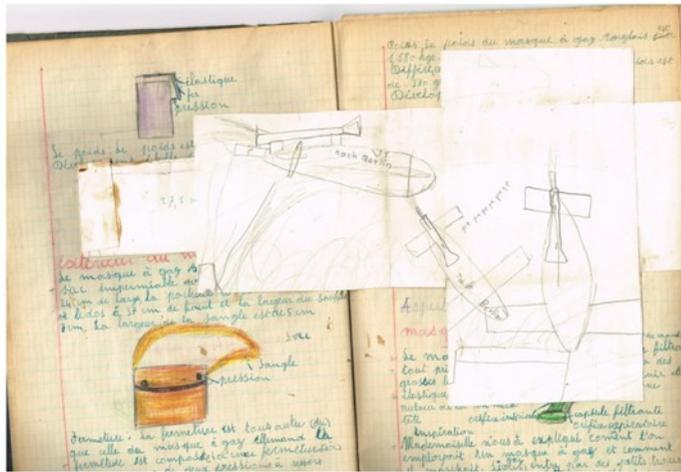
Tout est bon à observer ; voici en 2^e année, allongé sur une table, le ver solitaire d'André :



On peut observer sur ces extraits de cahiers, que nous utilisons l'écriture scripte en primaire mais cette écriture était parfois permise encore au début du secondaire comme ce fut le cas pour CL et PG.

À la fin de la guerre, on disposait d'un ersatz de sucre, le *limon secco*, conditionné en boîte pyramidale (FCO) : le centre d'intérêt était l'alimentation et les boîtes furent étudiées en mesure !

Après la libération, le matériel militaire est observé et sert de base par exemple en 5^e aux calculs, mesures et développement. Par exemple, les masques à gaz anglais sont comparés aux allemands :



On voit que le papier reste précieux et que PDE a « recyclé » un dessin pour faire son « développement ».

La classe de FB tenait un cahier secret, journal recensant les choses importantes pour eux semaines après semaines. Est-ce pour préserver le « secret » qu'ils organisèrent la curieuse cérémonie suivante :



5e année 1943 :

Enterrement du « cahier secret » en forêt de Soignes

A 11 ans, en 1937 (je suppose que les cours n'avaient pas beaucoup changé quelques années plus tard), Michelle Fonteyne (5) est évaluée sur : l'expression abstraite en français dont travaux spontanés. L'expression concrète : qualité de l'écriture, dessin dont dessin d'observation, menuiserie. Vient ensuite l'état social donc le comportement individuel et en groupe. En 7^e, le bulletin de FB comprend expression abstraite orale et écrite, observation, calcul-mesure, latin dont étymologie, dessin, imprimerie, flamand, couture ...

Les cours étaient suivis par les garçons comme les filles que cela soit menuiserie ou couture (CF). J'ai effectivement tricoté une écharpe, de forme peu orthodoxe in fine. PG a tricoté une chaussette aux mailles tellement serrées qu'il n'arrivait plus à faire pénétrer l'aiguille ! Danièle Declercq, épouse de BF, n'aimait pas après guerre les cours scientifiques mais adorait les aspects culturels, les références à la nature, ... CD se souvient d'avoir apporté un vieux tablier noir de femme d'ouvrage comme tissu à retravailler. Même si à l'école, notre savoir-faire était limité, comme les vêtements devenaient de plus en plus difficiles à se procurer, nos familles réparaient, reprisaient les chaussettes, « retournaient » les cols de chemise usés. Il n'était pas rare de porter des chaussures à semelles de bois (FB).

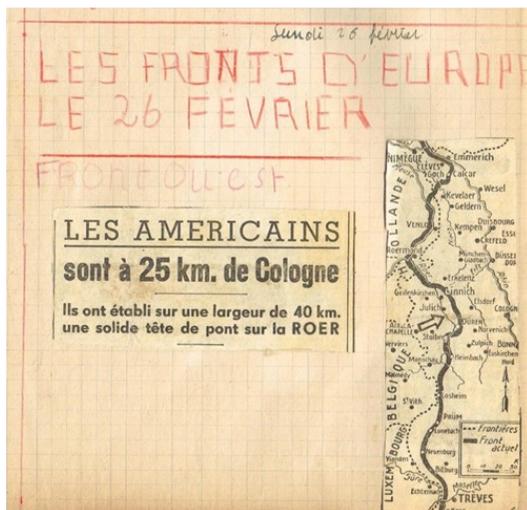
La préparation à l'examen d'entrée en Polytechnique à l'ULB a toujours fait l'objet, semble-t-il, d'une préparation particulière. En rhéto en 39-40, 5 élèves se préparaient à cet examen mais la guerre les a dispersés : certains réussirent l'examen à l'ULB (dont Yves Goldschmidt) mais d'autres réussirent à Lausanne (Jean Wolfers ?), Londres (Peter Bigwood ?) et New-York (?). Bien des années plus tard, après guerre, la classe de FB reçut la même préparation pour six d'entre eux qui se préparaient à Polytechnique et à l'architecture.

Dans les années précédant la guerre, la nécessité de parler de politique avec les élèves préoccupait les plus grands. Les événements pouvaient le justifier. Denise Heymann (7) est en rhéto : *Puce et moi bavardons parfois avec M. Cl. qui est un socialiste convaincu. Mais pas un mot là-dessus, car je crois que si Mlle Gallien était au courant, elle ne serait pas trop satisfaite. Enfin l'école n'a jamais, à ma connaissance, essayé de nous inculquer une*

opinion politique quelconque. (...) Que l'école ait des tendances socialistes, cela ne m'étonnerait pas ; après tout l'idéal socialiste cadre parfaitement avec ce que je connais de mes professeurs.

Mais cela ne veut pas dire que la guerre survenue, nous n'en suivions pas les péripéties. Nous notions son évolution tant à la maison qu'à l'école. Je reprends une fois encore le récit de PDE : *A la maison, nous écoutons la BBC (...) Arrive 1943, la situation militaire commence à se détériorer pour les Allemands, le débarquement en Afrique du Nord, la victoire de Montgomery à El Alamein, la chute de Stalingrad fin janvier 43 sont des signes avant coureurs du tournant qui s'opère. Dans la salle à manger à côté de la radio il y a des cartes d'Afrique du Nord et d'Europe orientale où nous reportons avec des épingles et des fils de couleur la ligne du front telle qu'elle résulte des communiqués que nous arrivons à comprendre au travers du brouillage de la radio. Tous les jours, nous les actualisons et en classe avec Mlle Mertens nous comparons nos informations respectives. Ces cartes et les suivantes en fonction de l'avance des Alliés resteront sur les murs jusqu'au 8 mai 1945.* (14)

Dans un grand cahier (centre d'intérêt : la défense !) de PDE en 6^e, on retrouve ce suivi de l'avance des fronts à la fin de la guerre avec cartes et extraits de presse.



Je n'en écrirai pas plus sur le contenu et les méthodes de l'enseignement à l'école Decroly car bien des auteurs l'ont fait bien plus savamment que je ne pourrais m'y aventurer.

Nous avons vu que les cours avaient été perturbés au début de la guerre. Aussi lors des États généraux de juin 41, à l'exception de deux d'entre eux, les élèves de 11^e qui normalement assuraient la présidence des comités (JCF soit Jeux, Concours et Fêtes, OP Ordre Permanent et ES Entraide Sociale) *ayant été retardés dans leurs études et aussi pour d'autres raisons avaient à donner leur démission des charges dont ils étaient responsables* (3).

Une autre perturbation est l'absence de certains professeurs. *A l'automne 1940, le professeur de physique et chimie (et de maths ; selon JS et (10)) (c'était Claude Decroly) est absent. Il a été fait prisonnier et moisit quelque part dans un camp en Allemagne. Alors l'école, pour le remplacer au débotté, a recours aux services d'un « ancien » très brillant, Yves Goldschmidt, étudiant en polytechnique l'ULB, le frère de Claire* (5). Yves était sorti de rhéto en juin 40 !

Parlant de leurs professeurs, mes interlocuteurs ont évidemment des souvenirs parfois contradictoires. C'est bien normal lorsque l'on évoque des personnalités parfois très fortes qui nous ont marqués de diverses façons.

A l'exception notoire de M. Laporta, fabuleux professeur de flamand et de latin, de M. Spanoghe qui nous guidait dans de nombreux travaux pratiques dont l'imprimerie et la menuiserie, et de M. Janssens qui nous exerçait à la gymnastique, la plupart des enseignants pendant la guerre étaient des femmes. La direction de l'école était assurée par **Mlle Germaine Gallien**. Elle devint directrice de l'école suite au départ en 1934 de Mlle Hamaïde, fidèle disciple du docteur Decroly, qui avait pris le pouvoir à sa mort en 1932 et ne supportait pas l'idée de devoir partager la direction pédagogique avec un comité de professeurs et des membres de la famille Decroly. Ma mère – alors en rhéto – écrit (7) : *Mlle Hamaïde ne rentre plus à l'école. Je n'ai aucun détail. Mlle Gallien m'a annoncé cela ce matin, elle en est ennuyée, elle devra garder la direction de l'école presque certainement ce trimestre prochain. (...) Je ne sais si Mlle Gallien résistera ; en tous cas, elle va s'arranger pour avoir moins de besogne. Ce qu'elle désire surtout faire, c'est s'occuper des petites classes.*

Mlle Gallien va diriger l'école de 1934 à 1948, secondée par Lucie Libois pour les secondaires. En 1948, à sa demande les rôles sont inversés : Lucie Libois prend la direction de l'école et Mlle Gallien celle des classes primaires. Dès 1949 cependant elle est remplacée par Mlle Mertens. Elle meurt peu après et

lors de son enterrement à Namur, PH alors président des élèves, est présent pour l'école, accompagné d'autres élèves (NR).



Avec Mme Jacquemain

Elle tenait beaucoup à la participation des parents aussi quand en 1942-43, par la suite des entraves apportées par les arrêtés nouveaux à la liberté de réunion, il n'y a pas eu de séances du Comité des Parents, Mlle Gallien a remplacé cette activité dans une certaine mesure, en réunissant séparément les parents des enfants de 1^{ère}, 2^e, 3^e et 4^e années primaires dans le but de maintenir la collaboration entre les parents et l'école et de permettre aux premiers de suivre le travail de leurs enfants (2).

J'ai le souvenir d'une petite femme à cheveux gris assumant son rôle sans faire d'éclat mais avec fermeté, occupant modestement un très petit bureau, un peu sombre au premier étage du bâtiment de l'Ermitage dont j'ai parlé plus haut.

L'autre directrice était **Mme Lucie Libois**. Née Fonteyne, elle était la sœur de l'avocat Jean Fonteyne qui établit les statuts de l'école en 1934 lors de sa « structuration » suite à la mort du fondateur. Elle avait épousé le professeur Paul Libois qui enseignait les mathématiques de façon fort originale à l'ULB. Tous trois étaient actifs au parti communiste ; Jean et Paul furent même sénateurs. Ils entrèrent en résistance, ce dont je parlerai plus loin. La famille Fonteyne était très présente à l'école : deux des quatre filles de Jean, Anne et Claire (CF) y furent enseignantes. Les trois filles de Paul, plus jeunes, ont également été à Decroly.



Ci-dessus, en excursion après guerre (PC)

Elle était extrêmement douée dans bien des domaines, son exigence terrifiait certains. Elle enseignait les mathématiques dans les grandes classes secondaires. Mais elle a été – ce qui était peu usuel – titulaire de la même classe pendant 12 ans ! Elle a donc alors enseigné toutes les matières possibles (CF). Certains évoquent une surdouée, qui jouait très bien du piano et dessinait remarquablement (10). Manifestement, elle aimait aussi former un petit orchestre avec les élèves doués en musique et monter des pièces de théâtre dont un petit « opéra » que j'ai évoqué précédemment, est resté célèbre.

Humaniste selon les uns, elle était avant tout selon PH, une scientifique, mathématicienne rigoureuse à l'esprit cartésien, peu ouverte aux sciences humaines. Directrice, elle laissait à ses professeurs le soin de traiter ces matières. Pendant sa présidence des élèves, PH a regretté qu'elle le cantonne aux aspects festifs et culturels, refusant que les élèves interviennent dans l'organisation ou le contenu des cours.

Elle se sentait cependant très concernée par la cohésion des classes et considérait que la tendance naturelle des plus grands à former des couples était contraire à « l'esprit de groupe ». Ce qui l'a conduit à plusieurs reprises à intervenir avec véhémence dans les classes, déjà pendant la guerre, contre ce « laisser-aller » (5) et les risques qu'il entraîne. Elle reprit ces reproches dans nos classes dans les années 50 avec la même énergie.

Pour Claude Jeanty, héros de ce roman (5), *elle lui a appris à respecter les faits et à suspecter les interprétations. Elle a éveillé son esprit critique. Elle a développé son raisonnement, son jugement, son intuition.* Elle n'aimait pas l'indécision : alors commissaire aux fêtes, j'avais compris que pour lui faire approuver un projet, il fallait le lui présenter « bien ficelé ».

Simone Trompler (10), lorsqu'elle débute après la guerre à Decroly, admire son attitude d'enseignante titulaire et s'en inspirera avec succès (elle fut mon excellente titulaire pendant mes 6 années secondaires): *ne pas être alarmiste, sans être trop optimiste ; être stricte mais pas rigide, compréhensif mais pas dupe. Imaginez comme c'est facile, s'exclame Simone in fine...*

Parmi les enseignantes qui ont eu longtemps le rôle de « gardiennes du temple », je ne peux éviter d'évoquer ma mère, **Denise Michel**. Elle avait fait partie de la première classe qui a pu terminer le cycle complet des études à Decroly : présidente des élèves, elle est sortie de l'école en 1934. Après des études d'histoire, quelque peu perturbées par ma naissance en 1938, elle revint à Decroly sans doute dès 1941 comme enseignante. Heureusement pour moi, elle a été évoquée avec faveur par la plupart de ceux qui m'en ont parlé, JR par exemple qui fut son élève pendant la guerre mais aussi celle qui fut sa collègue, CF ou ses élèves bien plus tard. *Au grand regret de ses élèves (CL), elle arrêta d'enseigner vers 1951 – pour reprendre des études, s'il m'en souvient bien – puis revint par la suite. Elle est devenue alors quelque peu une sorte de conseillère de la direction, « éminence grise », amie de Francine Dubreucq qui succéda à Lucie Libois. BF l'évoque en parlant de la nouvelle génération de professeurs qui remplaçait les vieilles filles !*

La grande qualité de ces demoiselles selon PH, était leur sensibilité à la vie de leurs élèves. Pour elles, il était aussi important de veiller à leur équilibre social que de leur enseigner les matières indispensables. Pour elles, l'enfant devait pouvoir s'exprimer librement, découvrir et innover par lui-même. Parmi ces institutrices des classes primaires, il y avait l'exceptionnelle **Mlle Mariette Mertens** qui après Mlle Gallien reprit la direction des primaires. Pendant la guerre, elle était titulaire de classes qu'elle gardait alors plusieurs années. Selon BF, sa sœur Nelly a eu Mlle Mertens comme titulaire pendant toutes ses classes primaires avant guerre. Pierre Decroly l'a eue comme titulaire de la 2^e à la 6^e (14). Autour de 1950, alors également directrice de l'école primaire, elle assumait aussi la « finition » des élèves en 6^e primaire. C'est comme cela que je l'ai eue un an comme excellente titulaire. Très exigeante sur l'orthographe, elle continua à me corriger dans une activité bénévole bien des années plus tard ! Ce qui ne l'empêchait de mener des dissections d'animaux comme s'en souviennent plusieurs anciens (JR). CL en garde un très bon souvenir tant comme institutrice que comme directrice.

Très amie avec Mlle Mertens avec qui elle a partagé son temps libre, **Mlle Rupprecht** donnait cours dans les petites classes pendant la guerre. PG l'a eue comme titulaire de 1^{ere} à 4^e. Lorsque je l'ai eue comme titulaire en 1^{ere} et 2^e années primaires, elle nous paraissait déjà très vieille et desséchée. Mon amie Pierrette lui dit un jour : « tu fais penser à une vieille pomme séchée ». NR – qui fut son « choucho » et a gardé le contact avec elle jusqu'à la fin de sa vie – rappelle cependant que certains l'appelaient le « serpent à lunettes ». CL garde surtout le souvenir de l'énergie avec laquelle elle maniait la sonnette pour obtenir le calme dans la salle à manger. Mais personne jusqu'à présent n'évoque son enseignement ... et je n'en garde aucun souvenir.

En 3^e année, donc peu après la guerre, j'ai eu comme titulaire **Mme Van Haeren**. C'était un professeur chaleureux mais j'ai eu la malchance, petit garçon fluet, d'être trop apprécié de ce professeur qui me prenait sur ces genoux. Elle est considérée comme une excellente enseignante par CF qui l'a eue comme titulaire près de 6 ans en primaire avant guerre.

J'ai peu d'information sur **Mme Jacquemain**. Philippe Pourbaix l'a eue comme titulaire en 1^{ere} année (43-44) et en 2^e : elle était *parfaite* et *tout le monde l'adorait*. NH l'a eue comme titulaire et appréciée en 1^{ere} année en 45-46.

JH est entré en 1^{ère} année primaire le 15 septembre 1933 dans la classe de **Mme Jacquemyns**, que FCO a eu également en 1^{ère} année en 37-38. Celle-ci était adorée par ses petits élèves. Elle avait même invité toute sa classe chez elle à la campagne dans la banlieue de Bruxelles. C'était la dernière année de Mlle Hamaïde. Il y avait tellement d'élèves qu'il y eut jusqu'en 4^{ème} primaire deux classes parallèles : celle de Mme Jacquemyns et celle de Madame Smolsky dont la fille Jurgitha était également élève à l'École. Cette classe comptait Pierre Alechinsky parmi ses élèves.

Je reviens aux plus petits : on ne peut évoquer Decroly à l'époque sans penser à **Valérie Decordes**. Pour tous les élèves, elle était **Poulou** et la plupart de ceux qui sont passés par le jardin d'enfants en gardent un tendre souvenir, même si elle pouvait parfois se montrer très exigeante et quelque peu dure. Il semble que Poulou était communiste mais aucun des professeurs qui l'étaient ne faisait état de ses opinions politiques. JH : *je qualifierais plutôt Poulou d'écologiste avant la lettre. Sur le bord du chemin qui menait à la grille de l'avenue Montana il y avait des arbustes qui, à l'automne, portaient des petites baies blanches. Lorsque l'on marchait dessus, il y avait un petit bruit d'éclatement. Nous arrachions volontiers ces petites baies en les jetant sur nos camarades**. Poulou était furieuse et elle m'a arraché une touffe de cheveux pour m'apprendre ce que c'était la souffrance physique. Pédagogie de l'époque : des comportements jugés inadéquats pouvaient entraîner des punitions humiliantes que nous n'accepterions plus aujourd'hui (CL).

Les « grands » de secondaire étaient invités, un par un, à venir participer à l'animation mais aussi aider les petits, par exemple à s'habiller. (CD)

Le jardin d'enfants avec ses grandes fenêtres, disposait d'un bac à sable mais aussi d'un bassin avec de l'eau sur table : on distingue les enfants qui y procè-



Fidèle disciple du Dr O, elle en était d'autre part quelque peu la Vestale, entretenant le feu sacré, formant des institutrices et instituteurs à la méthode Decroly tant en Belgique qu'à l'étranger dont les écoles Decroly de St Mandé (Paris) et Barcelone.

AC évoque brièvement **Mme Jeanfils**, dont le mari était mobilisé – nous ne savions pas bien ce que c'était, mais il devait être prêt à défendre la Belgique en cas d'attaque – institutrice qu'il eut comme titulaire en 3^e primaire en 39-40 ; je n'en sais malheureusement pas plus. Il y eut certainement bien d'autres professeurs en primaire qui ne m'ont pas été cités, donc je ne peux les évoquer.

Je passe à quelques professeurs de secondaire parmi lesquels l'impressionnante mais combien efficace **Mlle Todtenhaupt**: c'était la grande amie de Poulou. Elles étaient inséparables. Elles partaient chaque année en vacance dans un petit hôtel à Crupet. (JH) Professeur de français, d'histoire mais aussi d'allemand, extrêmement cultivée dans toutes les sciences humaines (PH), elle fut aussi titulaire et a eu comme élève JS, sortie de rhéto en 43, et PDO, à la même époque. Je l'ai encore eue comme professeur dans les années 50. Elle était une excellente enseignante, assez exigeante, jamais chahutée, très appréciée notamment de CG car elle l'encouragea à entrer à l'université alors que ses parents n'en voyaient pas la nécessité.

JH témoigne : *Lors du début de la guerre, j'avais 13 ans et je suis entré en 6^{ème} secondaire. (C'est ainsi que l'on comptait les classes secondaires : en chiffres descendants.) L'enseignement des langues étrangères se faisait comme suit : en 3^{ème} primaire : le flamand. En 6^{ème}, latin (sauf pour les scientifiques). En 5^{ème}, le grec, en 4^{ème} l'anglais, en troisième l'allemand. Mais les nazis avaient inversé ce système en permutant l'anglais et l'allemand. C'était Mlle Todtenhaupt qui nous enseignait cette dernière langue. A l'époque, on se méfiait de tout le monde, surtout des Allemands ? Nous ne connaissions pas ses opinions politiques. Jacques Nice qui était le meilleur élève de la classe et jouissait d'un certain prestige décida que nous devions faire acte de résistance en sabotant le cours d'allemand. Ce n'est qu'après la guerre que nous avons appris que Mlle Todtenhaupt était une farouche anti nazie.*

Son autorité était incontestable : il lui suffisait de croiser les doigts sous son menton et nous scruter pour ramener le calme. Son homosexualité n'était absolument pas affichée ; ce n'était pas l'usage à l'époque.

Autre éternelle célibataire, **Yvonne Lebègue** que PG, NR et CL auront plus tard comme titulaire pendant 6 ans en secondaire, est entrée comme enseignante à l'école en janvier 1941. Paul Libois avait suggéré à cette licenciée en sciences physiques, d'y donner quelques leçons (CL). Mlle Gallien lui confie une classe de 10^e. Elle assimilera la méthode par la pratique et ne quitte plus Decroly. Elle donne d'abord un demi-horaire et assiste au cours de Mme Libois aux 9^e deux ou trois heures par semaine, une « formation sur le tas », complétée par les réunions de mathématiques entre collègues, supervisées par Mme Libois. *Son enseignement se distinguait par sa grande clarté (CL)*. Elle était très marquée par l'esprit scout ; elle avait le totem « Bichette » que certains utilisaient. Elle créa une chorale decrolyenne pendant un certain temps : nous répétions pendant la longue pause de midi. Elle initia certains à la fabrication de pipeaux.

Il faut aussi évoquer trois « grandes anciennes » que j'ai à peine connues. Tout d'abord **Mlle Kimpe**. A l'époque de CGH, elle était titulaire de deux classes – comme Mme Libois – les « petits Kimpe » et les « grands Kimpe ». Elle enseignait la géographie et l'histoire. Elle fut titulaire de FB qui se souvient d'une personne joyeuse, l'une des « pointes du triangle » de résistance organisé par Lucie Libois, communiste comme cette dernière. JS l'a eue comme professeur. Elle était un peu sèche mais en fait très gentille. Mais pour CGO, pas très intéressante ! Elle avait selon BF, *l'esprit un peu trop « armée rouge », suivant attentivement la progression des troupes du général Joukov et ignorant celle des occidentaux !* CD confirme qu'après la libération, ils constituaient d'épais dossiers de coupures de presse sur ce thème. Formée dans d'autres écoles que Decroly, elle a dû s'adapter à la méthode, ce qu'elle fit avec talent. Elle apporta à CD une ouverture d'esprit typiquement decrolyenne, créant un « canevas » de questions auxquelles les élèves devaient chercher les réponses (FCO).

Géographe et pédagogue, **Mlle Claret** faisait la paire avec Mlle Kimpe l'historienne; deux piliers des classes secondaires à qui l'on doit la mise sur pied de nombreuses excursions en Belgique voire de voyages plus lointains (auxquels la guerre mit temporairement fin), avec l'habitude bien decrolyenne de « l'observation de terrain ». Nommée inspectrice, elle quitta l'école pour en diffuser les méthodes, avant de devenir présidente de l'OMEP (organisation mondiale de l'enseignement pré-primaire) (CL). Elle était toujours en contact avec l'école pendant la guerre, mais nous n'avons pu trouver si elle y enseignait encore.

La troisième « ancienne » que je veux évoquer est **Mlle Delgoffe**. Selon CF qui l'a eue comme professeur, elle était peu aimée. D'après BF, elle est partie en 1946. Très amie de Mlle Kimpe, elle avait un caractère très différent, peu affable mais pas méchante quoique sévère. Elle enseignait le cours d'observation-mesure, mais aussi en tant que titulaire, le « cours de morale » dont faisaient partie les notables états sociaux ».

JH l'a eue comme professeur de mathématique . Elle avait le défaut propre à certains professeurs de mathématique : elle n'admettait pas que certains élèves ne comprenaient pas tout de suite ce qu'elle enseignait et lui paraissait être une évidence indiscutable et visible et commettaient donc des erreurs. Cela la mettait dans des états de rage au cours desquels elle hurlait contre les malheureux dont j'étais en nous humiliant. C'est le seul professeur de l'École dont j'ai conservé un mauvais souvenir

J'ai cité plus haut **M. Laporta**. Enseignant le latin et le flamand, c'était un homme original qui avait vécu en divers lieux et avait, entre autres choses, été libraire aux Baléares. A la fin de la guerre sa fille Anne-Marie, nous avions autour de 6 ans, m'invitait à jouer dans son incroyable maison fin XIXe avec son interminable long jardin sauvage entre le bois de la Cambre et l'avenue des Nations. Sa femme, directrice d'un lycée francophone à Anvers, invitait régulièrement toute notre classe à de folles après-midis.

Ce fut le professeur préféré de BF en 9^e année (45-46). CGO le trouvait très intéressant. Je l'ai encore eu comme professeur dans les années 50. Nous aimions par-dessus tout le détourner de son cours en le priant de nous raconter la corrida. Il terminait parfois ce récit en montant sur une chaise pour mimer le matador.

*A la rentrée de l'année 1940.-1941, nous devions commencer l'étude du latin. C'était Monsieur Singer qui devait nous enseigner cette langue . Or, il était mobilisé. L'école engagea alors **Mlle Rausin**, fraîchement diplômée. Elle nous apparut comme une personne frêle, avec le teint rose , pas sure d'elle : c'était son premier poste. Je ne suis pas sur que certains d'entre nous n'aient pas un peu abusé de la situation en lui menant la vie dure (JH), FCO se souvient de Mlle Rausin qui fut sa titulaire dès la 7e et pendant plusieurs années. Elle enseignait le latin (et le grec ?) ainsi que le français. Ils firent un voyage scolaire mémorable avec elle et Mr Laporta sur les bords de Loire. Ce dernier appréciait particulièrement les visites des caves ...*

L'école avait deux personnes qui donnaient parfois cours mais surtout assuraient la gestion : **Mlle Doyen** tout d'abord. Je l'ai connue après guerre comme professeur des classes « modernes » et gérant l'économat ; mais JS l'a connue comme institutrice en primaire. Elle enseigna à FB des connaissances commerciales dont lecture de bilan, préparation de factures et chèque, ...

Enfin, **M. Spanoghe** que j'ai cité plus haut comme enseignant mais qui était aussi, selon JR, infirmier de formation. Ancien colonial il exerçait la fonction « médicale » à l'école avec une certaine « rusticité ». Le jour où je m'enfonçai dans la cuisse en jouant un vieux piquet rouillé, caché par les hautes herbes qui bordaient le haut de la plaine, il referma la plaie avec deux agrafes après l'avoir inondée d'alcool. La cicatrice en forme de crocodile est toujours là 70 ans plus tard. Pour PH, M. Spanoghe était un pilier central de l'école, nous apprenant à être créatifs, à utiliser nos doigts et notre imagination. C'était particulièrement manifeste au cours de menuiserie. Il pouvait aussi se montrer sévère car *CL se souvient de sa peur face au risque de casser plus des 3 lames de scie à bois autorisées !* La personnalité très humaine de ce professeur nous apportait un véritable « cours de liberté » (PH) tout en encadrant celle-ci lorsque cela s'avérait nécessaire. Par exemple, lorsqu'il nous pilotait à l'imprimerie où rigueur et attention étaient exigés.



Le plinth, agrès favori de Mr Janssens

Le cours de **M. Janssens** se donnait la plupart du temps dans le préau, où l'on utilisait les agrès, même en hiver lorsqu'il faisait fort froid. Rarement, nous nous replions dans la grande salle des Oiseaux. Par beau temps par contre, on descendait dans la grande plaine ou l'on sortait en forêt. Fait remarquable : les cours étaient mixtes et le sont restés longtemps après la guerre.

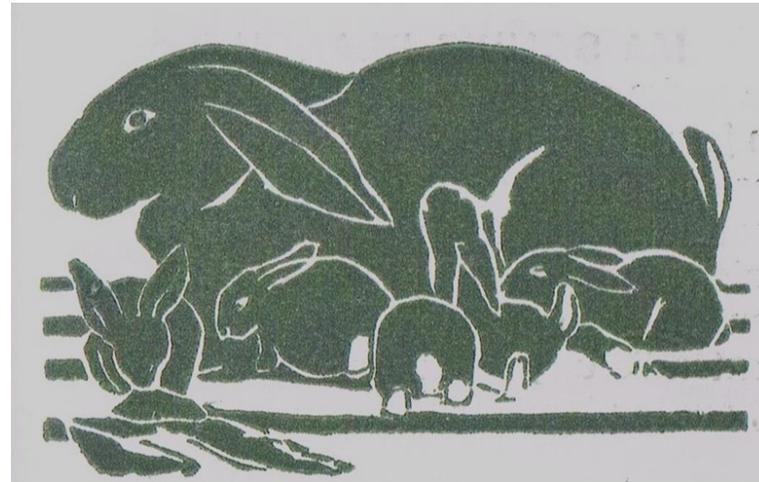


La carte postale n'est pas datée mais on y reconnaît Mr Janssens.

La natation était obligatoire en secondaire toutes les semaines. Les élèves se rendaient en vicinal rue de la Glacière, au bassin Van Schelle. Les plus grands s'occupaient chacun de plus petits (PH).

Un espace propice à la vie hors des classes

Les vues aériennes permettent de voir qu'avant la construction du grand bâtiment qui longe maintenant le chemin vers l'avenue Montana, les 2 à 300 élèves de l'école disposaient d'un ample espace tant récréatif qu'éducatif. Après la construction du préau, les animaux avaient migré au pied du chemin longeant la propriété Devis, au sud de l'école. Les cabanes des poules et des lapins étaient le long de la limite de la propriété en direction de la plaine de jeu (en plein centre des vues aériennes). Certaines classes devaient s'en charger. Mais je crois qu'heureusement Florent et Léon étaient là pour suppléer à nos défaillances !



Parallèles à ces cages et à la grande plaine de jeu, pratiquement au bord de celle-ci, il y avait les petits jardins des enfants, en général potagers. *Chacun avait sa pelle, son râteau et ses sabots pour travailler un petit jardin (CF), mais aussi des bottes (FB) achetées en général chez CCC (Comptoir Commercial du Caoutchouc) dans le bas de la ville.*

A la reprise des cours déjà fin mai 40, les grands *travaillent dans le grand potager, que l'école vient d'installer pour avoir des légumes en hiver (3) (sic)*. En avril-mai 41, le Courrier publie : *La pelouse et le jardin sont cultivés. Seuls les jardins des petits ont trouvé grâce. Là aussi, m'assure Jacquot (1ere année), on va semer des légumes. Sous la direction de M. Spanoghe, une équipe d'élèves a construit une couche : gros effort mais plein succès.*



Courrier d'avril 43 : *Défense de passer dans le potager. Ceci est plus ou moins respecté. Par crainte de Florent. Seulement le ballon lui, n'en tient pas compte ; le grillage et les fonds de culotte subissent les conséquences.*

Plus bas, il y avait une mare pour observer des poissons et autres « habitants ». On devait les nourrir et il y avait d'ailleurs une charge de la mare (JS). Certains ont-ils été disséqués ? Je ne m'en souviens plus.

En 1945, les enfants ont repris pleine possession de leurs jardins et cela a donné lieu à une opération préalable de mesurage :



Nous arrivons ainsi tout naturellement à la grande plaine de jeux. Je ne dispose pas de photos d'ensemble prises pendant la guerre mais la voici assez semblable sur une carte postale des années 30 sans doute :



Les spectateurs regardent un match de basket-ball, sport le plus pratiqué à l'école de tous temps même si les conditions n'étaient pas idéales sur un sol assez irrégulier. On voit mieux à la page 18, les conditions dans lesquelles il se pratiquait pendant la guerre : le panneau est « fait maison » à la menuiserie, les joueuses, comme les garçons d'ailleurs, n'ont pas le temps (ou les moyens ?) d'enfiler une tenue de sports, le ballon est en cuir et donc lourd et vite glissant, spongieux lorsque le temps est humide. PDO et Pierre Lagrange étaient excellents et ont poursuivi cette activité au Wellington Helios, jusqu'à 75 ans dans le cas de PDO. Selon BF, un autre excellent joueur était Alechinsky *qui faisait partie d'une classe de « battants »*, celle de CGO et Jean-Pierre Mandane, la 8^e année en 41-42.

Si l'on regarde sur la carte postale (coin supérieur gauche) vers la haie du voisin côté Montana, il y avait une cabane avec un étage autour du tronc d'un ancien arbre (je crois me souvenir qu'il était mort) (CF). BF se souvient d'avoir « fortifié » le niveau sol de cet édifice avec force fils de fer tordus pour le rendre imprenable.



(PC)

Plus à gauche il y avait un gros arbre bien vivant cerclé par un banc (JS). Encore plus à gauche, s'ajoute une autre cabane entre l'arbre au banc et le bac à sable. Mais existait-elle pendant la guerre ? En tous cas elle existait en 45 car je n'avais que 7 ans lorsque nous y avons enfermé une des filles de la classe pour vérifier la différence physique entre fille et garçon ! Nous avons bien intégré la notion de ne rien croire qui ne soit observé !

Encore plus à gauche, une petite plaine était réservée aux petits (JS) : il y avait un bac à sable et une « cage à singes » pour grimper.



Quels étaient nos jeux ? Dans le bac à sable, *on jouait avec des blocs de bois (grands comme deux briques en terre) pour fabriquer des gratte-ciels ; le plaisir était de les renverser* (AC).

EP se souvient de deux catégories (*pour les garçons de préférence*). Comme jeu calme : les billes. Comme il fallait faire des économies, les moins chères étaient en argile coloré ; elles étaient trop légères mais relativement bon marché. Par contre les « belles billes » monnayables étaient en verre avec des reflets de toutes les couleurs. Les plus grosses (les cartaches) faisaient l'envie. Je me souviens de parties endiablées les jeudis après-midi de congé avec le concierge de chez Mme Gosselin, avenue Hamoir.

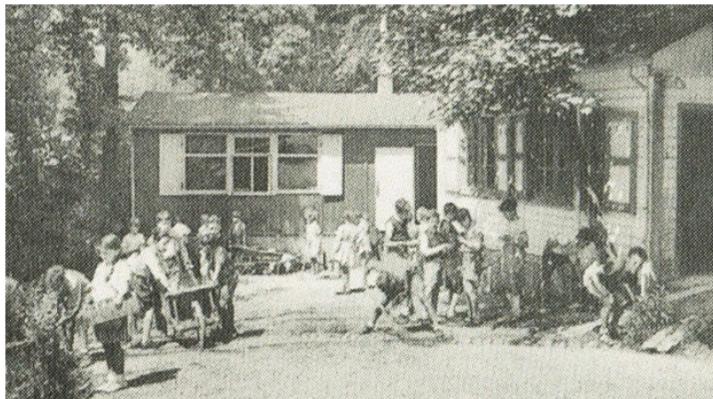
Plus brutal : bandits/bandits : on formait 2 équipes, si possible de force physique égale ; chaque membre était muni d'un mouchoir passé dans la martingale du tablier. Le principe consistait, en se courant après, à arracher le mouchoir et de le déposer dans le camp adverse.

Le saut en hauteur tout comme la partie haute du terrain étaient un avantage certain sur l'adversaire... On avait droit seulement à une offensive par personne.

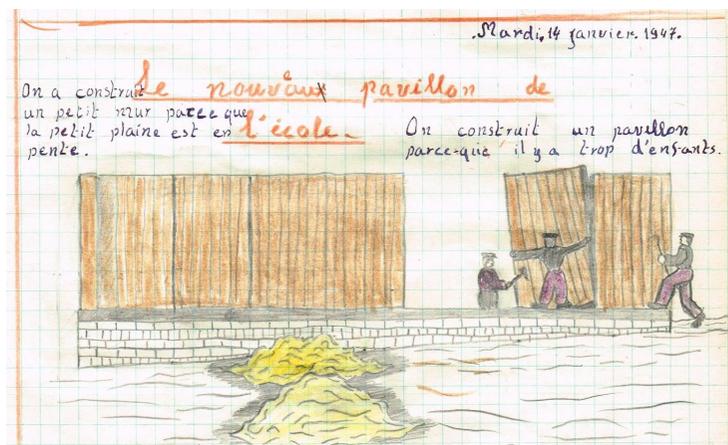
Ce type de jeu n'était pas sans risque de chute ; souvent, M. Spanhoghe devait désinfecter et bander quelques blessures aux genoux. Je me souviens de mon allergie au mercurochrome, ; on a dû tout simplement me soigner à l'eau salée très chaude et envelopper mon genou au gutta-perca.

On jouait à « roi dans les barres », « gendarmes et voleurs » mais aussi à « pomme d'or, pomme d'api ». Pour ce dernier jeu, on formait une longue file qui passait sous l'arcade formée par les bras de deux élèves, l'un « d'or », l'autre « d'api ». Ils baissaient ce piège sur le dernier qui devait choisir entre les deux pommes sans savoir à qui elles correspondaient. Ensuite il fallait s'accrocher par la taille derrière l'élève involontairement choisi. Lorsque tout le monde était passé et les files formées, forcément souvent inégales, on tirait de toutes ses forces pour entraîner l'autre groupe vers soi ! Ce jeu en soi bénin, conduisait cependant parfois à des « drames » pour ceux qui ne se retrouvaient pas du côté de leurs meilleurs amis !

A cette époque, il y avait une deuxième petite plaine de jeux, réservée aux plus petits lors des récréations mais traversée par les vélos aux heures d'arrivée et de départ : elle était située au coin du terrain après les Oiseaux en bord de drève, derrière le petit bâtiment de l'imprimerie. Ce bâtiment en bois que l'on voit à droite sur cette photo, existait déjà lors de l'achat de la villa. Cette plaine de jeux a disparu lors de l'installation du préfabriqué du jardin d'enfants (au fond de la photo) peu après la guerre, en 1947 .



Une photo dans l'album du centenaire (6) datée 1930 a semé un peu de confusion sur la date d'installation de ce bâtiment mais un cahier de 4e année ne permet plus aucun doute :



(DV)



L'accès à la petite plaine est «règlementé » : Aux récréations, c'est généralement là que l'on se fait attraper : soit parce qu'on doit être à la grande plaine et qu'on est à la petite, soit parce qu'on fait un tournoi sur le petit mur. C'est aussi à ce moment que les duels s'opèrent au milieu d'un cercle de spectateurs excités. Spectateurs et combattants s'éparpillent naturellement à la moindre approche d'un professeur. C'est là aussi qu'Henri D. exhibe tous les nouveaux insignes ou pétards (cela dépend) qu'il a achetés.

C'est là également qu'à la fin des cours toute notre classe se précipite sur Jean-Pierre pour s'informer des devoirs du lendemain et c'est là enfin que Florent fume une de ses longues et succulentes pipes qu'il va achever dans la drève. Juin 42 (3)

Ce muret a été construit par la classe d'Anne F, les « grands Libois » avec M. Spanoghe (10). Il y a de fortes probabilités que la photo (page suivante) de ces grands faisant les acrobates en un lieu interdit ait été prise là .

La belle pente entre les bâtiments et la grande plaine pouvait encore être considérée comme pelouse plutôt que terrain trop piétiné. Il y avait de très beaux arbres dont un tulipier qui a survécu jusqu'à la construction du « nouveau » bâtiment en 1961. Les plus grands pouvaient s'y installer sur des bancs. Je pense qu'il y eut même une table fixe mais que parfois des cours se tenaient simplement en conciliabules sur la pelouse.

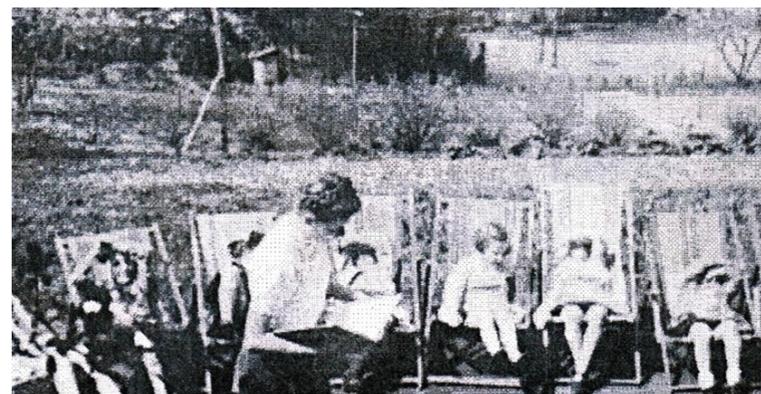


JR entre Georges Devis et Jean-Maurice Isaac, avec Claude Chomé (coll. JR)



7 : 1941-42 : de Gauche à droite : Liette Vanderstraeten – Raymond - Melle Kimpe – Melle Claret – derrière : Freddy Wolfers – Christian Gouzée - Jeannine – debout : Jacky Leten (résistant) JP Beckers – Ellen – Claire Frison – Christian de Laveleye – Roch Denis – Ed Coster (résistant) – Colette Léonard

Après le repas de midi dont je parlerai plus loin, sieste obligatoire (CF) pour les petits en chaises longues mises en place devant l'Ermitage par des grands. Il y a des couvertures si nécessaires (rangées sous les escaliers de l'Ermitage (NR)). L'on bat en retraite dans le préau s'il pleut. Les grands surveillaient les siestes des petits (BF). FB se souvient qu'un grand racontait des histoires aux petits. Ce fut le cas de CD. NR évoque particulièrement les histoires des frères Cogniaux, conteurs particulièrement doués. Une photo montre Colette Goffin lisant : les *Histoires comme ça* de Kipling et *Emile et les détectives* de Kästner. étaient parti-



Les grands profitaient eux aussi des chaises longues, d'après ce que révèlent ces photos :



A gauche, de g. à dr. : Abraham K., Nelly Féron, Jacques Robert, Jacqueline Dubois et Michelle Fonteyne.

(JR)



De g. à dr., Abraham, Colette, Jacqueline, Michelle, Jacques et Isidore.

Nécessité fait loi : BF se souvient qu'il fallait recoudre les toiles des chaises. Mais il fallait aussi réparer les montants avec l'aide de M. Spanoghe (CD). Elles étaient rangées dans la salle au pied de l'escalier de la Forêt (FB, AM).

Une activité essentielle « hors des classes » mais qui se préparait « dans les classes » et préau : le théâtre et les fêtes. Voici quelques exemples cités par le Courrier :

Automne 39 : *cette fête était presque exclusivement le reflet des événements actuels.* La 2^e représente une visite d'enfants au cantonnement des pères, le groupe 11, les grands personnages du moment aux portes du paradis.

Novembre 40 : divers sujets mais à nouveau une pièce sur le ravitaillement et une autre sur *les difficultés de se nourrir actuellement dans un restaurant.*

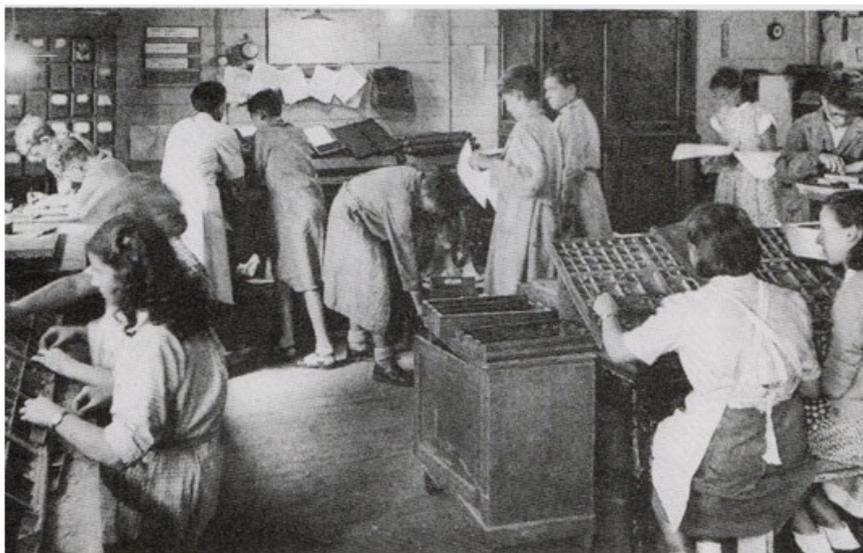
Décembre 40 : le père Noël distribue des caramels, qui sont rares à cette date.

Nouveaux spectacles en avril 41 mais non spécifiquement liés à la guerre

Fin 43, comme chaque année, fête de St Nicolas à l'école avec présence du père Fouettard et spectacle suivi de distribution de jeux et bonbons. Les plus grands ne veulent pas en être privés alors ils disent « bonjour et merci St Nicolas » puis « au revoir Jacques » reconnu sous son déguisement ! Le spectacle comprend nombre d'allusions à l'occultation et aux limites de circulation nocturne.

Les fêtes de fin d'année dont le but est aussi de rassembler des fonds se poursuivent : fête de fin d'année 42 bien soutenue par les parents avec *buffet très bien achalandé (2), très bonne recette.* De même en 43.

Le premier contact avec l'imprimerie se faisait dans les classes de primaire. Les enfants disposaient de petites machines sur table et de caractères d'un corps assez grand pour composer les lignes. En arrivant en 8^e année, on connaissait donc déjà la façon de composer à l'envers sur les composteurs et comment ne pas se mettre trop d'encre sur les doigts. La grande nouveauté cette année là, c'est que nous prenions – pour la plupart avec enthousiasme et sérieux - la responsabilité de l'édition du *Courrier de l'Ecole*, 6 numéros par an. Il y avait donc un travail de collecte de textes dans toutes les classes mais aussi de rédaction, de gravure sur lino des illustrations (voir la belle image de la lapine et de ses jeunes, page 27), de composition et de mise en page au marbre, plus l'impression avec la vieille machine à bras, l'assemblage et la distribution. Cette première expérience d'éditeur-imprimeur m'a profondément marqué au point de me pousser à créer une maison d'édition internationale bien plus tard.



La fabrication du *Courrier* se faisait dans l'imprimerie située dans le petit bâtiment en bois que j'ai déjà cité à plusieurs reprises. Sur la photo ci-dessus, vers 1947, on voit clairement les casses de caractères et au fond la presse et ses rouleaux encrueurs telle que je l'ai connue au début des années 50 et donc probablement aussi pendant la guerre. Voici une autre photo d'ensemble prise en 1950 :



Malgré notre « expérience » acquise en classes primaires, nous quittions en général ce lieu les doigts pleins d'encre ; M. Spanoghe nous apprit comment nous en débarrasser au savon noir mêlé de marc de café. Mais pendant la guerre ces matières étaient rares alors ... ?

En mai 40, le *Courrier* annonce la reprise de ses activités dès le 20 mai. Mais en janvier 42, *la pénurie de papier nous oblige à faire un courrier plus maigre que d'habitude*. En 1945 toujours : *Vu le manque de papier, nous n'avons pu illustrer le Courrier comme nous l'aurions voulu, ni insérer tous les textes reçus*. Néanmoins, Le *Courrier* a toujours réussi à paraître 6 fois par an pendant toute cette période.

Juste après la libération, il y eut une violente épidémie de poliomyélite : 852 cas recensés en Belgique en 1945 alors que précédemment on en avait au plus une centaine par an. Cette maladie cause une paralysie de différentes parties du corps ; elle est difficile et longue à surmonter, laissant des séquelles (comme l'a vécu CF). Heureusement le taux de mortalité

« relativement bas » (18). Cependant une élève Louise Cambier - en est décédée en 24 heures. L'école a été fermée. Mais les responsables du Courrier ont voulu qu'il paraisse quand même à temps. Mr Spanoghe a assuré une permanence et un par un, pour éviter le risque d'une contagion, les responsables sont venus travailler. CD était co-directrice du Courrier en 45 avec Georges Vrijman.

Ce maintien d'une activité extérieure aux classes n'a pas toujours été possible pour les excursions. La guerre a contraint à les limiter. Il n'était plus possible de louer des autocars par exemple. Elles se faisaient à proximité dans des endroits qui connaissaient les Decrolyens (JR). A pied et dans les environs par exemple à la « pêche » aux têtards (CF). Il n'y eut plus de voyages ni d'excursions lointaines (JS). Les petits « excursionnaient » dans la forêt voisine. Le tram W sur la chaussée de Waterloo a permis aux élèves de 1ere de se rendre à la ferme Blaret en 1941. La photo est prise dans le jardin des parents Blaret, presqu'en face de la ferme.



Excursion à la Ferme Blaret en juin 1941 (deux classes) :

Debout: Jacques Aron, Jean-François Fontaine, Mlle Doyen, Leon Delwaert, Ysette lauwers (?), Robert Dupont, Jean-Claude Decroly, Pedro Fernandez, André Fontiny (?)

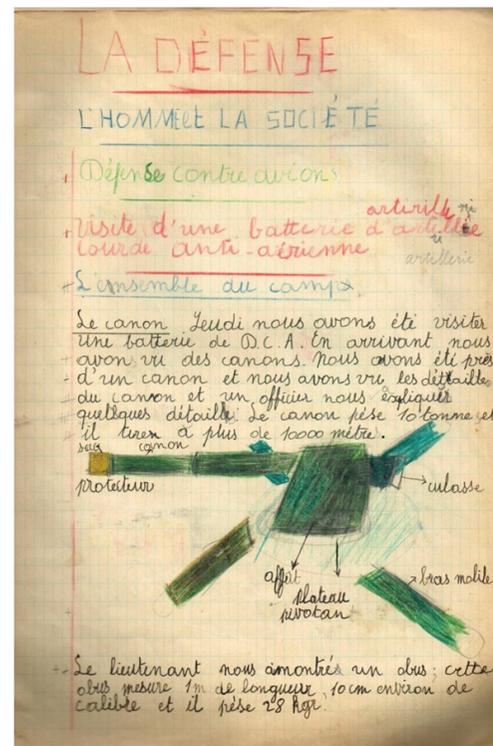
Accroupis : Arlette Lacroix, Mme Jacqmain, Stephane Barker (?), Janik Mabilie, Jacques Dubois

Assis : (?), Marc Blaret, Jean-Pierre Goffart, Jean Hirsch, (?), Bernard van Omneslaghe, Pierre Decroly et tout devant la petite sœur de Marc, Dany

Les excursions sont limitées à Bruxelles en 1943 (2).

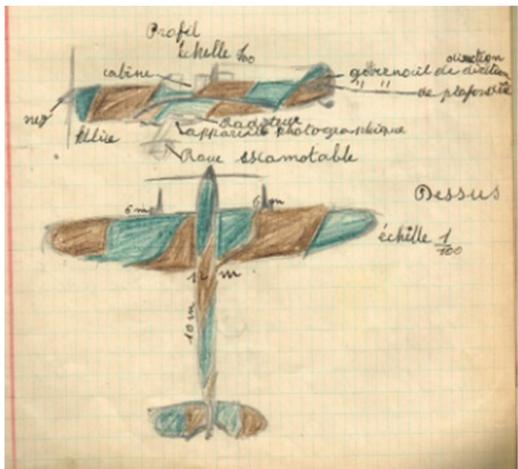
En 1944-45, les excursions reprennent, d'abord à proximité : la 8^e (BF) visite la vallée du Ry Ternel, ruisseau à Ittre, excursion traditionnelle de Decroly. Ils vont aussi voir le site de la défense DCA et le foyer des orphelins de Koekelberg. Ils iront plus loin : une usine de lin à Courtrai, une carrière à Soignies. Ils ont été voir une fabrique de parachutes. *Nous avons eu la visite d'un parachutiste avec son parachute que l'on a déployé dans la grande salle des Oiseaux, au pied de la scène : inutile de dire que nous avons calculé la surface sous tous les angles.*(CD)

La 6^e en 45-46, va à Diegem, à Woluwé (culture de chicorées en tunnel, en Hesbaye (betteraves), à Linkebeek et Beersel, à Alost, une visite très détaillée de Bruxelles . Plus tard, une excursion dans les Hautes Fagnes et une autre sur le bas Escaut.

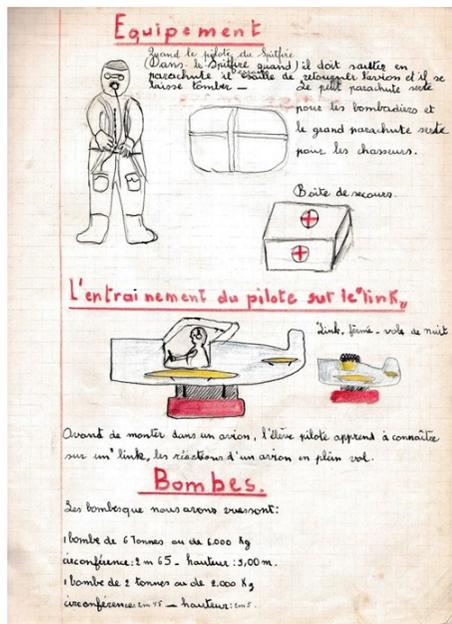


(PDE)

La RAF a organisé une exposition et les élèves de 4^e et 5^e en font le compte rendu avec de superbes images d'avions et d'équipements :

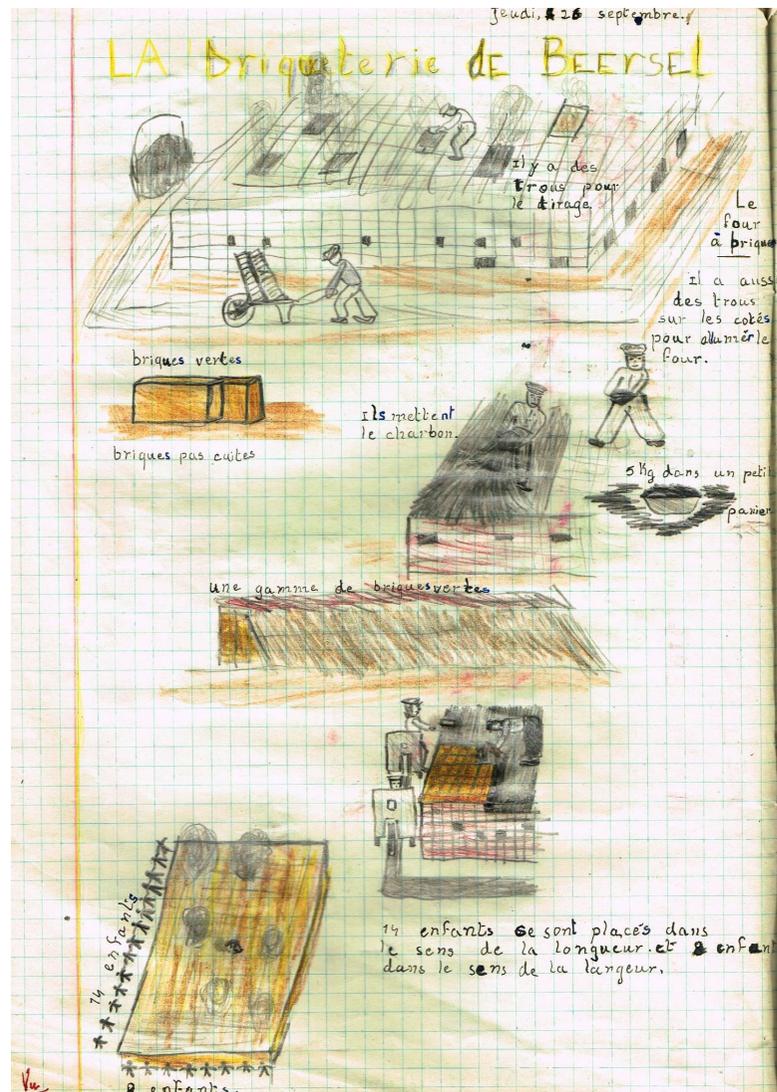


(PDE)



(EP)

Sortir de l'école pour rencontrer les gens, voir et comprendre leurs activités a toujours été un principe essentiel de la méthode mais il fut bien difficile de s'y tenir pendant la guerre aussi on sent que dès que cette activité a pu recommencer, ce fut une véritable « explosion ». Et donne lieu à des beaux comptes rendus, par exemple dans le cahier de 4^e en 46 :



(DV)

Se nourrir en temps de restrictions

Malgré les difficultés d'approvisionnement, l'école a toujours réussi à proposer un repas cuisiné sur place aux élèves qui le souhaitaient. En 1943, l'AG des parents note (2) que *malgré les difficultés de ravitaillement, le service des repas a continué normalement et un nombre limité d'enfants (env. 50) dînent à l'école, tandis que d'autres apportent un plat, préparé à la maison et réchauffé à l'école. Les gamelles en métal (PH, CD) étaient réchauffées sur le gros fourneau de la cuisine. C'était le grand Léon qui surveillait cela. D'autres encore apportaient leurs tartines.*

La salle à manger où étaient servis les repas cuisinés par Jeanne et Florent, était sous le jardin d'enfants dans l'angle du bâtiment de l'Ermitage. Ses fenêtres donnaient sur le chemin, à ras du sol. Après la porte donnant sur le préau, on y accédait par un escalier, puis un couloir qui longeait les caves et la cuisine. PDO avait été très intrigué par un panneau sur la porte du préau qui disait : *ne ferme pas cette porte, Yale le fera pour toi.* Qui était Yale ? Tout simplement, une fermeture automatique.

Une classe avait la charge de mettre les tables :



Vu le voisinage immédiat de la cuisine où officiaient Jeanne et Florent, il y faisait souvent très chaud et moite. A chaque table ronde, huit places. Pendant la guerre selon MA, à chaque table un grand assisté d'un autre un peu moins grand, assurait la discipline, toute relative. Selon elle, la qualité était correcte.

C'est aussi le souvenir de JDE, qui appréciait en particulier le lapin aux pruneaux (était-ce pendant la guerre ou juste après ?) mais comme tout le monde, il redoutait le cabillaud du vendredi, en général mal égoutté. Pour JS cependant, sa famille ayant peu de moyens, *on mourait de faim, nourris principalement de chou. Alors le poisson, même mauvais ... On se serait jeté sur n'importe quoi.* CF se souvient des rutabagas et a aussi gardé un bon souvenir du poisson (la rigueur de la guerre ?).

Pierre A. (Alechinsky sans doute) raconte dans le Courrier : lorsqu'il mangeait trop lentement le pain de veau du mercredi, il terminait à son grand désespoir dans l'arrière cuisine où *je m'exposais aux remontrances de Jeanne qui s'efforçait de me convaincre que le pain de veau, les pommes de terre et la sauce étaient des mets excellents.*

Il y avait aussi des harengs saurs dans les repas servis à l'école et FB ne peut plus les voir ! De même que du quaker fait avec de la farine non blutée, pleine de morceaux de paille. NR se souvient d'une soupe au lait dont elle ne supportait pas l'odeur, pas plus que celle du poisson du vendredi. Parmi les tartes du même vendredi, celle aux pruneaux n'était pas aimée. Par contre, je me souviens que la tarte aux cerises était très demandée. Pour éviter les bousculades devant la desserte à double étage, la professeur détentrice de la sonnette : Mlle Gallien, Mlle Doyen, Mlle Rupprecht, déterminait l'ordre des élèves venant chercher la tarte pour sa table, ordre dépendant de notre calme. Elles venaient de la pâtisserie Samyn, à l'époque un modeste magasin juste après le pont du chemin de fer à gauche au Vivier d'Oie. Les enfants appelaient le propriétaire M. Chou car il demandait toujours (CL) : *Et toi, que veux-tu, mon chou ?* ». A-t-il pu continuer à fournir les tartes du vendredi pendant la guerre ? Nos souvenirs sur ce point ne sont pas assez précis. Un indice : Françoise en 1943 a apporté une tarte en 2^e année. Elle a été partagée en 20 portions d'où exercice sur les fractions ! (15). Était-elle achetée ? Les parents l'avaient-ils confectionnée avec de la farine de froment ou si celle-ci manquait, avec de la farine de pois, de haricots ou de pommes de terre ? Le cahier ne le dit pas.

Jeanne et Florent régnaient sur cet univers en semi-cave et était craints par de nombreux élèves.



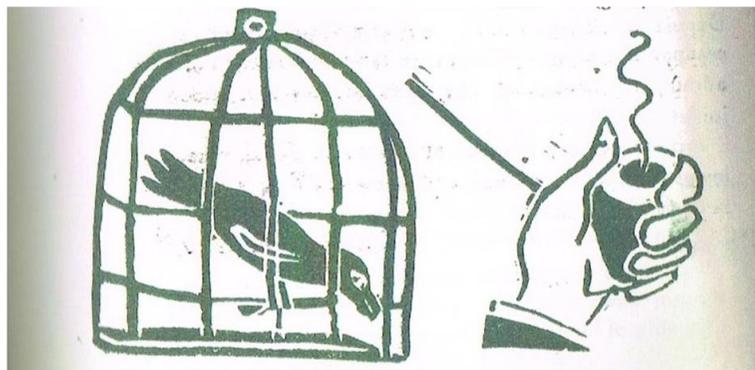
On trouve dans le Courrier de mai 1942, un récit de CG alors en 8^e année. *Je garde un très mauvais souvenir de Jeanne et de Florent, car, quand timidement, après avoir attendu 10 minutes dans l'angoisse, j'osais descendre les escaliers qui menaient à la cuisine, Jeanne arrivait, fronçant les sourcils, et prenant la voix la plus grosse qu'elle pouvait disait d'un ton brusque : « Qu'est-ce que tu fais ici ? » A quoi je répondais : « je venais, ais, voir si, si, si » et si troublée que je ne me souvenais plus du tout pourquoi je venais à la cuisine, je commençais à bégayer.*

Alors arrivait Florent, autre terreur, faisant de gros yeux ronds et montrant du doigt la sortie, il prononçait d'une voix terrifiante : « Qu'est-ce que c'est que ça ! Allons, en haut ! ». Après quoi, n'osant plus me retourner de peur de rencontrer de nouveau le regard féroce, je remontais bien vite et sur le bout des pieds.

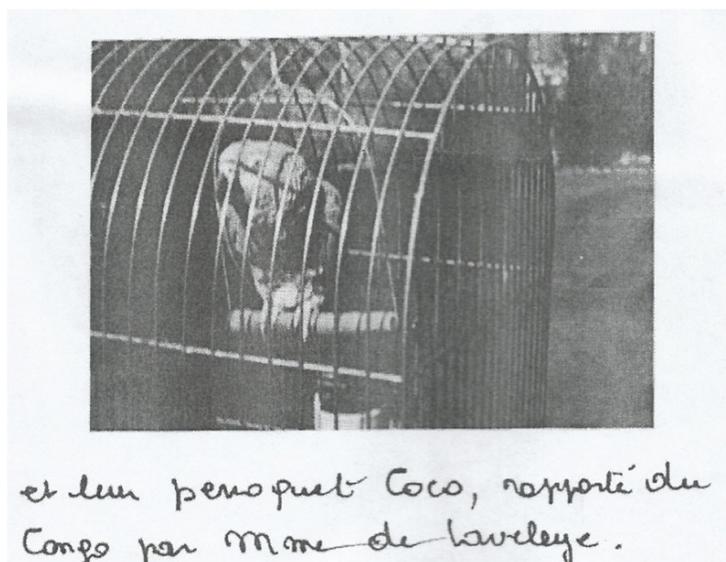
Mais heureusement depuis, Yves (son frère aîné) m'a appris que pour que Jeanne soit de bonne humeur, il suffisait de lui demander d'un ton pas du tout intimidé : « Comment va ton perroquet, Jeanne ? » C'est ce que je fis, et depuis lors je n'ai plus peur d'affronter la terrible Jeanne.

Quant à Florent, j'ai découvert que sous ses horribles grimaces, il cache un large rire, que parfois même il trahit.

Ce texte est illustré par deux dessins liés à deux points essentiels :



Le perroquet d'abord. C'était un perroquet de l'espèce jaco que l'on importait d'Afrique centrale, au plumage gris avec dessous de queue rouge. Il apprenait assez facilement quelques mots. Je me souviens que Poulou devait assurer quelques charges d'intendance en plus du jardin d'enfants car lorsque le téléphone sonnait, Coco – c'était son nom - hurlait : « Poulou ! téléphone ».



La pipe de Florent, pipe en terre, avait un très long bec. JR se souvient que lorsque Florent se cachait derrière une colonne ou un arbre pour surprendre les enfants, sa pipe le trahissait car elle dépassait !

J'étais plutôt petit et fluet ; Jeanne ne me faisait pas peur mais je craignais cependant le moment fatal où elle m'étouffait sur son abondante poitrine dans un terrible parfum « naturel » car à l'époque, l'usage universel du déodorant corporel n'avait pas encore été développé.

Ces deux personnages exceptionnels ont fait l'objet d'un roman feuilleton dans le Courrier en 1944, récit qui débute par une alerte. Peu après, Jeanne a disparu. Les classes doivent s'organiser pour la remplacer à la cuisine. Après organisation d'une enquête, elle est retrouvée enfermée dans les clapiers, vengeance d'un élève dont elle avait déchiré le journal « Les Sports ».

Sur quoi je reviens au thème essentiel : se nourrir malgré la pénurie. L'alimentation de certains enfants étant souvent insuffisante, ils pouvaient s'inscrire pour les compléments apportés par le Secours d'hiver. CF se souvient des distributions de lait. Pour manger ce que le Secours d'hiver apportait lors des récréations, il fallait vraiment avoir faim (JS). Elle était *extrêmement maigre alors qu'ils soient bénis quand même ...* CGO était également inscrite et se rappelle qu'on ne faisait pas les difficiles. D'où venaient ces aliments ? Le Secours d'hiver est au départ voulu par l'administration militaire allemande. Il est financé par les industriels ainsi que par des collectes. Les papillons ci-après se rapportent à un spectacle des Comédiens Routiers, invités à La Hulpe par les riches familles de ce lieu, au bénéfice de cette organisation.



Une autre ressource a été l'émission de timbres représentant St Martin :



Ce saint était très populaire en Allemagne et il se retrouva aussi au dos de nos cahiers, partageant son manteau ... La résistance eut tôt fait de lancer le slogan : *Secours d'hiver = secours d'Hitler*. Néanmoins ce sont eux qui au cours de la guerre intensifièrent leur présence dans les écoles en distribuant soupe, lait, vitamines et huile de foie de morue. Ceux qui ont avalé cette dernière s'en souviennent encore : *il y a eu le « secours d'hiver » qui chaque jour venait dans les écoles apporter 2 sardines et une cuiller d'huile de foie de morue. Quelle horreur, mais c'était pour notre santé ! (AC)* Autre dégoût : BF se souvient d'un fromage à la tomate infâme !

JM se souvient qu'elle recevait une collation, parfois une orange. CL descendait à la cuisine pour recevoir du lait, préparé avec du lait en poudre dont elle garde *un souvenir idyllique, légèrement sucré* ; mais aussi de l'huile de foie de morue. Après la libération, elle reçut aussi des vêtements (venant des USA semble-t-il).

On trouve dans les archives du CED, un dossier très complet contenant les courriers réglant le service du Secours d'hiver. Il reflète assez bien à quel point se nourrir demandait une attention permanente. Je vais donc en donner de larges extraits. Le premier document date du 19 février 1941 : une lettre du comité local d'Uccle dont dépend Decroly, demandant le nombre d'élèves par classe. Réponse : 12 classes de 4 à 17 ans, en moyenne 15 élèves par classe. En septembre la demande se fait plus précise et l'école Decroly donne une réponse par classe et complète avec les 20 élèves du jardin d'enfants. Au total 190 élèves.

La participation sera facultative, précisent les formulaires à l'automne 1941 et comprend :

Une soupe soit $\frac{3}{8}$ de litre *de même valeur alimentaire que la soupe populaire (autant que possible de 700 à 800 calories par litre)* ; un morceau de carotte de 30 à 40 gr. A consommer sur place vers 10 h du matin à l'école. Une contribution mensuelle des parents collectée par l'école de 12.50 frs est demandée sauf pour ceux qui sont titulaires d'une carte du Secours d'hiver.

Elle nécessite chaque mois la remise de timbres de ravitaillement soit 1 timbre féculent, 5 viande et 6 *divisionnaires de 250 gr de pommes de terre ou l'équivalent en nature*.

Du lait en poudre, selon disponibilité. Il s'agit de lait en poudre dont certaines qualités ne sont pas solubles comme boisson et dont une bonne cuillère à soupe doit être saupoudrée sur la soupe.

Du *lait régénéré* (?) soit $\frac{1}{4}$ de litre distribué en fin de classe vers 16h. Mensualité : 12.50 frs. Pas de timbre.

Vitamines A et D en capsules à dosage simple ou double, les premières trois fois par semaine. Vitamines C en comprimé un jour sur deux en alternance avec les précédentes. Contribution : 2 frs pour chaque catégorie.

Huile de foie de morue : une cuillère à dessert quotidienne. *Chaque enfant doit apporter une cuiller qui sera lavée dans un bassin d'eau chaude avant et après usage*. Contribution 5 frs *par enfant et par anticipation (sic)*.

Les contributions financières sont réduites de moitié pour les familles nombreuses (l'école Decroly en déclare une demi-douzaine en moyenne parmi les inscrits). Au printemps 41, il y a 37 consommateurs de soupe à l'école, 87 de vitamines et 4 à 6 d'huile de foie de morue. Ce nombre va varier de mois en mois. Au printemps 43, la distribution d'huile de foie de morue est *suspendue jusqu'à l'hiver prochain*.

Mais il y a aussi d'agréables distributions occasionnelles : 152 oranges en février et 26 en mars (1 fr pièce), le même mois 152 figues et à Pâques 26 œufs (1fr pièce).

Les bordereaux de 1943 restent dans les mêmes ordres de grandeurs pour la soupe, les vitamines, etc.. Mais cette fois le 30 janvier, je note la distribution de 157 mandarines, 160 figes puis 164 oranges en février, tout cela toujours à 1 fr (et à 0.5 pour les familles nombreuses). Le rythme s'accroît et il y a 5 distributions de figes et 4 d'oranges en avril, et de nouveau 4 d'oranges en mai, toujours pour 160 élèves environ.

D'où viennent tous ces produits ? D'un accord avec le Portugal où la communauté belge se montre particulièrement solidaire et active. Dons privés et finances du gouvernement belge en exil permettent l'achat de denrées expédiées par bateaux et trains entiers. D'avril 41 à septembre 42, 40 trains livrent du poisson séché ou salé, des conserves de poisson ou de tomate, des figes sèches et de la marmelade, des produits riches en vitamines. Jusqu'au mois de mai 1944, 42.000 tonnes de denrées portugaises à haute valeur nutritive ont été envoyées en Belgique (17).

En novembre, les enfants des écoles gardiennes et primaires vont bénéficier à la fête de St Nicolas de :

une buche de chocolat de 50 gr

un bloc de massapain et confit de figes de 100 gr

100 gr de spéculoos

Contribution : 5 frs. Decroly déclare 1 enfant secouru, 18 enfants de familles nombreuses et 188 enfants à plein tarif.

Les enfants « déficients » étaient définis par un poids trop faible. Leur nombre varie de 40 à 10 et ils bénéficient d'une collation supplémentaire. Elle est servie pendant la récréation de l'après midi entre 15 h et 15h30.

A partir de décembre 43, ils annoncent la distribution quotidienne du mardi au samedi d'une *couque scolaire* composée de 50 gr de froment bluté à 75 %, 5 % de lait et ultérieurement (?) 5% de corps gras. Tarif : 0.30 fr. *Elle doit être consommée sur place en même temps que la soupe scolaire (avant 10 heures) et endéans les 24 heures.* Le personnel de l'école en bénéficie aussi.

Mais en raison de la pénurie de moyens de transport, l'école devra envoyer chaque jour un délégué à l'un des cinq centres de distribution d'Uccle entre 9 h et 9h1/2. Pour Decroly, ce sera avenue Jean et Pierre Carsoel à St Job. L'école Decroly en collecte 180 pour les élèves et 26 pour le personnel.

. En janvier 44, cela devient 209 et 20. Comme l'argent manque en février 44 pour poursuivre ces fabrications de couques et une collecte est organisée par le Secours d'hiver, avec des tronc pour solliciter tout un chacun.

Depuis janvier 1944, les écoles doivent aussi chercher elles-mêmes les vitamines et l'huile de foie de morue au 1 Sukkelweg à Uccle, ouvert deux fois par semaine de 10 h à midi.

Le 1^{er} septembre 44, une circulaire annonce la reprise des distributions de biscuits (qui ne coûtent plus que 0.15 fr) tous les jours, de soupe et de vitamines. La ville est libérée les 3 et 4 septembre et une circulaire du 8 confirme que le Secours d'hiver devient Comité National de Secours à la même adresse 1015, chaussée d'Alseberg ; il reste chargé des distributions. Mais le 21, l'école est avertie que la distribution des biscuits est totalement supprimée. Autre modification : le comité est retourné au château de Boetendael, au Sukkelweg. Un certain chaos règne après la libération.

Nouveau changement par circulaire du 2 octobre : la distribution de soupe reprend et sera accompagnée du biscuit, dont une réserve sera même remise à l'école *pour réduire au minimum les difficultés de transports et de manutentions.* Reprise également pour les vitamines et l'huile de foie de morue. Fin octobre, il y a toujours des difficultés de transport mais *déjà des groupes de jeunes gens ont répondu à notre appel et facilitent notre tâche.*

En novembre, une distribution de figes et – nouveauté - de cacao a été faite. Soupe et autres continuent. Une réorganisation a lieu pour les enfants *les plus chétifs de votre école* : trois fois par semaine dans l'après midi dont deux fois du pâté de viande ou du poisson à l'huile ... Des panades pour les plus petits. Le comité insiste pour que tous les enfants des 3 à 6 ans reçoivent ½ cuiller à soupe d'huile de foie de morue par jour !

Le 14 et 15 avril, appel aux dons – collecte financière par les enfants - pour les sinistrés. *Alors que la victoire est proche, ne les oublions pas dans l'euphorie de la fin de la guerre,* écrit le comité.

Le 20 avril, distribution de bananes sur base d'une liste nominative de 125 noms. J'en suis ! Cette distribution est facturée le 19 juin, via le secteur instruction publique de la commune, par l'Office Commercial de Ravitaillement à 1.75 fr pièce.

CL reçut ainsi sa première banane. Personne ne lui ayant expliqué comment cela se mange, elle a tout croqué, peau comprise ...

Le 2 juillet, annonce, par ce qui est devenu l'Œuvre Nationale de Secours, de chocolat venu d'Argentine. Vu la disponibilité, il y en aura pour les enfants de l'école gardienne et 78 % des enfants de 6 à 14 ans. Rien au-delà. Dès lors Decroly reçoit 21 morceaux pour le jardin d'enfants et 143 pour les plus grands. On a partagé comment ?

En novembre, s'ouvre la possibilité de recevoir des *fruits citrus*. Pour la St Nicolas, la commune, secteur ravitaillement, prévoit pour tous les enfants de 3 à 14 ans une tablette de chocolat en 6 bâtons de 30 gr et 250 gr de spéculoos. Decroly en a acquis 211 « rations » à 13.50 fr l'unité. Il y aura 277 inscrits pour les fruits citrus ; j'en suis toujours.

Voilà donc terminée cette assez longue description de l'action du Secours d'hiver et des institutions qui lui ont succédé en 1945. Mais il y eut d'autres apports dont le chocolat de la commune. Le 30 mai 1941, le secrétaire communal Nissens envoie une lettre annonçant la décision du Ministère du ravitaillement : les enfants des écoles gardiennes et primaires auront droit par période de 30 jours à deux bâtons de chocolat à partir du 6 juin 41, à livrer par des détaillants désignés *par le secteur « Commerce et Distribution » de la Corporation Nationale de l'Agriculture et de l'Alimentation*. En conséquence l'école doit fournir une mise à jour de la liste des élèves remises précédemment (le 23 mai) ... Le commerçant désigné pour Decroly est *Samijn Gérard, chaussée de Waterloo 1199 à Uccle*. Ce pâtissier bien connu des Decrolyens va dorénavant envoyer chaque mois un relevé tel que celui-ci :

BOULANGERIE-PÂTISSERIE DU PROGRÈS
Gérard Samyn-De Beys
1199, Chaussée de Waterloo, 1199
UCCLE - VIVIER DOÏE
Cremiers - Gâteaux Desserts - Bâtards fins
Spécialité de Tartes au riz et aux fruits - Salons de Consommations
Téléphone: 44 10 10 - C. ch. post. 2458.12
M *École l'Brustage* Doit
Pour ce qui suit Uccle, le *21-8-1941*
137 + 131 = 262
Bâtons choc
a 100 *26200*
La Samyn

La souche d'octobre augmente la livraison à deux fois 162 bâtons ce qui correspond à peu près à la liste des élèves inscrits à la distribution établie en septembre 1942. Elle comprend 156 noms. Elle inclut même des élèves du secondaire dont certains sont nés en 1927. Une mise à jour régulière nominative est exigée. C'est le détaillant qui doit faire la distribution et pointer en présence de l'instituteur, dit la circulaire. La quantité augmente régulièrement. Ainsi à l'automne 43, elle approche de 200 bâtons par distribution. La dernière souche de Samyn est datée du mois d'août 1944.

Une circulaire de novembre 44 annonce la livraison de chocolat venant du stock des armées alliées pour tous les élèves des écoles jusqu'en rhéto inclus. Nouvelle liste de 256 noms au 18.11.44 que je reproduis en annexe car c'est sans doute une des meilleures listes des élèves présents à l'école Decroly à la libération. Est-ce à nouveau Samyn qui doit les distribuer ? Il y a une souche pour 255 bâtons à 1.25 fr en janvier 45.

Nouvel avis le 21 mars 1945 : distribution pour Pâques d'une buche de 50 gr de chocolat et d'une autre de 50 gr de massepain. La distribution concerne 219 élèves de moins de 15 ans dont 18 de familles nombreuses.

C'est la dernière distribution enregistrée ainsi ... la guerre est finie !

Les familles de leur côté n'étaient pas en reste de débrouillardise lorsque la possibilité s'offrait. La famille de FB trouvait des produits frais dans une ferme située là où se trouve le théâtre du Peruchet à Boendael, derrière chez eux. Ils y trouvaient des salades et des topinambours mais aussi des œufs que sa mère conservait dans la saumure. Celle de CGO avait une maison à Ohain où elle pouvait aussi s'approvisionner. Ils faisaient le trajet à vélo et ramenaient des légumes, des œufs et même du petit lait. ... La famille de CL n'avait pas cette ressource mais celle de son ami Jean Kerkhof (lui aussi élève de l'école) avait des liens avec un fermier qui lui procurait un approvisionnement dont elle a également bénéficié. Pour ramener la collecte faite à la campagne, il fallait se montrer astucieux. La mère de FCO trouvait du grain chez un oncle et le transportait dans une ceinture qu'elle s'était façonnée. Elle préparait son pain dans un petit bain de bébé où avec la force des bras que lui donnait sa pratique de kiné, elle le pétrissait longuement avant de

mettre la pâte dans des platines métalliques. Le boulanger local acceptait de le cuire et, pour reconnaître chacun ses pains, on glissait un petit rouleau de papier marqué dans le pain !

Dans les cahiers de EP, on trouve des dissections de poulet et observation d'un lapin ; je suppose qu'on les consommait ensuite. Mais ils se penchent aussi en 3^e sur le régime végétarien !



(EP 1943)

En septembre 43, EP écrit (c'est un exercice de mémoire, pas un travail spontané) : *Fruits de chez nous et d'ailleurs. J'aime beaucoup les poires juteuses et les pommes savoureuses de notre pays, mais j'aime aussi les fruits étrangers. Je mangerais avec plaisir une orange succulente et une banane nourrissante et parfumée. Un jour, j'ai mangé de l'ananas, il était très savoureux.* En juillet 43, il compare des groseilles, des framboises, des cerises et des fraises.

Un fruit qui a comblé bien des faims en cette période de disette (JS), c'est la châtaigne. Il y avait à l'école quelques grands arbres qui en fournissaient en abondance. C'est toujours le cas aujourd'hui mais ils servent plutôt de projectiles et se retrouvent pour la plupart sur le compost ! Autre temps, autres besoins ...

On conservait les œufs dans des jarres en terre contenant du salicylate. FCO détestait plonger la main dans cette *masse gluante* lorsque sa mère lui demandait de les récupérer.

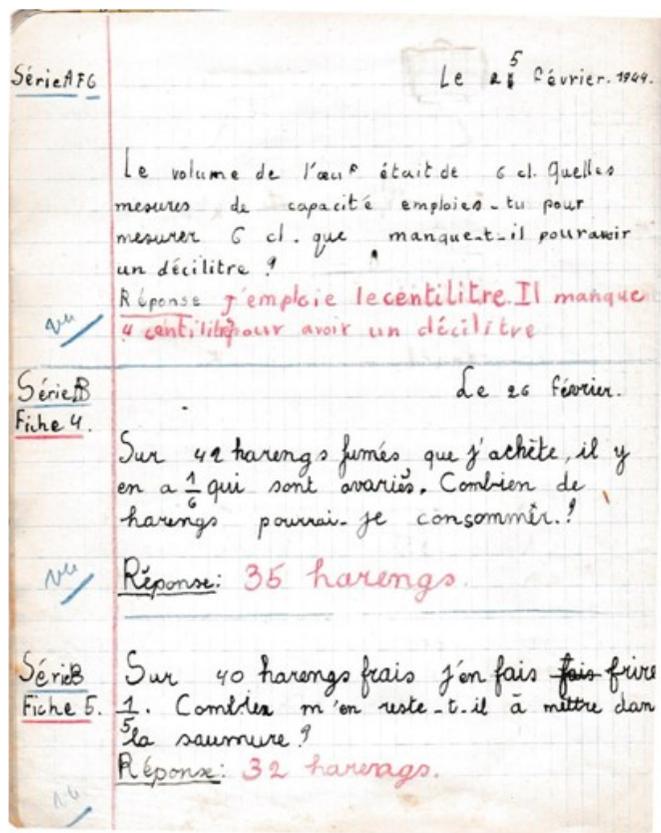
1943 : *La nourriture devient difficile à trouver, les rations de pain, beurre et viande limitées, les pommes de terre rares. Tout espace cultivable est cultivé, nous mettons des haricots à pousser à la place de la pelouse de notre jardin et des potagers apparaissent partout où c'est possible. Il y aura cependant une aubaine, du moins pour ceux qui les aiment, un énorme banc de harengs va séjourner devant la côte belge et pourra être exploité durant de nombreux mois. Le hareng sera en vente quasi libre, sans timbre de ravitaillement et il y en aura beaucoup. Même si je ne les aime pas, il faudra en manger, cuits à la poêle, fumés (le sauret) ou en daube. Malgré ses astuces pour le faire disparaître dans des plats cuisinés, je les goûte toujours quand Maman les y met. A côté de cela le marché noir s'organise, il est possible d'acheter beaucoup de choses très cher, sans timbre, en achetant au marché noir.* (14)

Mais pour FJ, quasiment au même âge, le *hareng au vinaigre* est un bon souvenir de guerre. Bien des Belges qui ont vécu la disette de ces hivers, se souviennent de cette aubaine. Les bancs de harengs avaient été particulièrement prolifiques. L'occupant, soucieux de ne pas affamer une population dont il espérait le travail et la collaboration, autorisait sous contrôle la sortie des pêcheurs en mer. L'hiver 42-43 fut spécialement abondant : ils débarquèrent plus de 50.000 tonnes de harengs soit de l'ordre de 5 kg – environ 50 poissons - par habitant. Le prix de vente nous est donné par le cahier d'observation :



La pêche est encore plus fructueuse en 43-44, ce qui n'empêche pas une hausse du prix : 18.50 fr/kg (15). FCO évoque le cabas en toile cirée noire que sa mère utilisait pour aller chercher les harengs.

Pour tromper la monotonie de sa consommation, on le conservait et le préparait de multiples façons. Ce qui permettait aussi diverses fiches de calcul en 3^e année ;



(EP 1944)

On décréta que tout terrain était bon à cultiver, on laboura des prés et même en ville on exploita plus de 1000 ha de potagers dans les parcs du Cinquantenaire et de Laeken mais aussi des endroits inattendus tels que la berme centrale de l'avenue des Nations (aujourd'hui Roosevelt) :



Dans le Courrier, les élèves vont fréquemment évoquer ces difficultés qui les touchent de près. En voici plusieurs exemples.

Le rationnement (1940)

Tout est devenu cher, il n'y a plus de pommes de terre. On perd son temps, à cause du rationnement, à faire la file, à travers la ville, sans rien trouver. A quoi bon prendre un panier ? On fait chez Priba, la file aux rutabagas. Dans beaucoup de magasins, il n'y a plus de pain, même pas de pain gris comme avant je donnais aux souris.

Marcelle L. 9 ans

De quoi parle-t-on ? (1940) – chanson

Dans les trams et dans le train, de quoi parle-t-on ? de margarine et de pain, d'alimentation.

A la campagne à l'usine, de quoi parle-t-on ? De saindoux et de farine, d'alimentation.

A l'école, à la maison, de quoi parle-t-on ? De chocolat et de bonbons, d'alimentation.

Quand on rencontre un parent, on n' parle plus du beau temps, mais on demand' poliment, des r'cettes d'aliments.

Michelle F. (9^e année)

Rimes (1943)

J'ai rêvé qu'on m'avait donné un morceau de saucisson, qu'il était bon et rond ce morceau de saucisson. Je l'ai dévoré tout entier, qu'il était bon, ce saucisson.

André D . (groupe 3)

La pêche aux harengs (janvier 1943)

Encore des harengs ! Toujours des harengs ! Quelle affaire !

Hier soir, à la daube.
A midi, à la mayonnaise ;
Ce soir, salés.

Sans oublier les harengs fumés ce matin à la collation.

Ils sont si bons

Vous tous qui mangez tant de harengs, savez-vous comment on les pêche ? Je vais vous le dire. C'est ainsi qu'en une journée, on peut pêcher des tonnes de poissons quand on tombe sur un banc de harengs ce qui est le cas maintenant : la présence d'un banc situé légèrement au nord d'Ostende, explique les quantités de harengs que nous mangeons.

En un mot de quoi en avoir une indigestion.

Alexis L (Groupe X)

Le pain (1943)

Jadis, il était bien facile d'avoir du pain.
Maintenant il faut frauder le grain.
Puis le moudre à la main
Avec un petit moulin.
Dans un blutoir on passe la farine
Pour qu'elle soit plus fine.
Avec peine on se procure
Quelques grammes de levure.
Mais parfois quoiqu'on ait tant travaillé
Et que la pâte ait bien monté,
Le pain est tout de même raté
Parce que le four n'a pas chauffé.

Annette V (Groupe 9)

Savoir

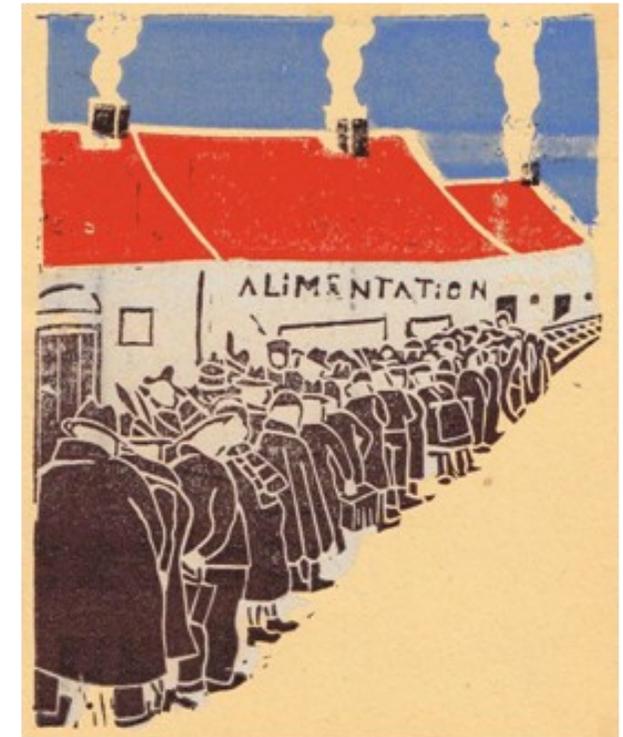
Je sais qu'on ne peut plus rien sucrer
Tu sais qu'il n'y a plus de café
Il sait que presque tout est rationné
Nous savons qu'il n'y a plus de savon
Vous savez qu'il faut occulter
Ils savent qu'il y a tout de même des betteraves.

Marcelle L (4^e année)

Chez le boucher

Quand on va chez le boucher
On trouve la porte fermée.
Car il n'y a rien à manger
Pas de rosbif ni de haché.
Chez le charcutier on trouve la porte fermée.
Il est allé au marché
Pour ne rien trouver.
Que va-t-on manger
Ce soir pour dîner ?

Sylviane S (4^e année)



Ravitaillement (44 ?)

Pendant la guerre,
C'est une misère !
On fait la file,
On s'fait d'la bile.
Les marchands ont bien l'temps
Quand ils pèsent les harengs.
Il faut attendre une heure
Pour avoir un peu d'beurre.
Quant à la charcuterie,
I'n'faut pas qu'on l'oublie ;
Et comme on n'a pas d'viande,
Le boucher vit d'ses rentes.
Au lieu de poisson frais,
On a quelques saurets, pas besoin qu'on se l'dise,
Il n'y a plus d'friandises.
Et dans les belles vitrines,
Il n'y a que vitamines.
Un peu plus de charbon,
Voilà qui s'rait bien bon,
Car la libération
N'augmente pas les rations.

Yan Frans

Et pour terminer ce chapitre, cet extrait d'un cahier de PDE (cahier dont la taille dépassait le format A3 de mon scanner !):

Item	Quantity	Price per unit	Price of the monthly ration
PAIN	3kg 00gr	6F50	58F50
MARGARINE	400gr	20F	12F
BEURRE	250gr	80F	28F
SAINDOUX	20gr	50F	45F
CHARCUTERIE	1kg 200gr	35F	12F
VIANDE SALE	250gr	70F	17F50
VIANDE FRAICHE	1kg 250gr	20F	17F50

Mon rationnement coûte 226F90

A titre de comparaison, le salaire d'un ingénieur en 42 était d'environ 4000 frs et une carte de tram en 43 coûtait 17 frs pour 20 voyages.

Lorsque l'on questionnait les enfants sur ce qui alimentairement leur manquait le plus, ils citaient bien évidemment chocolat et friandises, mais aussi fruits dont bananes et oranges ainsi que les pommes de terre.

Aider les autres

L'entraide sociale était une activité des élèves de Decroly dès avant la guerre. Elle s'est poursuivie pendant et après celle-ci. Le sens social et une forme de responsabilité politique étaient très présents. Les réfugiés espagnols de la guerre d'Espagne à la fin des années 30 étaient soutenus de diverses façons par l'école et les élèves. Dès 1937, le Comité d'Entraide Sociale de Decroly apporte son aide aux enfants réfugiés d'Espagne. Dans le Courrier en 1939, le CES (3) parle d'un home de 16 enfants. La section belge de l'Office International de l'Enfance dans une lettre du 18 février 39 remercie l'école de prendre en charge 8 enfants hébergés au Foyer des orphelins. L'office demande s'ils peuvent venir à l'école. Cela semble avoir été le cas de certains puisque JR se souvient de José Luis Gonzalez Hidalgo Rai accueilli comme élève mais qui (en 1940 ?) avait rejoint son pays malgré son passé antifasciste.



AIDÉZ
SECOUREZ
LES ENFANTS
ESPAGNOLS
RÉFUGIÉS

—

Pour que vos enfants
ne subissent pas leur sort
SOUSCRIVEZ GÉNÉREUSEMENT !

HOME

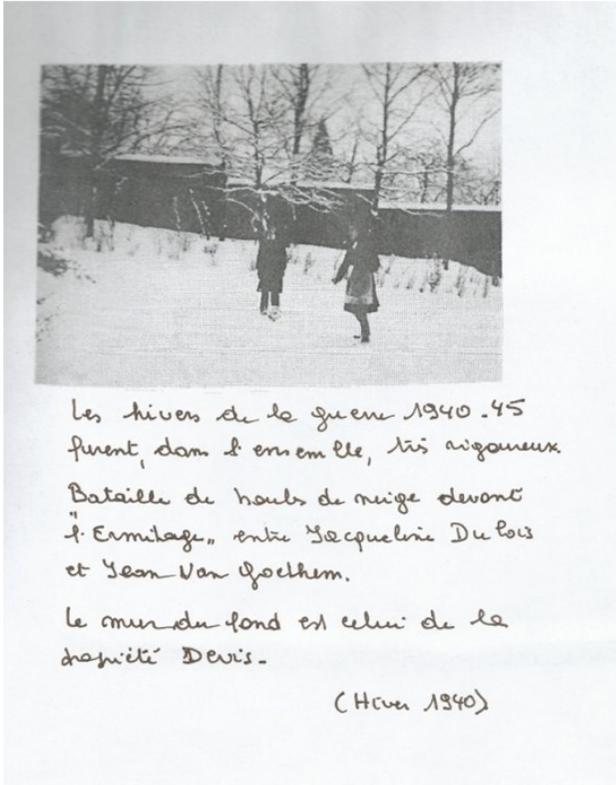
NUESTROS NINOS

En octobre 39, l'école adresse une lettre aux parents : les enfants adoptés par l'école sont repartis en Espagne à l'automne, munis de gants et friandises pour le voyage. Il reste de l'argent. Va-t-on le remettre à l'Office ou l'utiliser pour *secourir les familles éprouvées par les évènements actuels (achat de laine, tissu, vivres, etc....)*. L'école annonce aux parents qu'elle va *stimuler les enfants à apporter des vivres, une semaine sur deux sera consacrée à l'apport d'un certain aliment d'une valeur approximative de 2 frs*. La première semaine sera consacrée au lait condensé.

D'autre part dès novembre, du charbon est directement livré par le fournisseur Laurent Arys de l'avenue Dolez aux familles nécessiteuses notamment chaussée de St Job et rue Basse ; il est facturé à l'école.

Les professeurs décident de tricoter chaussettes, moufles et passe-montagnes, chaque soir de 19h à 19h30 en écoutant le journal parlé de Radio Belgique. Les commandes de laine par l'école au magasin Victor Empain rue du Midi débutent le 28 novembre et se poursuivent jusqu'au 13 avril 40. Au total, 19 kg de laine seront tricotées pour *les mobilisés des familles nécessiteuses*.

Le CES aide ces dernières mais aussi des Finlandais. Un questionnaire est distribué à nouveau aux parents le 26 avril 1940 avec 4 questions. La première : l'aide à 16 familles de mobilisés et à une trentaine de soldats doit elle continuer ? Les réponses encouragent à soutenir les familles. Deuxième et troisième questions concernent les récoltes d'argent - par les tirelignes dans les classes notamment - ou les récoltes de vivre, vêtements, etc. Les avis sont partagés. Dans le Courrier de janvier 40, aide aux familles de mobilisés : *Nous nous occupons de quinze familles de mobilisés qui nous ont été spécialement recommandées par les infirmières visiteuses d'Uccle. Ces familles n'habitent pas très loin de l'école, il est donc possible de leur rendre visite fréquemment. Dans la plupart d'entre elles, la mère est souvent malade et ne peut travailler ; les enfants de ces familles sont échelonnés de un mois à 12 ans et depuis que nous les connaissons, nous avons déjà enregistré une naissance.*



Le CES apporte des jouets et des friandises à la St Nicolas. Ils envoient des colis aux pères mobilisés tels que chaussettes, écharpes, ... et récoltent des journaux et illustrés pour l'Hôpital militaire, pour lesquels la Croix rouge remercie dans une lettre de février 1940. L'appel aux dons des élèves et de leur famille en matières et en argent dans les tirelires de chaque classe se poursuit.

En juillet 40, *maintenant les conditions ayant changé tout à fait, nous avons vu que la misère n'est plus tellement des mobilisés, que l'école soutiendra jusqu'à ce que le père soit rentré, mais plutôt du côté des réfugiés notamment ceux qui ont perdu maison et biens et ceux qui ont été blessés lors des bombardements et en cours de route.(...) L'école a décidé de distribuer les stocks de produits alimentaires qui lui restent aux réfugiés en détresse.*

St Nicolas 1940 : fête à Clabecq. Départ le samedi midi, 18 élèves lourdement chargés de paquets et d'une pile de tartes. C'est Isidore qui sera St Nicolas. Selon les listes, il devait être en 9^e année. Ils apportent des cadeaux : bonnets, écharpes, boîtes de jeux. Mlle Claret et Mlle Gallien sont parmi les organisatrices. Les Decrolyens présentent une pièce de théâtre.

1941 : aide aux enfants nécessiteux de l'athénée Jules Anspach rue Haute par « adoption » par des parents decrolyens qui versent de l'argent chaque mois – la somme de 87.50 frs est citée en 1943 mais plusieurs arrondissent à 100 frs – procurant ainsi un dîner quotidien à un enfant.

Fonds d'adoption pour les repas de midi avec tirelire dans les classes pour l'alimenter : chaque fois que 50 frs sont récoltés, *un enfant pourra dîner pendant un mois à la table scolaire.* Le contenu des tirelires (3) varie de semaine en semaine mais pendant 9 semaines publiées en hiver 41, ils ont atteint jusqu'à près de 1000 frs la meilleure semaine.

Soutien au home de Crupet géré par trois anciens élèves.

Toujours aide aux écoles appliquant la méthode Decroly à Clabecq et Tubize dont matériel scolaire même usagé tel que crayons, cahiers, boîtes de peinture, documents, livres ; les élèves de Decroly y organisent une fête de St Nicolas avec spectacle et distribution de jouets pour les jardins d'enfants.

1943 : même programme qu'en 41 et 42 mais en plus :

15 enfants juifs gardés par des religieuses sont aidés en 43 ou 44 : Nelly Feron et Michelle Fonteyne sont responsables de cette action via Claire qu'elles ont rencontrée à la consultation de nourrissons où elles pèsent les bébés (note manuscrite de Michelle F). Les Allemands font une descente chez les sœurs et annoncent qu'ils reviendront chercher les enfants dans une heure. Avertis, les Partisans les évacuent et ligotent les sœurs pour les « protéger ».



(à Ohain, Nelly et Michelle)

Du 5 au 20 août, Nelly qui préside le CES et Michelle organisent un camp au château de Thy (Bousval) dans la maison inoccupée du jardinier, avec l'appui d'élèves de 11^e. Ils seront 6 pour gérer une quinzaine d'enfants de 4 à 14 ans. Un cahier tenu par elles, donne toute information. Les enfants viennent de familles nécessiteuses ou sont enfants de résistants ou enfants juifs cachés dans des familles belges des environs de la place Flagey. *Par prudence nous ignorions leur identité et nous les appelions par des surnoms* (texte non signé mais qui pourrait être de Michelle). Une liste de vêtements est remise aux participants. Ils doivent aussi apporter 15 timbres de pain et de viande de même que 500 gr de sucre ! La liste de la nourriture prévue est impressionnante. Voyage en train. Le cahier montre des photos de jeux, de promenades et de douches de petits mômes tout nus, pas question de ne pas se laver ! *Nous avons vécu avec terreur avec eux un bombardement non meurtrier – mais d'une efficacité relative – de la gare de Court-St-Etienne par des avions américains.*

La note « bilan » du CES de novembre 43 mentionne aussi le soutien à deux vieillards, une femme de 80 ans et un homme de 76 ans sous forme de nourriture, vêtements et combustible.

Toujours selon cette note, 6 familles d'Etterbeek sinistrées, signalées par des amis qui ont aidé au déblaiement, sont aidées par des vêtements, ustensiles de ménage, nourriture.

Les couvertures que les élèves confectionnaient en assemblant des carrés tricotés, plus ou moins bien réussis, étaient peut être données par le CES; je n'ai pas d'information sur leur destinée. Ce qui est certain c'est que cette activité manuelle servait aussi de base aux travaux d'observation-mesure en 2e année en 1945 :



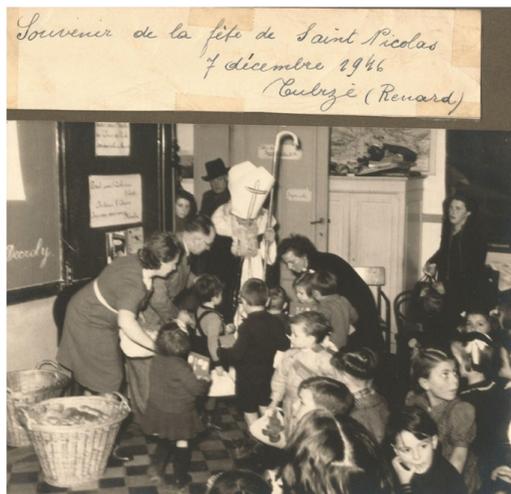
(DV)

Le Clan de joie organise des goûters pour des enfants du quartier de la Porte de Hal. L'école y contribue en envoyant tous les jeudis 200 tartines.

Chaque année, le CES envoie des jouets à la St Nicolas au Foyer des Orphelins. La collecte par les tirelires dans les classes de même que les apports lors de semaines spécifiques (laine, jouets, nourriture...) continuent.

1944 : toujours l'aide à l'athénée Jules Anspach, à 20 familles d'Ixelles, le CES offre un goûter de St Nicolas. Il apporte aussi de l'aide à 3 familles de prisonniers politiques, des jouets au Foyer des orphelins, du matériel scolaire pour les écoles du canton de Tubize. La collecte par les tirelires et les apports concrets se poursuivent.

1945 : On organise une fois encore une fête de St Nicolas pour Ixelles et 12 enfants russes ainsi que comme toujours à Tubize. D'autre part de l'aide est apportée aux sinistrés d'Houffalize en coordination avec d'autres écoles de Bruxelles



Juste après la libération, le CES se lance dans une nouvelle action. Une requête (ci-contre) est envoyée aux diplomates des pays neutres, initiative de Jacques R. et Michelle F. selon les notes, en collaboration avec d'autres écoles : 45.000 signatures sont recueillies (3) .

Bruxelles, le 25 septembre 1944.

Monsieur le Directeur, Madame la Directrice,

Nous avons pris l'initiative d'adresser aux ambassades des pays neutres, en faveur des prisonniers en Allemagne, la requête dont la copie est ci-jointe et que nous nous proposons de faire signer par tous les élèves des écoles.

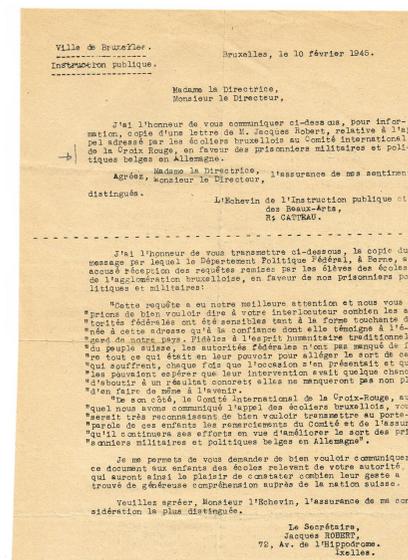
Nous avons à cœur de réaliser notre projet le plus rapidement possible et nous nous permettons, Monsieur le Directeur, Madame la Directrice, de vous demander tout votre appui.

Nous vous remercions très vivement de l'aide que vous voudrez bien nous accorder et vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les plus dévoués.

Un groupe d'élèves
de l'agglomération bruxelloise.

N. B. Les requêtes devront être signées en quatre exemplaires. (Suisse, Suède, Espagne, Portugal).

Secrétaire : Jacques Robert
av. de l'Hippodrome, 72,
Ixelles-Bruxelles.



Le retour des pères ainsi que le fait que les vêtements deviennent moins coûteux et moins rares (bilan du CES) permet de ne plus apporter d'aide directement aux familles. Mais l'aide aux écoles qui appliquent la méthode Decroly ne doit pas disparaître : certaines écoles communales pour la plupart n'ont pas le matériel nécessaire (...) Il serait bon aussi que les enfants de notre école entrent en contact avec ces enfants de condition modeste, de milieu tout à fait différent du nôtre.

Souffrances

Plusieurs témoignages rappellent les risques qu'encouraient ceux qui résistaient. La situation est dramatique aussi pour les familles juives, mais certaines purent confier leurs enfants à d'autres familles ou institutions.

Les Fonteyne au début de la guerre ont commencé par se retirer dans leur maison de campagne à Angoussart près de Wavre. A la réflexion, ils jugèrent *qu'il fallait agir plutôt que partir. Vu le pacte de l'Allemagne avec la Russie, le Parti Communiste pouvait agir tranquille. Lors de la rupture de ce pacte, les Allemands sont venus pour arrêter Jean Fonteyne mais il avait déjà fui. Les menaces ont incité la famille à disperser les quatre filles mais elles poursuivirent leurs études à l'école (CF).*

JS se souvient d'enfants qui ne venaient que quelques mois à l'école et qu'on ne revoyait plus, sans doute juifs allemands. Plus tard, quand l'occupant imposa l'étoile, selon PH certains la portaient en la dissimulant par exemple au revers de leur veste. Ils éprouvaient une sorte de *honte à être exclus des Belges*. PH ne l'a jamais portée. Selon CGO, la Princesse de Ligne aurait obtenu que les enfants en soient dispensés.

En 1942 déjà, ils ont imposé aux juifs le port de l'étoile jaune et nous avons vu quelques enfants de l'école avec cette étoile, pendant peu de temps car très vite, vu le danger pour eux, ces enfants seront pris en charge par des organisations de sauvetage. Nous aurons aussi à l'école des enfants qui arrivent en cours d'année, ils ont des noms très français, nous savons sans le savoir qu'ils se cachent, qu'ils ont peut être un autre nom. Celui-ci nous sera connu après la libération quand ils reprendront leur vrai nom. A l'Ecole et à l'Institut Decroly, il y aura donc plusieurs enfants « cachés » (14). Ce que confirme FJ : enfants juifs mais aussi un espagnol ont vécu dans sa famille pendant toute la guerre ; ils jouaient à l'Institut Decroly au Vossegat.

En 1942, PH, ses frères et sa mère doivent fuir, les rafles devenant de plus en plus fréquentes. Il a fait à son retour le récit de cette épopée dans le Courrier de l'École de Noël 44, Pâques 45 et mai 45. Ils partent en train le 24 septembre 42 vers Nancy. L'espoir est de franchir la ligne de démarcation, ce qu'ils réussissent, non sans péripéties. Ils sont malheureusement refoulés par les douaniers suisses lorsqu'ils se présentent entre les Rousses (Jura) et Nyon. Ils vont alors rejoindre, après mille difficultés, des amis à Antibes. Les étrangers étant interdits sur la Côte d'Azur, ils obtiennent des

papiers en règle à Marseille et sont assignés à résidence à St Saturnin-les-Apt. Mais les Allemands finissent par installer une garnison dans ce village. Peu après, alors qu'ils rentrent de l'école communale où ils sont avec une trentaine d'enfants depuis un an et demi, ils observent à temps la présence de la Gestapo qui interroge leur grand-mère devant leur maison. Toute la famille va prendre le maquis. Ils resteront cachés 3 mois dans une ferme du Vaucluse. A l'arrivée des Américains, ils vont pouvoir remonter en Belgique en voiture.

Mais si les deux plus jeunes ont pu aller à l'école en France, la situation est différente pour l'ainé (JH) :

Pendant notre exil en France, mes deux frères Pierre et Jean fréquentaient l'Ecole Communale du village. Mais il n'y avait pas de lycée pour moi. Me rendre tous les jours dans la ville la plus proche, Apt, était beaucoup trop dangereux. Mon père fit ce qu'il pouvait pour me donner des cours particuliers, mais ce n'était pas son métier. Un professeur retraité du Collège des Jésuites d'Avignon, qui s'était retiré dans l'institution du village de Saint Saturnin qui faisait office d'hôpital et de maison de retraite, me donnait des cours de grec et de latin. Lorsque nous avons regagné Bruxelles en octobre 1944, nos parents nous renvoyèrent tous trois à l'école.

Ma situation était la suivante : je n'avais pas fait ma troisième ni ma seconde année de secondaire. Or, j'avais dix-sept ans. Fallait-il me remettre avec des « petits » pendant trois ans ? Mademoiselle Gallien organisa un dispositif : je suivrais certains professeurs qui donnaient cours à des élèves réguliers. Ils me donneraient des travaux à faire en les suivant dans leur classe. En outre, l'ainée des filles de Jean Fonteyne me préparerait en mathématique. J'étais un peu sceptique de me voir faire l'impasse sur deux années surtout vu ma faiblesse en maths mais je me suis dit que je n'avais rien à perdre et je me mis à l'ouvrage. Et je réussis l'examen du Jury Central à la première tentative en juillet 1945 Je n'avais donc rien perdu.. Cette absence deux ans ne m'a pas empêché de faire des études de droit sans aucune anicroche. Ceci constitue un exemple du soin que l'Ecole Decroly pouvait mettre pour venir en aide à un de ses élèves se trouvant face à une situation exceptionnelle. Je ne suis pas sur qu'une autre école aurait fait de même. .

Les Alexandre bénéficient plus d'une fois de la « complicité protectrice » de l'administration. En juin 41, la mère de MA, convoquée à la maison communale pour faire ajouter un « J » sur leurs cartes d'identité, se voit répondre que le cachet est perdu et reçoit un document de décharge. MA est envoyée par le Dr Duthoit avec sa famille à l'hôtel du Moulin à Daverdisse pour raison de santé. La commune de Daverdisse au lieu de mettre un cachet, leur donne une nouvelle carte d'identité au nom de Avvert. A partir de l'été, ils louent une maison sur les hauteurs et vont à l'automne à l'école communale. L'hiver glacial de 42 permet de folles parties de traineau sur la route. Le fermier voisin Lardinois est très accueillant. Son père qui risque d'être arrêté comme officier de réserve, part en Suisse au printemps 42. MA et sa famille le rejoignent au cours de l'été avec les services d'un passeur qui se fait rémunérer. Ils seront assignés à résidence. Ils iront à l'école à Lausanne jusqu'à leur retour en mars 45 au cours duquel près de Bâle, ils entendent encore le bruit des combats sur le Rhin. A leur retour à Decroly, Mlle Gallien lui demande : *avec qui étais tu avant de partir ?* Réponse : *Françoise Blomme*. Et elle la rejoint au cours de ce 3^e trimestre en 7^e année.

Chez CL, il y eut une descente de la Gestapo probablement car ils cachaient un juif ramené chez eux par l'ainé, Christian, qui faisait alors ses études de médecine. Lorsque la Gestapo débarque, sa mère envoie CL fermer la radio d'urgence : ils écoutaient Londres. Leur hôte tente de se cacher sur le toit mais stupidement une voisine envoie un petit garçon ami de la maison le signaler ! Arrestation de l'homme et de Christian, qui est enfermé à Breendonk. Sans que l'on sache pourquoi, il est libéré trois mois plus tard ...

Interrogés à la fin de la guerre, les plus petits répondent qu'ils ont peur des bombardements et que la guerre dure ; plus grands, ils parlent des gaz (on s'est exercé au port éventuel du masque), des alertes et des bombardements. Les plus âgés, élèves de 7^e et 8^e évoquent les mitraillages et les dénonciations à la Gestapo, les emprisonnements, les déportations.

Lorsque la cloche de l'école sonne l'alerte, selon le récit-fiction (voir Jeanne et Florent) en 1944 dans (3), toutes les classes dévalent les escaliers et sortent dans la forêt par la petite porte du préau sous l'œil de Florent. *Enfin toute l'école est dans le bois. Les différents emplacements sont situés dans une clairière remplie de buissons et ravinée à souhait pour pareil cas. Certaines classes se sont mises sous les arbres. Nous cherchons notre trou. Nous trouvons notre abri mais naturellement la classe de Mme Van Haeren s'en est emparée. Nous sommes réduits à nous placer plus loin. Quelques uns se couchent, la majeure partie reste assise.*

Certains « politiciens » racontent des histoires abracadabrantes sur les bombardements. Monsieur Spanoghe vient nous passer en revue. Comme par hasard tout le monde se couche le nez dans la mousse. (...) Les sirènes de fin d'alerte se font entendre ; Mlle Gallien décrète le retour en classe. A ce moment les avions passent. Tout le monde regagne la drève. Florent, à la porte, toujours impassible, est posté en sentinelle.

JM se souvient également de ces alertes où l'école se terrait dans les replis du terrain de la forêt. Lors des alertes élèves et professeurs se réfugiaient parfois plutôt sous les tables (CF, JM, CD, AM).

Après le débarquement en Normandie, les bombardements deviennent tellement fréquents que l'Ecole est fermée pour éviter les risques. Nous allons durant quelques semaines en classe au Vossegat, à l'Institut Decroly où, comme il y a des internes, il n'est pas possible de fermer (14).

Lorsque CL habitait rue Lancaster en 44, elle entendait les V1 la nuit. Lorsque le bruit s'arrêtait, c'était le « signal » de la chute. L'un des V1 est tombé à proximité avenue Dolez. A la fin de la guerre, lors des attaques de V1, puis plus tard de V2, la classe de FB qui était dans le bâtiment de la Forêt faisait des exercices d'évacuation par les toits, vers le bois voisin.

Un après-midi d'automne ou du début de l'hiver 1944-1945, la classe de Rhéto se trouve dans son local, au dernier étage du bâtiment de la Forêt. Lorsque soudain on entend distinctement le bruit d'un V 1 qui s'approche. Je bondis sous la table et il explose. Quand je me suis relevé après l'explosion, je fus l'objet des moqueries de mes camarades. Ils avaient tort et moi j'avais raison : j'avais respecté à la lettre les instructions qui nous avaient été données en cas de bombardement. Ce V1 était tombé dans le secteur de la forêt de Soignes entre la drève de Lorraine et la drève des Gendarmes. Je m'étonne que personne ne t'ait fait mention de cet incident. Mon explication qui vaut ce qu'elle vaut : la rhéto était probablement la seule classe encore présente dans l'école à cette heure tardive.(JH)

FCO se souvient qu'en décembre 44, une bombe V1 est tombée sur la morgue de l'hôpital de Schaerbeek (les pauvres, ils sont morts deux fois, plaisantèrent certains). Cette explosion juste derrière chez eux a brisé toutes les vitres côté jardin et a arraché le toit. Heureusement, la famille était à l'abri dans la cave. Mais faute de vitres et de tuiles disponibles, ils vécurent longtemps avec des réparations improvisées : planches et cartons devant les fenêtres d'où chambres obscures vu les fréquentes coupures d'électricité ; toiture en portes récupérées et carton bitumé pas totalement étanche d'où utilisation de la batterie de cuisine pour recueillir les fuites.

Les élèves peuvent aussi après la libération, observer le résultat des tirs de la DCA. Etienne Pourbaix le raconte dans son cahier de français - 17 février 1945. Travail spontané : *Le combat - L'alerte sonne. Nous entendons les bruits des avions ennemis. La D.C.A. tonne. Trois avions tombent et de petits points blancs et brillants descendent doucement dans les airs. Nous distinguons trois parachutistes. Les Anglais les découvrent et les capturent. Nous regardons les prisonniers qui s'en vont vers le camp. Après nous entendons la fin d'alerte et tout le monde se remet au travail.*

Un autre aspect de la vie pendant la guerre et des tensions qui en résultaient, fut la courageuse et discrète attitude de ceux qui choisirent la résistance. Les enfants pour la plupart ignoraient comment leurs parents ont agi. Ce fut mon cas et je ne pus jamais obtenir qu'ils me racontent cette action de résistance qui leur valut une médaille.

En ce qui concerne directement Decroly, Jean Lemaître dans son livre (5) a consacré quelques pages dont je reprends les extraits qui suivent : *Dans les classes en cette reprise scolaire (1940), les élèves évoquent très peu ce qu'ils ont vécu de mai à août. C'est étrange. Entendent-ils refouler le passé récent pour mieux reconstruire et repartir d'une page blanche ? Sentant confusément la dangerosité de l'époque, auraient-ils déjà appris à en dire un minimum, à se méfier de l'autre, à garder les choses pour soi, à se protéger de l'adversaire ? Au fur et à mesure des quatre années d'occupation nazie, cette discrétion se renforcera.*

PH me confirme cette attitude car on ne sait quelles sont les opinions de son condisciple et de ses parents. Certains acceptent l'occupation allemande avec fatalisme ou parfois même comme un nouvel ordre souhaitable. D'autres peuvent être victimes de rumeurs infondées : ED, alors en 9^e année, raconte qu'un élève d'une grande classe fit courir l'information qu'il participait aux Jeunesses Hitlériennes ! Furieux il enquête et découvre qui colporte cette infamie. Il le retrouve en classe, lui flanque un coup de poing sur le nez. Suite à quoi, il est allé expliquer à Mme Libois que vu ces circonstances, il quitte définitivement l'école ... En fait, l'infâme calomniateur avait mal interprété l'uniforme brun des bénévoles de la Croix rouge que ED portait pour aller secourir les victimes des bombardements.

Ce même adolescent avait parfois un courage quelque peu inconscient. Au début de l'occupation, les Allemands espéraient convaincre la population belge que l'on pouvait s'entendre. ED raconte qu'un jour, alors qu'il traversait l'avenue des Nations pour rejoindre son tram, une grosse voiture décapotable allemande est passée devant lui. Il a craché sur la vitre ! La voiture s'est arrêtée et l'officier lui a demandé pourquoi ce geste. « Parce que vous êtes notre ennemi », a répondu ED. « Pas du tout, nous vous avons libéré des Anglais et des Français ! » « Cela, c'est le message que veut nous faire avaler la Propaganda Abteilung ! » a répliqué l'adolescent. L'officier aurait alors conclu en le félicitant de son courage ...

Plus profonde a été la résistance de certains adultes malgré les risques que cela entraînait. *Lucie (Libois) est entrée en résistance très tôt. Dès la fin 1941, elle constitue un « triangle » de résistance clandestine*

chez Decroly. Les deux autres pointes sont Mariette Kimpe, professeur de géographie, et Mlle Decordes, institutrice maternelle, surnommée « Poulou ». La cellule de l'avenue Montana constitue l'un des multiples maillons d'un réseau reliant les « triangles » composés d'enseignants sûrs et décidés - dans des dizaines d'écoles bruxelloises. Son nom : « Enseignement ».

Pour articuler l'ensemble des chaînons, il fallait un homme-orchestre expérimenté sachant préserver « l'étanchéité des réseaux », et mettre en action l'ensemble, sur des rails communs. Cet homme est en réalité une femme, dotée d'un petit chignon, au physique ordinaire qui, dans la rue, passait inaperçue.

Cette femme intrépide, c'est Lucie Libois. « Enseignement » était lui-même relié au Front de l'Indépendance, comme appartenait aussi à ce mouvement « Justice Libre », cornaqué par le frère de Lucie, Jean Fonteyne. Dès 1943, Lucie représente « Enseignement » au Front. Pendant ce temps, elle poursuit, habillée de son inusable tablier gris, comme si de rien n'était, ses activités de professeur chez Decroly.(5)

Je reprends et transpose quelque peu les idées exprimées par Pierre Bayard (9) : *Le fait d'appartenir ou non à un groupe et de se sentir soutenu par lui, ne peut donc être négligé dans une telle décision. (...) Le désaccord idéologique, s'il est une condition première, ne peut en effet suffire pour expliquer un engagement d'ordre politique, surtout quand sa propre existence se trouve en jeu. Certains n'ont pas agi, par excès de raison : cette raison, qui les a égarés, tenait à leur sagesse, leur culture, leur goût des humanités, toutes qualités qui les rendent pessimistes sur la condition humaine et ne prédisposent pas à s'engager dans une aventure incertaine. Par contre, Lucie Libois et son « triangle » agissent et soutiennent leur action par la publication et la diffusion du journal clandestin « Enseignant », sans doute prolongement de la réflexion intellectuelle dont elle est l'aboutissement logique. Face à un régime auquel elles sont hostiles, mais qui contrôle tous les moyens d'information et leur interdit de s'exprimer dans la presse ou dans les livres, elles disent et diffusent leur désapprobation dans des tracts, c'est-à-dire dans ce qui leur est le plus familier, des textes.*

Lors des différentes interventions qui ont cependant été nécessaires au début des années 50 pour faire accorder à Lucie Libois le titre de « résistante civile », le secrétaire national du Front de l'Indépendance dans une lettre du 6 janvier 1952 au commissaire de l'Etat Denis énumère les actions du groupe Enseignement : *Ce groupe éditait un journal clandestin intitulé « Enseignant » mais ce n'était qu'un aspect de son activité de résistance. Cette activité était en ordre*

principal une activité de résistance civile qui comportait entre autres : l'organisation de comité d'action dans les écoles composés de 2 ou 3 personnes ; l'organisation et le développement de la résistance parmi les membres du personnel enseignant, les élèves et les parents ; le boycottage des ordres de l'occupant (p. ex. en ce qui concerne le travail obligatoire des étudiants) ; la récolte de fonds pour le soutien de personnes recherchées par l'ennemi pour faits de résistance ; l'hébergement et le soutien de juifs. Quoique recevable, la demande a été jugée non fondée en avril 52 et il a fallu faire appel et apporter de nouveaux témoignages pour qu'en mai 53, Lucie Libois reçoive enfin la médaille de résistant civil.

Certains Decrolyens ont payé de leur vie, les choix qu'ils ont faits. Le Courrier leur rend hommage :

Olivier Schotsmans : sorti de rhéto en 41-42, il étudiait à Gembloux (agronomie). Il faisait partie d'un réseau de résistants et « exfiltrait » des juifs en conduisant un camion en uniforme allemand (JS) ! Arrêté en 1943 alors qu'il partait pour l'Angleterre où il voulait combattre avec une unité blindée (CGO), il est d'abord enfermé à Compiègne puis à Buchenwald, il y meurt en 1944, tué dans un accident de travail.

Jacques Leten : fut à l'école l'un des fondateurs de l'EAS. A l'ULB, président du Cercle de Droit et secrétaire des Etudiants Socialistes Unifiés, arrêté en 1942. Passe par Breendonk, résiste aux tortures et meurt au camp de concentration de Guzen-Linz (Autriche) le 25 novembre 1942 à l'âge de 22 ans.

Jean Van Goethem : mort en service commandé à la traversée du Rhin en Hollande en 1945.

Claude Heymann : mon oncle, adjudant COR mort au cours des combats le 26 mai 1940.

En 1949, alors président des élèves de l'école, Pierre Hirsch, revenu de son exil dans le Sud de la France, a prononcé un hommage lors de la pose d'une plaque souvenir qui est encore là dans le bâtiment des Oiseaux. Ce fut une cérémonie fort émouvante ; je garde vivant le souvenir des chants qui l'accompagnèrent, dont celui des *Partisans – ami entends tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne* - propre à nous tirer des larmes.

Libération !

Le 3 septembre, ça y est enfin : les Anglais et les Américains approchent de Bruxelles. AP raconte : *toute la matinée, des charrois allemands roulaient chaussée de Waterloo, depuis le sud vers le Palais de justice. Sur chaque camion, à cheval sur le gros phare des gardes-boues, un soldat revolver au poing.*

Avec les heures, les camions sont remplacés par des vélos (l'un sans pneu !), puis par des charrettes. Un Allemand à pied vide dans les égouts la pompe à essence (chez Shell, avec deux réservoirs en verre) en face de l'avenue des Pâquerettes où nous habitons (devenue avenue René Gobert depuis).

Quelques heures de calme puis vers 19/20 h, un grand rush de charroi anglais, accompagné d'une fusillade sur les toits des châteaux d'eau de l'avenue Defré : fuite éperdue de la population amassée sur les trottoirs, comme dans L'île noire de Tintin quand le gorille Ranko apparaît sur les quais.

Le soir et le lendemain, c'est la grosse fête dans le Bois avec soupe sous les « champignons », les abris aux toits en chaume.

On voit ici Philippe Pourbaix avec quelques militaires alliés :



(AP)

Récit similaire de FB qui était chez sa grand'mère, boulevard Général Jacques : par la fenêtre, ils voyaient les Allemands fuir, emmenant ce qu'ils pouvaient dans des charrettes et même des brouettes. Rue du Venezuela, il y eut encore quelques coups de feu.

Le jour de l'arrivée des alliés CL était, avec sa Maman, chez son ami Jean Kerkhof qui habitait chée de Waterloo en face de l'avenue Montana. Lorsque les chars anglais venus du centre-ville se sont arrêtés à ce carrefour, l'ambiance était à la fête... jusqu'au moment où des tirs de soldats allemands ont remonté la chaussée depuis le Vivier d'Oie, provoquant une très grande peur et la dispersion de tous dans les maisons. Pendant plus de 20 ans, un poteau a porté la trace de ces balles ! (CL)

Quant à moi, je fus sorti en toute hâte de mon bain par ma mère ; elle m'a enfilé des bottes et un peignoir et nous avons couru applaudir l'entrée des Anglais par la chaussée de Waterloo à la hauteur de l'avenue Lepoutre.

Dans le cahier de français d'Etienne Pourbaix (15) en 4ème année, un travail spontané daté du 19 septembre 1944 :



(EP)

Les Anglais sont arrivés à Bruxelles

Vers 9 heures 1/2 du soir les Anglais sont arrivés à Bruxelles et j'étais déjà dans mon lit; je me suis levé, j'ai mis mon peignoir et mes pantoufles et j'ai été à la chaussée de Waterloo voir les Anglais et les Américains. Et le lendemain matin nous sommes allés voir les Anglais dans le Bois de la Cambre et c'était rempli de camions et de tanks et d'autos. J'ai été dans une autochenille et je connais un lieutenant anglais qui a un chien qui s'appelle "Fifi". Maintenant que les Allemands sont partis et que les Anglais sont ici nous pouvons

dire tout ce que nous voulons et quand la guerre sera finie et que les prisonniers seront revenus, tout le monde sera dans la joie. Nous avons reçu une lettre de ma tante, et mon oncle est dans la "Royal Air Force" de terre tchécoslovaque en Angleterre. Eugène et Milada, mes cousins, parlent l'anglais. Je me demande si je vais les reconnaître.»

Si ce fut la joie dans les rues au passage des chars et jeeps alliées, ce ne fut pas le cas de tous. Car certains, tels les Schotsmans, pleuraient leurs disparus. D'autres s'inquiétaient du sort des prisonniers et déportés (CGO). En juillet 45, le Courrier peut enfin en citer quatre qui sont rentrés : les militaires Claude Decroly, Yvan Coulon et Jean Weil et le prisonnier politique Ed Coster (libéré en mars par les Américains).

Toujours dans le Courrier nous avons les résultats d'une enquête dans les classes sur les souvenirs du 3 septembre :

Au Jardin d'enfants : du chocolat !

1^{er} : j'ai été dans une auto, du chocolat, ils étaient gentils mais sales.

2^e : ils étaient bien habillés, ils avaient chaud, ils ont gagné la guerre. Du chocolat.

3^e : Chantal a passé la soirée à plat ventre dans le salon, on tirait tout près. Nous avons descendu l'avenue du Wolvendael au triple galop pour voir passer les Anglais. Une maman avait cousu des drapeaux qu'ils ont agités.

4^e : Jean K. sautait de joie. Denise F. voulait aller les voir pendant que l'on se battait.

5^e : Nelly C. courait partout et ses parents la perdirent plusieurs fois de vue. Elle faillit être écrasée par un tank. Nicole F : un Canadien est tombé en panne et le garagiste local l'a dépanné.

6^e : Janine en voyant les tanks arriver s'est sentie légère comme une plume.

Nous étions tous fous à la libération et manipulations du cordeau bickford comme de vrais (mais pas toujours) artificiers. Emile Deletaille ou son frère Quentin a été sérieusement blessé à la main avec du fulmicoton ou un thunderflash. Son aventure, qu'il racontait à la grande plaine, nous avait cependant un peu refroidis (CD).

En novembre 44, le Courrier résume la *Libération à l'Ecole – Le Comité des grands est passé dans tous les groupes. Il annonce qu'il faut décorer les classes en vue d'une fête patriotique. « C'est un concours » a-t-il ajouté majestueusement. « Entre les classes ? » « Non, par étage ». D'autres grands, des filles cette fois ci, nous citent toute une liste de chants qu'il faut étudier pour la fête. FB s'en souvient : à la libération, les élèves ont appris à chanter tous les hymnes nationaux ! FCO se rappelle que Mme Libois a appris à la chorale le chant des partisans. CD raconte : à la libération, toutes les classes ont créé des pièces sur le sujet, assorties du chant des partisans, du terrible chant des camps, du chant des cavaliers de l'armée rouge (je ne me rappelle pas tous les titres) et d'autres dont les paroles avaient été improvisées, le tout pour exprimer notre joie.*

Tous sont fiévreusement occupés à confectionner des guirlandes, des drapeaux, des écussons, d'autres dessinent, peignent. On punaise au mur sa production. On suspend guirlandes et écussons. (...) Le grand jour arrive. Tous les enfants sont casés dans la grande salle. La fête commence par un magistral discours du président de l'année dernière, Jacques R. , le nouveau n'étant pas encore élu.

La fête se poursuit par une *minute de silence pour penser à ceux qui sont morts pour nous*. Puis ce sont des cris « Vivent les Alliés », des danses, un spectacle de théâtre (des pièces sur la résistance (CD)), la visite des classes décorées.

Au printemps 45, le Courrier écrit que tout est revenu à la normale : plus d'alertes, plus de DCA. *A l'école l'aspect de guerre a disparu : les tranchées sont comblées, les écrans protecteurs de la grande salle servent à construire une nouvelle petite maison, à la grande plaine. Les plantations des enfants reprennent et des bruits de sabots - oubliés depuis longtemps – résonnent sous les fenêtres. Peu de lapins : pendant la guerre ils ont servi pour l'alimentation. L'élevage reprend et une partie de la prairie du côté du saule leur est réservée. La pêche dans l'étang des Enfants Noyés en forêt de Soignes remplit les aquariums de tritons, têtards, grenouilles, sangsues et plantes. Le jeu de net-ball est rétabli, avec le basket. Les cours de gymnastique en forêt peuvent reprendre sous la houlette de M. Janssens.*

Pour la vie, par la vie, telle était la devise choisie par l'école. Jamais elle n'a renoncé à cet objectif à travers ces années de guerre. Les cours n'ont jamais vraiment cessé parce qu'ils étaient alimentés par le quotidien des élèves et des familles. Une pédagogie ancrée dans le concret se devait de puiser au cœur des événements.

Ceux que j'ai rencontrés ou qui ont correspondu avec moi

Cette rubrique n'a pas l'ambition de donner une biographie de chaque personne mais simplement quelques éléments qui les situent, recueillis au cours des rencontres. L'année de naissance suit le nom. Le nom de jeune fille précède celui d'épouse.

Marianne Alexandre (MA) 1933

Ils étaient trois à l'école : Michel l'ainé et elle dès avant la guerre, Didier le petit frère après. En 42, ils ont été contraints de se cacher d'abord dans les Ardennes à Daverdisse puis en Suisse. Leur retour s'est fait en mars ou avril 45 alors que la bataille se déroulait encore le long du Rhin au nord de Bâle.

Françoise Blomme (FB) 1933

Entrée à 5 ans, elle a dû rattraper ses difficultés de lecture et d'écriture en doublant sa rhéto ! Ce qui fut décidé dès Noël, réduisant dès lors son activité des deux derniers trimestres ! Cela lui a permis pleinement d'assurer la charge de présidente des élèves.

André Chevry (AC) 1931

Il fait partie de la classe de Pierre Hirsch, qui continue à se retrouver chaque année pour un dîner au Hoef à Uccle. Ils étaient en 3^e année en 39-40. Sa sœur Viviane était trois années « en dessous » d'eux. Il quitte Decroly en 1943.

Françoise Collet-Horth (FCH) 1934

Entrée en 43, elle y a fait tout le parcours dans une classe un peu plus âgée que la mienne qui nous semblait exceptionnellement dynamique. Est-ce pour cela qu'elle a gardé un carnet d'adresses qui m'a grandement aidé ?

Pierre Cordier (PC) 1933

Entré à Decroly en 7^e année en 1946, il y acquit *la faculté d'envisager la vie de façon assez libertaire*. Est-ce cela qui lui a permis *d'emprunter une route non fréquentée encore et pleine d'escarpements*, selon son ami Brassens, lorsque l'expérimentation photographique le mène en 1956 à une création artistique totalement originale qu'il nomme « chimigramme ». Cet art qui allie *la physique de la peinture (vernis, cire, huile) à la chimie de la photographie (émulsion photosensible, révélateur, fixateur)* est aujourd'hui mondialement reconnu.

Françoise Cornut (FCO) 1931

Elle est entrée à l'école en 1937 et y a fait ses trois premières années de primaire d'abord avec Mme Jacquemyns puis Mme Van Haeren. Elle habitait Schaerbeek, loin de l'école ; la disparition du ramassage par autocar l'a contrainte à poursuivre ses études à l'école moyenne locale. Mais son frère et elle gardèrent le contact avec Decroly et dès la 6^e secondaire, elle est revenue en 43-44 et y a terminé en 49.

Jacques Decroly (JDE) 1937

Seul petit-fils du fondateur encore présent, il assume dès lors aujourd'hui quelques responsabilités liées à l'école dont il fut comme élève, puis parent, brillant animateur de fêtes et autres rencontres.

[Pierre Decroly (PDE)] grâce à Liliane, son épouse 1934

Il a toujours été très attaché au projet pédagogique de son grand-père. Élève, il adorait l'incarner lors des fêtes théâtrales scolaires. Parent et grand-parent, il a toujours été attentif au fonctionnement de l'école et en a assuré de nombreuses années de présidence. Il était la mémoire de l'école et a conservé de nombreux documents. Après son décès, son épouse Liliane m'a permis d'en consulter plusieurs qui seront transmis au CED.

Emile Deletaille (ED) 1929

A été en 8^e et 9^e années de 42 à 44. Il a beaucoup apprécié cette école et l'a quittée dans des circonstances que je raconte dans le texte. Il a créé en 1964 une galerie d'art spécialisée dans les objets d'arts traditionnels non européens qu'il avait collectionnés au cours de ses très nombreux voyages, à une époque où ces arts étaient encore peu connus. Il s'est construit une réputation internationale en ce domaine.

Pierre Dor (PDO) 1926

Il entre à Decroly en 1932 à 6 ans ; sachant déjà lire grâce à sa mère, il passe en seconde. Il termine en 1944 les gréco-latines. Rien dans son passé familial ne le prédestinait à entrer à Decroly. Son père est voyageur de commerce. PDO devint médecin, professeur à l'ULB et chef de clinique à l'Institut Bordet.

Cécile Draps (CD) 1932

Entrée en 7^e année en 1943, elle est restée 4 ans. Malgré son enthousiasme pour l'enseignement decrolyen, vu son côté indiscipliné, son père l'a contrainte à passer à l'athénée d'Uccle. Ses études de droit l'ont conduite à une carrière d'avocat qui s'est conclue à la Cour de cassation. Sa nature généreuse l'a fait participer à de nombreux combats socio-politiques notamment pour l'égalité de traitement des hommes et des femmes.

Bernard Feron (BF) 1931

Il est entré en 7^e année en 1942 à l'âge de 11 ans et contrairement à sa sœur Nelly, il n'y est resté que jusqu'en 9^e année. Il a donc quitté Decroly en 1946 car l'école lui reprochait un manque de participation. Il était très observateur de ce qui se passait en classe, se souvient-il, mais préférerait se taire. Cela ne l'a pas empêché de devenir architecte. Son épouse, Danièle Declercq, est également decrolyenne après avoir passé quelques mois chez Hammaïde.

Claire Fonteyne-Bareau (CF) 1925

Elle est entrée à Decroly en 1^{ère} année et a terminé ses études en rhétorique en 1941-42. Elle a suivi ensuite des cours de maths clandestins suite à la fermeture de l'ULB. L'école Decroly l'a encouragée à suivre cette formation. Lors de la réouverture de l'ULB, elle a terminé ses études de maths. Elle est ensuite revenue à Decroly comme professeur. Elle y a enseigné jusqu'à 60 ans.

Philippe Gérard (PG) 1936

Il a fait toutes ses études à Decroly, puis il a fait des études de droit à l'ULB et est devenu avocat. Il fait partie d'une de ces familles fondatrices qui constituent de véritables dynasties decrolyennes et ont assuré de nombreuses tâches d'organisation de l'école. La 4^e génération de Gérard vient de terminer son cycle decrolyen !

Cécile Gheude (CGH) 1926

Decrolyenne convaincue, entrée dès la première année, nous avons eu un bref entretien téléphonique sur les classes de Mlle Kimpe.

Claire Goldschmidt (CGO) 1926

Avec elle aussi, nous sommes dans une famille fondatrice. Elle est la fille de Paul Goldschmidt-Clermont, un homme d'action qui fut entre autres l'initiateur pendant la guerre de réunions discrètes dans sa maison d'Ohain, préparatoire à l'instauration de la sécurité sociale qu'il créa et dirigea dès la fin de la guerre.

Jacques Hirsch (JH) 1927

Entré en 1^{ère} année primaire le 15 septembre 1933 dans la classe de Mme Jacquemyns. Lors du début de la guerre, il avait 13 ans et est entré en 6^{ème} secondaire. Comme son frère Pierre, il a dû fuir en 42 mais en France il n'a pu suivre des cours de 3^e et 2^{nde}. A son retour, l'école l'a aidé à faire sa rhéto et à réussir le jury central , en 9 mois.

Pierre Hirsch (PH) 1931

Il était resté à l'école au début de la guerre avec ses deux frères. Mais en 1942, il devint indispensable de se cacher et de fuir. Il fit à son retour un long récit de ces péripéties dans le Courrier de l'Ecole. Il a été président des élèves de l'école en 1947 et mena la séance d'hommage lors de la pose de la plaque du souvenir des disparus.

Jean Hirsch (JEH) 1933

Comme ses frères, à l'exception des années 42 à 44, il a fait toute sa scolarité à Decroly en débutant par 6 mois chez Poulou peu avant la guerre. En 39-40, il est en 1^{ère} année quand la guerre éclate. A son retour de France, il entre en 6^e. Il avait pris un accent méridional tellement prononcé qu'il a provoqué, à sa grande honte, la joie et les moqueries de ses condisciples. Mais deux mois après, il avait l'accent bruxellois ...

Nele (Catherine) Huisman (NH) 1939

Ma compagne. Entrée directement en 1^{ere} année en 1945, elle y est restée jusqu'en rhéto ...

Françoise Jadot-Bries (FJ) 1935

Elle appartient à une famille plus que fondatrice vu qu'elle est la fille de Jeanne Jadot-Decroly, fille d'Ovide, qui participa activement à la vie de l'école fondée par son père. Elle-même a été active dans l'école de même que ses filles.

Chantal de Laveleye (CL) 1936

Précédée de plusieurs années par deux frères bien plus âgés, elle y a grandi de 3 à 18 ans. Sa vie pendant la guerre a été difficile et sa famille a souffert du manque d'alimentation. Géographe, elle est revenue enseigner à Decroly où elle a notamment participé à la création d'une section de sciences sociales.

Janik Mabilie - De Bock (JM) 1933

M'a écrit une lettre pleine de souvenirs et d'adresses d'anciens. Malheureusement je n'ai pu la rencontrer.

Alain Michel (AM) 1938

Auteur de cette recherche et intervieweur, je suis entré à l'école à 3 ans en 1941. Je suis sorti de rhéto en 1956. J'ai eu plusieurs titulaires en primaire et une seule en secondaire, l'exceptionnelle Simone Trompler

Antoine Pourbaix (AP) 1939

Né au début du mois de mars, il était de grande taille pour son âge : il a été accepté dans mon année. Nous avons fait toutes nos études ensemble : il est entré en 1^{ere} en 44 et nous avons terminé Polytech à l'ULB toujours ensemble en 1961. Belle simultanéité qui prouve que la formation decrolyenne est à la hauteur de nos attentes.

Etienne Pourbaix (EP) 1935

Frère du précédent comme disent les dictionnaires, il a conservé de nombreux cahiers, qu'il a triés avec son fils (merci Oliver) et que sa femme a scannés pour nous (merci Gisèle). Ils m'ont permis d'ajouter plusieurs illustrations à ce texte. Ses souvenirs ont complété ces cahiers.

Jacques Robert (JR) 1924

Un véritable pilier decrolyen qui toute sa vie participa à la vie de l'école et la conseilla en particulier en matière d'assurances, son métier. Il a pendant la guerre, prolongé son séjour à l'école avec la complicité de la direction pour éviter le STO. Il était un élève particulièrement actif dans la vie de l'école. Il fut président des élèves et joua St Nicolas ...

Nicole Rombouts (NR) 1936

Elève, puis enseignante, puis coresponsable du CED, elle m'a apporté une aide certaine dans les recherches qui constituent la base de ce récit.

Jeannine (Catherine) Schotsmans-Gutt (JS) 1925

Fille d'une des familles fondatrices, sa mère Isabelle (née Delstanche) fut parmi les premières élèves de l'école, rue de l'Ermitage. Elle termine la rhéto en 43 ; après deux ans « cachée » comme secrétaire, elle fait des études de chimie à l'ULB, commençant à la reprise après la guerre. Elle avait deux frères, Jean-Pierre, l'aîné et Olivier, qui périt dans les camps. Elle épousa l'avocat Etienne Gutt, fils du célèbre ministre qui réforma les finances belges après la guerre. Elle a plusieurs enfants dont Hélène qui est directrice de l'école primaire à Decroly.

Daniel Vandenbergert (DV) 1937

Après quelques mois chez Poulou, il est entré en 1^{ere} année en septembre 1943. Il a fait un cycle scolaire complet à Decroly. Comme il a conservé de très nombreux cahiers, cela m'a permis de compléter l'illustration des premières années de l'école primaire.

Bibliographie

1. F. Brouyaux & al – *La Belgique au fil du temps, les évènements météorologiques marquants du XXe siècle en Belgique* – IRM et le réseau vert – 2004
2. Rapports présentés annuellement à l'Assemblée Générale des parents pour les années 1939 à 1945
3. Courrier de l'École – 1939-1945
4. P. Decock – *Exploitation du réseau des « Tramways Bruxellois » pendant la seconde guerre mondiale (10 mai 1940 – 8 mai 1945)* – 1982
5. J. Lemaître – *Le jour où tout bascula, sous l'occupation nazie, du côté de l'École Decroly* – MeMograMes, les éditions de la Mémoire 42-45 – Arquennes – 2017
6. Collectif – *École Decroly, cent ans_sans temps* – Edition École Decroly l'Ermitage, Fondation Ovide Decroly, Centre d'études decrolyennes – Bruxelles 2007
7. Denise Heymann-Michel – *Carnets personnels, échanges avec Jean Michel* – 1934-35
8. V. Decordes (Poulou) – *Enfants* – Ed. Desoer – Liège 1964
9. P. Bayard – *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* – Les Editions de minuit – Paris 2013
10. A. Fonteyne et al – *Lucie Libois-Fonteyne, cinquante ans à l'école Decroly*. – Les amis de l'École Decroly 1983
11. CIREB (Comité d'Initiative pour la Rénovation de l'Enseignement en Belgique) – *L'École de 6 à 16 ans* – Éditions CIREB – Ixelles 1945
12. L.Libois, G.Gallien et A. Claret – *Initiation à la méthode Decroly* – Ermitage – Première publication en fascicules en 1937, 2^e édition en un cahier en 1946.
13. Marc Depaepe – *Educationalization and Appropriation* – Leuven University press – Leuven 2012
14. Pierre Decroly – *A mes petits enfants* – Document familial sans date
15. Etienne Pourbaix – *Cahiers de la 1ere à la 4e primaire*– 1942-1945
16. Frederik Herman & al – *The organic growth of the Decroly school in Brussels : from villa to school / from living room to classroom* – in The Black Box of Schooling – PIE. Peter Lang 2011
17. uis Angel Bernardo y Garcia – *Le ventre des Belges* – Archives de l'Etat – 2017
18. P.Recht – *La lutte contre la poliomyélite* – Ministère de la santé publique – 1958 - ASBMT

Liste des élèves

Novembre 1944

Etablie pour la distribution de chocolat

1. Degroot Roland	21-2-39	56. Daaman Erik	12-5-37
2. Vaincel Marc	27-9-39	57. Brouns Jacqueline	28-12-37
3. Henoumont Françoise	29-7-39	58. Henoumont Jacqueline	17-5-37
4. Vervloet Christiane	20-8-39	59. de Wulf Jean-Pierre	26-12-36
5. de Wulf Françoise	25-10-39	60. Dupont René	4-8-36
6. Pourbaix Antoine	11-3-39	61. Vandenboogaerde Daniel	20-7-37
7. Claeys Albert	26-2-40	62. Van Bellingen Madeleine	27-8-37
8. Jasinski Sophie	17-4-39	63. Smets Claudette	11-11-37
9. Blaret Danièle	23-3-40	64. Storck Christiane	25-5-37
10. Van Lede Jacqueline	23-5-41	65. Walter Monique	25-10-37
11. Van Heel Claire	26-5-41	66. Deschuyter Renée	31-5-37
12. Dulait Thierry	14-2-40	67. Deschuyter Suzanne	31-5-37
13. Blanpain Pierre	9-6-39	68. Seguy Jean-Marie	24-6-37
14. Moskovik Hélène	3-4-40	69. Dupont Jacqueline	4-3-37
15. Munz Mario	1-12-40	70. Rombouts Jean-Pierre	19-16-37
16. Pauli Rudolph	29-3-39	71. Snoeck Jean-Marc	23-8-36
17. Limbosch Martine	23-11-39	72. Cogniaux Jean	15-6-36
18. Varlez Lucie	24-2-39	73. Lacroix Fernand	24-5-36
19. Gilot <i>Quette</i>	14.3.40	74. de Laveleye Chantal	14-6-36
20. Pensis Marie	2-10-39	75. Dupont Françoise	28-7-36
21. Jadot Jean	12.10.39	76. Blomme Claudine	12-9-36
22. Mertens René	24-2-40	77. Gérard Philippe	7-2-36
23. Van Haeren Jean-Jacques	2.4.41	78. Van Steensel Jemmy	4-8-35
24. Huisman Catherine	14-12-39	79. Rombouts Nicole	3-9-36
25. Fonteyne Claude	2-9-39	80. Boudoux Ghislaine	27-9-36
26. Van Ryn Aline	19-5-39	81. Limbosch Jean-Pierre	25-3-36
27. Smets Daniel	1-10-39	82. Vaincel Henri	4-5-36
28. Smets Jean-Louis	26-11-40	83. Cornil Lucie	15-8-36
29. Maury Bernard	16-11-38	84. Gielen Jean-Paul	4-4-37
30. Mestdagh Alain	27-4-38	85. Sels Claire	17-12-36
31. Michel Alain	9-8-38	86. Van Heel Martine	6-6-36
32. Bourquin Guy	7-7-38	87. Bukac Gilbert	8-9-37
33. Laporta Anne-Marie	15-8-38	88. Gosselin Janine	14-4-36
34. Gérard Pierrette	17-11-38	89. Casu Bernard	17-7-36
35. Deguent François	25-10-38	90. Dehaes Pierre-Yves	17-5-35
36. Taupin Claire	13-6-38	91. Bosquet Francine	11-10-35
37. Wergifosse Anne	29-12-38	92. Lamoral Lucie-Alice	4-3-36
38. Sels Marc	5-1-39	93. Mornard Jacqueline	21-5-36
39. Van Heel Paul	6-2-38	94. Canneel Martine	19-3-36
40. Poches Nadine	28-11-38	95. Happé Charles	29-5-35
41. Graux Philippe	30-12-38	96. Kerchof Jean	6-4-35
42. Dulait Bernard	10-11-38	97. Sterno André	24-2-35
43. Vervloet Cécile	30-6-37	98. Schouppe Sonia	5-7-35
44. Moskovik Vera	24-11-38	99. Goffard Marc	27-2-35
45. Forani Isabelle	4-1-39	100. Dubois André	1-8-35
46. Caluwaert Jean-Marie	5-10-38	101. Ciron Bernard	27-9-35
47. Dupont Paule	28-7-37	102. Poubaix Etienne	7-11-35
48. Goffard Jacques	27-9-37	103. Coenen Monique	13-11-35
49. Van Steensel Sylvia	12-2-37	104. Ronse Françoise	2-3-35
50. Van Haeren Françoise	21-6-37	105. Wilson Erik	20-12-35
51. Forani Mila	19-9-37	106. Françoise Heuze	9-6-35
52. De Lancker Micheline	16-8-37	107. Brans Simone	2-3-35
53. Coenen Claude	25-11-37	108. Fonteyne Denise	7-9-35
54. Pourbaix Philippe	31-8-37	109. Noterdaem André	24-10-34
55. Decroly Jacques	13-11-37	110. Draps Michel	3-2-35

III. Wergifosse Pierre 13-4-36
 II2. Deguent René 28-1-35
 II3. Bivort Arlette 2-3-35
 II4. Collet Françoise 12-9-34
 II5. Lepomme Christian 25-1-36
 II6. Serra Fransiska 24-2-35
 II7. Fontigny Daniel 20-3-35
 II8. Decroly Pierre 5-11-34
 II9. Van Osmeslaghe Bernard 30-4-34
 I20. Dupont Robert 2-11-34
 I21. Lacroix Arlette 15-11-34
 I22. Blaret Marc 15-9-34
 I23. Goffard Jean-Pierre 5-10-33
 I24. Dubois Jacques 8-5-34
 I25. Jadot Françoise 11-1-35
 I26. Fontayne Nicole 15-6-34
 I27. Bédoué Michel 28-12-34
 18. Limbosch Denis 8-10-34
 I29. Vainsel Rosette 8-6-34
 I30. Goffard Jean-Denis 1-9-35
 I31. Cornil Janine 27-3-34
 I32. Graux Claude 1260-34
 I33. Graux Jean 3-5-33
 I34. Caluwaert Nelly 5-5-33
 I35. Camu Alain 31-8-34
 I36. Vida Guy 16-2-35
 I37. Lilar Marie-Claire 4.11.34
 I38. Decroly Jean-Claude 26-5-33
 I39. Mabilille Janik 16-7-33
 I40. Vandergoten Janie 1-5-33
 I41. Fontaine Jean-François 17-9-33
 I42. Kamps Francis 14-8-33
 I43. Limbosch Nicole 23-8-33
 I44. Sirtaine Olivier 9-2-33
 I45. Sterno Guy 31-1-32
 I46. Vanderhaeghe Dina 17-2-34
 I47. Dubois Jean-Pierre 29-7-32
 I48. Jottrand Anita 7-2-33
 I49. Schains Odette 7-4-32
 I50. Heindrickx Willy 27-4-34
 I51. Delwarde Léon 18-1-33
 I52. Goffin Janine 29-4-32
 I53. Gilot Nicole 22-1-33
 I54. Cauvin Pierre-André 4.1.33
 I55. Hirsch Jean 26-6-33
 I56. Blonne Françoise 5-2-33
 I57. Bries Carine 3-2-32
 I58. Chomé Cécile 4-5-32
 I59. Varlez Martine 19-9-32
 I60. Bourquin Nicole 20-10-31
 I61. Goffard Paul 5-6-32
 I62. Drapier Michèle 26-4-32
 I63. Marcour Jacqueline 11-5-32
 I64. Gosselin Simonette 25-7-32
 I65. Leemans Olivier 26-2-31
 I66. Serra Michel 1-12-31
 I67. Van Antwerpen Micheline 23-2-31

168. Jasinski Marc 2-3-33
 I69. Gerseal Paul 27-11-31
 I70. Cogniaux Marc 11.9.34
 I71. Frans Jan 16-5-31
 I72. Mabilille Marie-Claire 30-4-31
 I73. Goffin Jacqueline 27-2-31
 I74. Lison Marcelle 13-12-31
 I75. Kaysa Martine 16-9-31
 I76. Vayen Georges 28-2-32
 I77. Cornut Françoise 29-9-31
 I78. Vanderhaeghe Myriam 24-10-31
 I79. Draps Cécile 5-7-32
 I80. Elisabeth René 25-1-31
 I81. Someryns Georges 11-2-31
 I82. Feron Bernard 12-1-31
 I83. Bosquet Jean 3.10.34
 I84. Van Hanelryck André 5-6-30
 I85. Gheude Francine 16-2-31
 I86. Hirsch Pierre-André 24-3-31
 I87. Brichant Jacques 28-3-30
 I88. Cogniaux Jacques 24-5-30
 I89. Gubier Louise 20-6-30
 I90. Scheins Nadine 2-5-30
 I91. Varlez Annette 23-2-29
 I92. Drapier Nicole 12-5-30
 I93. Cornut Jean 5-7-30
 I94. Musette Christian 4-8-29
 I95. Deletaille Quentin 5-12-30
 I96. Manderlier Lucienne 21-10-28
 I97. Mawat Marie 1-12-29
 I98. Woitchik Nadine 20-7-30
 I99. Van Osmeslaghe Pierre 6-12-32
 200. Holzinger Thomas 23-2-30
 201. Aserlynyck Charles 24-5-30
 202. Lilar Françoise 4.4.30
 203. Dannonay Claude 14-10-29
 204. Fontanne Clairette 4-4-29
 205. Covers Yvan 19-7-29
 206. Racte Françoise 2-10-29
 207. Périer Claire 20-10-29
 208. Bliat Claude 25-8-28
 209. Baervoets Victor 15-2-29
 210. Ronsse Monique 5-4-29
 211. Hallet Toïnon 19-1-30
 212. Cohen Micheline 30-9-28
 213. Libois Anne 5-6-29
 214. Deletaille E-mile 29-1-29
 215. Dujardin Marion 24-11-29
 216. Thomas Micheline 24-7-28
 217. Scouvement Jean 4-3-28
 218. Letellier Jenny 21-9-29
 219. Jasinski Iris 6.5.24
 220. Goldscaïdt Claire 4-3-29
 221. Dendal Michèle 2-7-28
 222. Harlé Françoise 29-6-29
 223. Frans Edmée 8-10-28
 224. Mandane Jean-Pierre 1-10-28
 225. Quersin Benoit 24-7-27

226. Wodon Claude 5-7-27
 227. Woitchik Nicole 30-11-28
 228. Renaut Simone 15.1.28
 229. Fontayne Françoise 16-5-28
 230. Périer Anne 22-11-27
 231. François Annie 17-5-28
 232. Sterno Henri 9-6-27
 233. Nice Jacques 7-3-27
 234. Brichant Gérard 31-5-27
 235. Hammeart Léonore 30-6-27
 236. Spanoghe Jean-Pierre 26-3-28
 237. de Laveleye Daniel 13-2-27
 238. De Rees Jacques 18-10-26
 239. Marcour Michel 8-2-28
 240. Hetmans Josette 9-11-26
 241. Gratia Martine 22-3-27
 242. Maurice Daniëlle 18-6-27
 43. Scouvement Netty 12.1.26
 245. Hirsch Jacques 14-7-27
 246. Boulenger Nicole 20-6-30
 247. Bourgeois André 22-4-29
 248. Cornil Edith 29-11-30
 249. Dinon Suzanne 28-11-27
 250. Gonthier Lucile 30-1-31
 251. Letellier Alexis 1-2-28
 252. Louis Denise 21-12-31
 253. Lucchesi Mariette 8-12-30
 254. Robert Nicole 2-9-31
 255. Thirifays Michèle 5-1-31
 256. Wauters Suzanne 8-4-29
 257. Wergifosse Jacqueline 8.10.41

OMBRES D'UNIQUE
 PARTAILLEMENT 29
 Distribution de chocolats.

Ecole Decroly L'Enfance
 Adresse 45. Rue de Gardarmes - Uccle.

Elèves en plus.		Elèves en moins.	
N° M's	Date de naissance	N° M's	Date de naissance
10/10	Vida, Guy	16.1.35	Woll, Isabelle
	Wergifosse, Pierre	13.4.36	Commeynack, Louise
	Blabek, René	25.1.31	
	Delouis, Jean Pierre	22.4.34	
	deletaille, Jenny	21.9.29	
	Konwits, Jean Louis	11.1.37	
	Blanchain, Pierre	9.6.34	
	Claey, Albert	25.2.30	
	Van Baken, Pierre	6.2.37	
	Evens, Michel	11.1.31	
	Verollet, Christiane	20.7.34	
	Verollet, Cécile	20.6.34	
	Goffin, Françoise	27.4.32	
	Franky, Guy		
	Regaud, Françoise		
	Regaud, Maurice		

Photos de classes

En plus des quelques photos de groupes que j'ai insérées dans le texte, nous avons retrouvé un certain nombre de photos. Elles ne sont pas toujours nettes et les identifications sont parfois contradictoires. Les années où elles ont été prises viennent en grande partie d'un album de Mlle Mertens.

1941



Abraham, Jacques Robert, Isidore Etienne, Jean-Maurice Isaac
 Daniel de Laveleye, Lucie Libois, Claude Jeanty
 Genevieve Saintenoy
 Judith Soliman, Janine Hoogenboom, Colette Goffin, Georges De-
 vis, Jacqueline Dubois
 Michelle Fonteyne, Nelly Feron
 Juin 1941 : les « petits Libois » soit la classe de 9^e sur le muret d la



De gauche à droite :
 au sol, Colette Goffin, Janine Hoogenbron, Nelly Feron
 2e rang assis : Jacques Robert, Genevieve Santenoy, Françoise Périer, Judith
 Soliman
 3e rang : Jacqueline Dubois, Georges Devis, Daniel de Laveleye, Michelle Fon-
 teyne
 Dernier rang : Jean-Maurice Isaac, Jean-Pierre Delcordes,
 Claude Jeanty (demi caché donc incertain), Abrahm Kleinhandler

1942



2^e année



3^e année du jardin d'enfants



2^e année Mlle Siebels



Année non identifiée ...

1943



3^e année



Classe de Françoise Blomme 1943 Titulaire madame Smolsky
(Entrée en 1^{re} primaire en septembre 1938 Titulaire mme Jacquemyns)
De gauche à droite x ; moi ; y ; Simone Gosselain, Cécile Chomé, madame titulaire, Michèle Drapier, Odette Scheins et derrière Jacqueline Marcourt, Nicole Bourquin, Carine Bries, Jean-Pierre Valentin, Marc Cogniaux (?) et devant par terre assise sans doute Marrine Varlez.
(la guerre n'est pas encore finie et les « expatriés » sont encore absents)



Jacques Robert
Claude Chomé
Jean-Benoît Delenda Melle Gallien (directrice de l'école)
Guy Beckers (S 43)
Janine Schotsman Michelle Fonteyne
Kison Draogmans Glette Goffin Clairette Wybauw
Cécile Gheude Yannis Hoogenboom Josette Heilmans Claude Lyle (S 43)
Nelly Feron Genièvre Sauterroy Jacqueline Dubois Françoise Peirien
Jean-Pierre Govers (S 43)
Netty Scoumont (?) Francine Carle Louki Ghémar Pierre Didier
Jacques De Vries
Annette Lievens Piénot B'ca Jean Smoeck (S 43)

Cette photo est prise dans la forêt ; on distingue les façades sur la drève des gendarmes derrière soit la Forêt à gauche et les Oiseaux à droite. Il s'agit d'une classe de 5^e ou 6^e.

Goûter d'adieu des rhétos qui sortent en 43 (S43) avec ceux qui entrent en rhéto.



1945



5^e année

La classe de 4^{ième} de Melle Siebels en 1943

*Debouts de gauche à droite : Stéphane B, Pedro Fernandez, Jacques Aron (presque caché, Françoise Jadot, Léon D, Jean-François Fonteyne, Jeanine Vergoten ?, Jean-Claude Decroly, Jean-Pierre Goffard, Pierre Decroly et debout devant : Jacques Decroly
Assis : Jaco Dubois, Marc Blaret, Bernard Van Ommeslaghe et Jean Hirsch*

Correction : JF Fontaine et non Fonteyne

1946

A droite et ci-dessous :

(PC)

*Voilà la classe en 1946 : 13 ans.
Rene Camin, Michel Desbard, Marie-El. Remont, Nicole Luis Croch, Janine Amille, Thérèse Goffin,
Jean Hirsch, W. Heinderjébe, Guy Steno, Louis Taffre, W. Van Braube, Co-ut qui abouven,
Alimé Sirtaine, Jean Meyers, J.-Cl. Decroly, Pina Vander alphe, Bernard Van Ommeslaghe.
+ moi.*



Ont contribué: correspondance des initiales avec les noms

AC	André Chevy
AM	Alain Michel
AP	Antoine Pourbaix
BF	Bernard Feron
CD	Cécile Draps
CF	Claire Fonteyne-Bareau
CGH	Cécile Gheude
CGO	Claire Goldschmidt
CL	Chantal de Laveleye
DV	Daniel Vandebogaert
ED	Emile Deletaille
EP	Etienne Pourbaix
FB	Françoise Blomme
FCH	Françoise Collet-Horth
FCO	Françoise Cornut
FJ	Françoise Jadot-Bries
JDE	Jacques Decroly
JH	Jacques Hirsch
JEH	Jean Hirsch
JM	Janik Mabilie- De Bock
JR	Jacques Robert
JS	Jeannine (Catherine) Schotsmans-Gutt
MA	Marianne Alexandre
NH	Nele Huisman
NR	Nicole Rombouts
PDE	Pierre Decroly
PDO	Pierre Dor
PG	Philippe Gerard
PH	Pierre Hirsch

